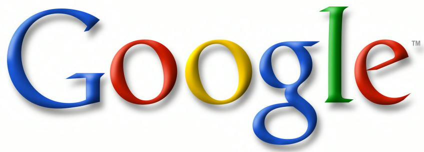
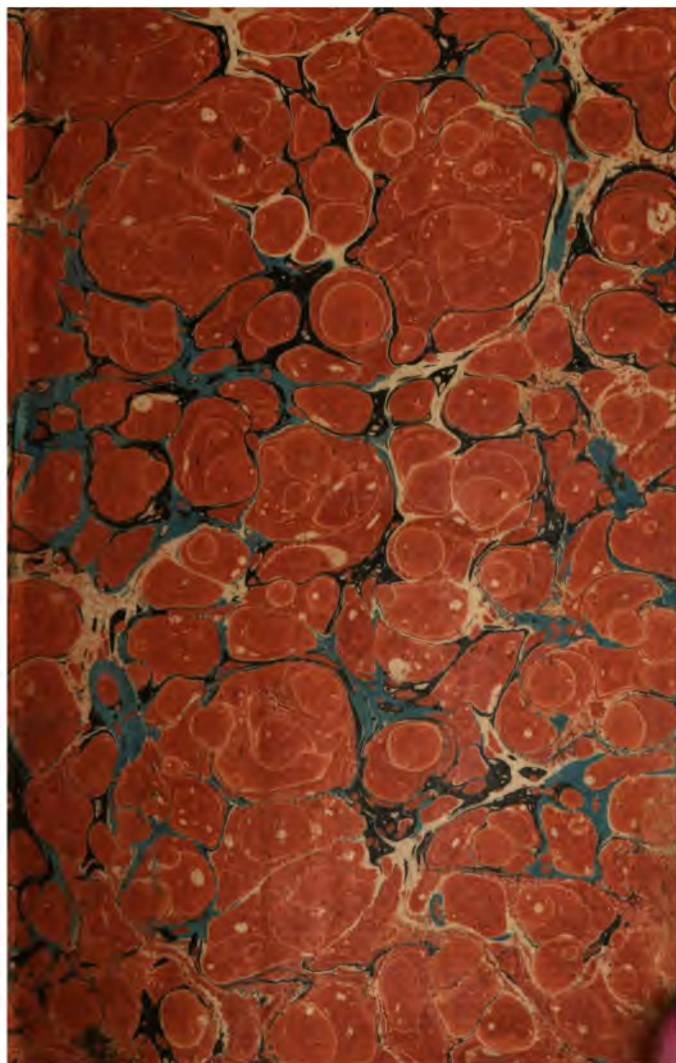





TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



LE CHEMIN

DE

TRAVERSE.

LE CHEMIN

DE

TRAVERSE,

PAR

Jules Janin.

TOME I.



BRUXELLES.

AD. WAHLEN, IMPR.-LIBR. DE LA COUR,

RUE DES SABLES, N° 22.

—

1836


- 2 Y 1962
OF OXFORD
LIBRARY

I.

Je l'avoue, en commençant cette histoire je me sens au cœur je ne sais quelle innocente joie poétique que je croyais déjà bien loin de moi. Mon âme est émue tendrement au récit que je vais me faire à moi-même avant de vous le faire à vous autres. D'où me vient cette joie inaccoutumée ? D'où me vient cet intérêt étrange pour mon héros ? Pourquoi cette fable vulgaire me paraît-elle, à l'heure qu'il est, si pleine d'intérêt et de charme ? Cela vient-il du léger vent qui souffle, soulevant les cheveux de ma tête, et calmant les passions de mon cœur ; ou bien suis-je dominé, à mon insu, par l'influence du grand arbre, au sommet duquel grimpe le léger écureuil, pendant que l'indulgent soleil de septembre voile sa face d'un léger nuage, pour mieux laisser chanter l'oiseau qui

chante au sommet de l'arbre et le poëte qui écrit à ses pieds? Non, ce n'est pas cela, ma joie tient à une autre cause; mon bonheur est au-delà de ces arbres, de ce zéphir, de cette rivière, de cet oiseau, de ces chants, de ces murmures. En effet, le vent tomberait tout à coup sur l'oiseau et sur moi, et sur le grand arbre, chassant l'oiseau, brisant l'arbre, et emportant avec les feuilles desséchées du tilleul, ces pauvres feuilles volantes que j'écris là; eh bien! je serais encore tout aussi heureux qu'à présent; j'irais me mettre à l'abri du vent et de l'orage, et, semblable à l'industrieuse araignée qui recommence sa toile et qui se joue avec bonheur dans les fils déliés sortis de sa poitrine, je recommencerais ce livre une troisième fois, et je me jouerais, toujours avec le même bonheur, dans ce frêle tissu d'araignée sorti tout brodé de ma tête et de mon cœur. Or, enfin, voulez-vous donc savoir pourquoi je suis si heureux aux premières pages de cette histoire? c'est que c'est là encore un récit rempli de jeunesse, rempli de passions, et dont le héros n'a que vingt ans.

O la jeunesse! la jeunesse! Dans un livre, dans un drame, dans un rêve, dans le monde, elle peut remplacer merveilleusement toutes choses. La jeunesse, c'est le mouvement, c'est l'intérêt, c'est la poésie, c'est l'espérance en sa fleur, ce sont toutes les émotions du cœur de l'homme, j'entends toutes les nobles et douces émotions réunies, entassées; florissantes et chantantes passions d'un jeune cœur. La jeunesse, c'est la misère folâtre, c'est le frais sommeil, c'est la santé qui vit de peu, c'est l'amour au hasard qui bondit comme un jeune lion, ce sont les jolies filles en robes fanées, aux dents blanches, aux

mains rouges, au sein qui bat. La jeunesse, c'est la poésie, éparse çà et là, qui vous accompagne comme un parfum invisible ; elle se joue à votre chevet, elle s'assied à votre table, elle rit dans votre verre à demi-plein ; c'est elle qui ouvre la porte aux créanciers avec un air madré et boudeur, et qui les paye avec un sourire. Dites-moi donc, quand vous faites un livre, si votre héros est un jeune homme ? En ce cas, vous êtes sauvé, mon frère ; en ce cas, vous allez faire un chef-d'œuvre, mon frère, quelque chose comme *Paul et Virginie*, *Manon-Lescaut*, ou les premiers chapitres de *Gil Blas*.

Mais où sont les romans, c'est à dire où sont les hommes qui restent jeunes ? Vous aurez beau faire, vous aurez beau prendre le plus long, comme le bon La Fontaine allant à l'Académie ; il arrivera bientôt, à présent, à l'instant même, demain, sans doute, hier, peut-être, oui il *arrivera, hier,* que votre héros sera moins jeune, moins jeune d'un regard, d'un sourire, d'un cheveu qui tombe, d'un rien de moins, et pourtant moins jeune. Aussitôt voilà votre histoire qui se complique comme votre héros. D'abord vous avez été le simple historien d'un simple jeune homme, et la jeunesse de cet enfant a suffi à vous et au lecteur ; mais aussitôt que l'enfant devient un homme, alors, vous, de votre côté, vous devenez moins qu'un homme, vous devenez un romancier ; vous donnez dans les incidents bizarres, dans l'extraordinaire, dans l'imprévu, dans les grandes scènes pathétiques. Hélas, vos maîtres en ont fait autant que vous. Aussitôt que la Virginie de Bernardin de Saint-Pierre a dix-huit ans, et que sa jolie petite tête blonde est trop haute pour s'envelopper, comme autrefois, de son jupon rabattu,

son historien l'envoie en France, pour la faire mourir à son retour. Aussitôt que Manon-Lescaut n'est plus la jolie fille, vivant d'amour, qui se livre et qui s'abandonne au premier venu; le romancier l'envoie dans l'autre monde expier cruellement, Dieu le sait, cette charmante, j'ai presque dit cette innocente vie, de folie, de luxe et d'amour. Et quant à mons Gil Blas, le grand héros, il n'est jeune qu'un jour, le temps de vendre la mule de son oncle Gil Perez, le temps de faire l'aumône à l'escopette du mendiant sur la route de Ségovie, le temps de faire cet excellent repas, que vous savez, dans l'hôtellerie d'Orviédro, le temps d'enlever aux bandits, la jolie dame, dont il tire si peu parti, tant il était jeune; le temps d'être dévalisé par l'intrigante au rubis; le temps d'être un grand médecin avec le docteur Sangrado; le temps d'aimer les jolies comédiennes, les folles histoires et les intrigues amoureuses. O Gil Blas! ô Gil Blas! pourquoi vieillir si vite; pourquoi n'être pas plus longtemps le Gil Blas des hôtelleries, des comédiennes, des voleurs, des barbiers musiciens et poëtes, des antichambres, des coulisses et des grands chemins!

A quoi Gil Blas peut vous répondre : — Ce n'est pas ma faute si je vieillis si vite, c'est la faute de l'homme en général qui n'est jeune qu'un jour. Qui que tu sois, tu te croyais jeune hier; aujourd'hui regarde-toi à quelque glace fidèle; regarde-toi: tu as beau te dire à toi-même : *Je suis jeune encore*, la mère qui t'a fait a beau le penser comme toi, et te donner le bras avec orgueil afin qu'on dise, vous voyant passer tous les deux : Celui-ci est le frère, et celle-ci est la sœur; ta jeune maîtresse te jette encore son même regard de flamme,

tout bleu comme le ciel; regarde-toi cependant, vois-tu cette ride légère qui accompagne ton sourire, et qui se dissimule encore sous ton sourire, comme le serpent sous les fleurs? Vois-tu sur ton front ces rides déjà prononcées que ne cachent déjà plus tes cheveux moins épais? As-tu compté, le matin en te levant tous les cheveux qui restent attachés à ton bonnet de la nuit, dépouilles opimes d'un front bien plus étroit hier? Voilà comment on vieillit, jeune homme; voilà comme j'ai vieilli, moi, Gil Blas! On vieillit d'abord chaque jour, parce qu'on a un jour de plus et une passion de plus; on vieillit ensuite chaque jour, parce qu'on a un jour de moins et une passion de moins: voilà comme on vieillit, jeune homme! Ainsi parle Gil Blas; ainsi parle l'homme sage qui a vécu, et qui connaît la vie, parce qu'il n'a été étranger à aucune des choses de la vie. Moi-même, pendant que j'arrange de mon mieux la vie de mon héros, pendant que je couvre du sable le plus fin et des ombrages les plus frais les sentiers de cette histoire, dans laquelle mon héros doit agir et penser, mon héros vieillit avec moi, son historien. Dieu nous pardonne! nous perdons l'un et l'autre de belles heures à arranger notre voyage. Mais, que voulez-vous, avant de nous embarquer lui et moi, sur cette mer féconde en naufrages, ne faut-il pas bien que nous voyions ce qui se passe au ciel? Et dans le ciel, voyez-vous notre jour de naissance, à nous deux, qui se montre gravement et solennellement sous la constellation du verseau? Cela veut dire: Hâtez-vous de vivre, toi qui as une histoire à accomplir, toi, surtout, qui as une histoire à raconter! Salut à notre jour de naissance! quel regard il jette sur nous! un regard

doux et tendre comme celui d'un père qui s'éloigne et qui perd de vue son enfant. N'avez-vous jamais éprouvé cela, mes amis? Ne vous êtes-vous jamais arrêtés sur cette heure de votre destin, où vous reçûtes le mouvement et la pensée; cette heure où vous êtes sortis en même temps du néant, elle et vous? C'est un fragment du temps, un rien dans l'espace, un écho des siècles; comme vous, vous êtes un fragment de l'humanité, un reflet de la pensée éternelle, un souffle perdu du Créateur. Votre heure de naissance a été votre première esclave, même avant votre mère : elle a donné le son aux cloches qui ont sonné votre baptême, après quoi elle s'est envolée dans l'éternité, où elle est allée vous attendre. O mon heure de naissance! ô ma sœur jumelle! que vous êtes loin dans l'ombre! comme votre paisible clarté se recule et s'efface! Étoile perdue dans le lointain, viens à moi qui te tends les bras; viens, ma belle heure, toi qui me suspendis au sein de ma mère, ivre de joie; toi qui délias mes membres ployés; toi qui m'étendis mollement dans mon berceau, me soufflant une âme, après m'avoir repu de sommeil et de lait! Mais j'ai beau l'appeler de toutes mes forces, mon heure de naissance, elle s'en va toujours dans le lointain, scintillante comme une étoile qui file. Je tends les bras, je n'embrasse que le vide : Eurydice, mon Eurydice, où es-tu? et l'écho de répondre; Eurydice! Eurydice!

Vous croyez que je ne suis pas dans mon sujet, et comme un grand consommateur de romans que vous êtes, vous pensez déjà à sauter quelques pages et à venir tout de suite au fait, car vous êtes pressé; car aujourd'hui même, outre cette histoire que vous aurez entre-

prise faute d'autre, vous avez encore au moins quatre volumes de romans à dévorer. Ainsi donc vous n'aurez pas le temps de m'attendre jusqu'à ce que je descende de ce troisième ciel où je suis à côté de saint Paul, sur cette terre de contes, de romans et d'histoires de tout genre où vous êtes la providence des conteurs, des historiens et des romanciers. Cependant, comme je vous le disais tout à l'heure, je suis tout à fait dans mon sujet.

Car, à travers tous les jours, toutes les années que nous remontons ensemble, et que vous remontez avec moi en toute indifférence, comme s'il ne s'agissait pas de vos jours et de vos années; après avoir traversé toute cette masse d'heures accumulées sur notre route comme autant de moucherons par un temps d'orage, nous sommes arrivés enfin à l'année 1804, la belle année qui vit naître l'empire et le héros de cette histoire. L'empire et mon héros, Prosper Chavigni, ont été inscrits en même temps, l'un dans l'histoire de France, l'autre sur les registres de l'état-civil de son village. Ils se sont revêtus en même temps, le petit Chavigni de ses langes, l'empereur de son manteau de velours, chargé d'abeilles d'or. Voyez le destin! l'enfant est devenu un homme, et l'empire, son frère de lait, est mort jusqu'à la dernière génération, déjà. Les langes du petit Prosper n'ont servi qu'à lui seul, le manteau de velours impérial a été refait quatre fois à toutes les tailles : pour un roi légitime, pour un roi dévot, pour un roi enfant, et pour une révolution.

1804! l'époque est à noter; c'était une belle année pour venir au monde. 1804! c'est un siècle nouveau qui commence, un siècle plein de révolutions terribles et sans portée, qui durent quinze jours; un siècle qui va paro-

dier tous les autres siècles, qui parodiera, d'un jour à l'autre, le dix-septième siècle et 89, Richelieu et Robespierre, Corneille et Jodelle; qui parodiera jusqu'aux pestes d'autrefois. Un siècle qui verra mourir, sans trop s'en inquiéter et comme s'il avait de quoi les remplacer, ces grands noms de l'histoire, le nom de Bonaparte et le nom de Condé; siècle indécis entre le bien et le mal, aussi incapable de mal que de bien; haletant et fatigué par des travaux qu'il n'a pas faits; se reposant de guerres qu'il n'a pas entreprises; siècle bourgeois, sans passions même bourgeoises; siècle marchand qui est à la hausse et à la baisse sur un bruit venu il ne sait d'où, et qui n'a d'émotions qu'au moyen de cette hausse et de cette baisse. J'imagine que tous les sceptiques de bonne foi, sur lesquels repose encore le peu de société que nous avons conservée, sont nés en 1804. Venir quatre ans plus tôt, c'était venir trop tôt pour être sceptique, c'était avoir quatre ans devant soi pour croire à la gloire. Or, l'homme complet de notre époque est celui qui n'est même plus dans le doute, car le doute c'est encore une croyance. Ne rien croire et ne rien admirer, voilà notre évangile social. L'homme complet de notre époque ne croit à rien, à l'empereur Napoléon moins qu'à personne, à la gloire encore moins qu'à la vertu. Qui que vous soyez, Dieu vous préserve d'être un homme complet!

II.

Mon histoire sera donc comme un livre tenu en parties doubles, où les *pertes* sont écrites d'un côté et le *profits* de l'autre. Mon héros sera un tout jeune homme d'abord, et ensuite un homme fait. Je diviserai, comme tous les romanciers du monde, mon histoire en deux parties. Cet homme qui grandit, ce serpent, épanoui au soleil, qui change de peau, cet enfant qui devient jeune homme, cette vertu qui devient le vice, le moi d'hier et le moi d'aujourd'hui, ces deux êtres si opposés, ce sont là en effet deux histoires si différentes! Une histoire vive, animée, couleur de rose, très-simple, un rêve d'été, une course à cheval, à travers de beaux paysages, Ariel en croupe, voilà la première partie de cette histoire, dont le mot d'ordre est *espérance*. Pour celle-là, je ne

demande point de grâce, je suis sûr de la bien écrire, car c'est l'histoire éternelle de la jeunesse. Cette histoire, je veux l'écrire avec la dernière plume arrachée à l'aile de ma dernière colombe, sous mon arbre favori, à côté du ruisseau qui s'enfuit en murmurant. Dans cette partie de mon récit, j'aurai pour moi tous ceux qui ont vingt-cinq ans, tous ceux qui ont eu vingt-cinq ans, et tous les heureux qui n'ont pas encore vingt-cinq ans. Ils seront indulgents pour les souvenirs épars d'un bonheur qui n'a pas toujours été ménagé avec soin, parce que c'était le trésor le plus amoncelé de l'enfant prodigue. Mais l'autre partie de cette histoire, ou si vous aimez mieux, de ce roman dont le mot d'ordre est *ambition*; l'histoire de Prosper de Chavigni homme fait, après l'histoire du petit Chavigni le paysan, voilà ce qu'il faut écrire avec une plume de fer, voilà ce qui va faire jeter les hauts cris à toutes les moralités de notre époque. Oh! oh! vous allez donc faire à fond l'éducation de ce jeune provincial! Vous allez donc lui apprendre comme on devient menteur, lâche, fourbe, duelliste, méchant, en un mot comment on devient quelque chose? Vous allez donc lui apprendre comment on exploite le génie, la bonté, la valeur, le talent, la jeunesse, la puissance, le crédit et même la vanité d'un sot? Grâce à vous, cet enfant si naïf, va donc apprendre comment on ramasse les jarretières des belles dames, et comment on les remet à leur place en temps utile? Ainsi je les entends tous se récrier ainsi à l'avance, quelles que soient les précautions dont j'entoure la seconde moitié de mon récit. La morale a fait de si grands progrès de nos jours! Encore un peu de temps et nous serons revenus à M. Florian et à Gessner. Aussi,

que va devenir ce pauvre livre dont la simple esquisse a déjà excité tant de réclamations, et soulevé tant de clameurs? D'autant plus que mes appuis naturels, qui faisaient autrefois ma gloire et ma force, deviennènt chaque jour plus faibles et plus rares. Quand j'étais avec eux, ou plutôt quand ils étaient avec moi, les compagnons de mes premiers essais, comme j'étais fier, heureux et libre! Nous amassions en commun nos pensées, nos paroles, nos actions, notre pauvreté si chère et si précieuse, et notre gloire quand il y avait gloire. Mais aujourd'hui, malheureux que je suis, je doute de mes amis, à présent que je doute de moi-même.

Autrefois, je ne pensais guère à leur blâme, car pour moi ils n'avaient pas de blâme. J'étais l'enfant chéri de leur adoption, et le frère de leurs rêves poétiques. Et cependant ils sont restés, de près ou de loin, les seuls arbitres de ma pensée. Je n'en veux qu'à leurs suffrages, et parmi toutes ces critiques horribles ou niaises qui m'entourent, depuis le mensonge en mauvais français jusqu'à la calomnie en mauvais style, je ne redoute que la critique de mes juges naturels. Aussi, en commençant cette histoire, ma première pensée est celle-ci: Qu'en pensera Théodose? qu'en pensera Armand? qu'en pensera Alexandre? qu'en pensera Victor? que vont-ils penser tous, mes vieux jeunes amis? Leur condisciple a laissé là encore une fois son noble manteau littéraire qu'il avait repris pour toujours, disait-il, et le voilà qui se rejette dans la fiction et dans le cabinet de lecture? Quand donc reviendra-t-il enfin tout à fait à ces études sévères de la double antiquité, où il disait qu'il était remonté? Pourquoi se fait-il écrivain de romans, quand il a le droit d'être un

critique ? Ainsi parleront mes amis, ainsi s'affligeront-ils à la seule annonce de ce livre nouveau, et ils seront d'autant plus étonnés et d'autant plus affligés, que je me suis fait plus jeune et plus oseur que jamais, pendant qu'eux-mêmes ils sont devenus plus décents et plus graves. Ils ont marché en avant, pendant que je revenais sur mes pas, ils ont teint leurs cheveux en noir pendant que je mettais une perruque blonde, ils ont plongé leur vin de Champagne dans la glace, pendant que je me livrais au vin du Rhin. Moi, malheureux critique, je suis resté critique et pédant, pendant qu'eux-mêmes ils sont devenus des hommes. L'un qui souvent m'est venu arracher à mes livres de droit, quand j'avais l'espérance d'être un docteur, est devenu professeur et il enseigne ; l'autre, mon démon familier, autrefois ardent coureur de grisettes, bel esprit de la Grande-Chaumière, duelliste jusqu'au coup d'épée dans le bras inclusivement, s'est fait professeur d'histoire et il enseigne ; Julio le moqueur, si bon homme, si vaillant, qui avait tant d'âme et d'esprit, est devenu, le croiriez-vous, Élisabeth ? un simple notaire de village ; il a acheté une demi-douzaine de cartons et deux écussons en cuivre doré, et il écrit sur du papier timbré tout le jour. Les beaux et notables changements que voilà dans le personnel de mes amis ! Tel qui faisait des vers, gagne de l'argent à la Bourse, tel autre qui rimait des vaudevilles, est devenu un des grands orateurs du barreau ; vous avez tous connu l'amant de Rose et de Pauline ? Il est procureur du roi, et il parle contre l'adultère admirablement, à ce qu'on dit. Francisque le joueur est devenu avare, et il a épousé la fille d'un juif ; mon Dieu ! Paul, qui n'avait pas de barbe, s'est fait lancier, et son

brigadier l'a mis aux arrêts trois fois, parce que sa moustache était absente. Vous vous souvenez d'Auguste ? comme celui-là nous a éreintés corps et âme ! Quel estomac il avait ! quelle tête ! jamais ivre ! jamais sans soif ! jamais sans faim ? jamais besoin de repos ! Il allait, il allait, il allait à nous crever tous. Quel coureur ! Eh bien ! il est devenu homme d'état, il a pacifié quatre arpents de la Vendée à lui seul ; et la dernière fois que je l'ai vu, il était gravement à l'Opéra en pleine loge, tête à tête avec la nourrice de son troisième enfant. On se demandait de toutes parts si ce n'était pas là M. Odilon-Barrot !

De tous ces vieux amis, de tous ces compagnons fidèles avec lesquels j'avais mis en commun mes plaisirs et mes peines, mon présent et mon passé, et, je le croyais, mon avenir, il ne m'en reste pas un seul. Ils ont tous marché ou en avant ou en arrière ; ceux qui ne sont pas restés en chemin sont allés très-haut ; ceux qui ne se sont pas éteints, ont vécu trop vite. Il y en a qui sont mariés, d'autres qui sont veufs et qui se marient de nouveau, il y en a qui ont six enfants et qui se livrent de toute leur force au seul luxe innocent de ce monde. Quelques-uns se sont absorbés dans d'innocentes petites passions inaperçues, et qui les rendent heureux d'un bonheur toujours plus nouveau. Il y en a même qui sont morts, et l'autre jour encore nous avons enterré le plus jeune, le plus beau, le plus savant de tous, noble jeune homme dévoré par la science et tué par l'étude. A quoi donc sert la vertu, ô mon Dieu ! C'est ainsi que la vingt-septième année vous trouve seul, à peu près sans famille, sans amis, je veux dire sans amis toujours tout prêts, toujours sous la main, toujours éveillés, l'âme et la bourse au

poing pour vous défendre, et Chloé, sous les rideaux, les yeux à demi fermés, prête à recevoir dans ses bras l'ami de son amour. Grand malheur de dire à la jeunesse: Adieu! adieu! adieu!

Eh bien! moi, je les rappelle toutes, ces amitiés absentes, je les prends par le bras et je les secoue : à moi mes frères, à moi mes dévoués, à moi mes compagnons des beaux jours, réveillez-vous! Glissez-vous en silence par votre porte entr'ouverte, trompez la surveillance de votre femme et de vos clients. Venez, venez, quittez votre robe de magistrat, votre robe de professeur, votre habit brodé de préfet; venez, prenez encore une fois votre manteau couleur de muraille, et encore une fois, parcourons la ville ensemble; agaçons les jolies filles dont la gracieuse silhouette se détache contre la vitre entr'ouverte; venez, recommençons ensemble cette immorale histoire de la fleur qui se fane, du mouchoir qui se dérange, et de la bougie vacillante qui s'éteint. Venez, vivons une heure ensemble, vous retrouverez demain votre femme, vos enfants, vos affaires, vos succès et vos devoirs de chaque jour.

Et vous aussi, venez avec nous, vous les anciennes amies de nos beaux jours, vous Esther, vous Louise, vous Thérèse, vous Lili, vous les jolies, les naïves et les belles! Laissez-là vos amours commencées, abandonnez vos nouvelles intrigues pour une heure; quittez votre frais boudoir où l'écolier soupire à côté du vieillard; venez les jolies, et les belles, et les rieuses, et les folâtres, et les insouciantes, et les spirituelles, et les moqueuses; venez aussi vous les blanches sceptiques à l'œil de feu, à la lèvre rose et rebondie, au sein qui bat, au pied qui

s'avance en frémissant. Venez, venez toutes avec moi. Venez, vous qui êtes restées toujours les mêmes ; vous que la vieillesse ne prend pas en détail, qu'elle prendra tout d'un coup quand vous ne voudrez plus être jeunes. Venez, venez, vous qui n'avez ni familles, ni devoirs. Venez ! venez ! venez !

Et toutes aussitôt, reconnaissant nos voix amies, de jeter sur leurs cous fermes et blancs l'écharpe printanière, de couvrir leur jolie tête du chapeau rose chargé de plumes ou de fleurs, et de venir à moi sans demander : — *Où allons-nous ?* Oh ! mes amis, vous voyez bien que mon histoire n'a pas besoin de vous ; restez en paix à votre foyer domestique, si ma nouvelle histoire vous fait peur ; je suis protégé par les décevants souvenirs de notre jeunesse qui ne s'est pas envolée bien loin. Je puis encore lui faire un signe à la folâtre comme à une colombe égarée, et elle viendra de nouveau s'abattre sur ma tête, et me protéger de son aile transparente, sauf à reprendre son vol le lendemain. Restez donc chez vous, mes amis, si vous êtes trop occupés, et laissez-moi sous la protection des belles amies de nos vingt ans. Autrefois nous allions avec elles dans la forêt de Meudon, calme et solennelle, dans les bois jaunes et pelés de Montmorency (que d'écharpes oubliées aux buissons d'aubépines ! que de baisers oubliés au pied du buisson !) Laissez-les donc venir, légères comme les grâces dans une ode d'Horace, je les entends déjà qui me demandent en souriant : — *Que nous veux-tu ?* Ce que je veux, mes belles, je veux savoir si vous vous rappelez votre vingtième année. Je veux savoir si vous êtes encore plus jeunes que nous qui ne sommes plus jeunes. Je veux sa-

voir si vous aimez encore les histoires de folie et d'amour? Ce que je veux, je veux donner sur vos fronts si doux, où elle est restée, le baiser de paix à la vingt-cinquième année qui est déjà bien loin de nous.

Vain espoir encore cette fois? Je ne parle plus leur langage à ces vingt années éternelles qui n'ont pas fait un pas depuis que nous avons vécu avec elles. Vous avez raison, joyeux printemps féminins, vous n'avez rien de commun avec l'âge mûr. Et d'ailleurs, mes amours inconstantes, pourquoi me seriez-vous plus fidèles, que mes amis les plus fidèles? Pourquoi donc perdriez-vous votre temps à écouter une histoire de notre âge qui n'est plus du vôtre? Retournez donc, vous aussi, à vos affaires, c'est-à-dire à vos amours.

Et aussitôt les voilà qui reprennent leur vol dans leurs riantes demeures; elles n'ont plus le temps d'écouter mes histoires, et moi les voyant partir ainsi, je leur crie une dernière fois. — Où vas-tu, Phryné? où vas-tu, Lesbie? où vas-tu, Aglaé? où vas-tu, Marion? où vas-tu, Manon? où vas-tu, Irma? Jolies filles de la Grèce et de Rome; jolies filles du grand siècle, du dix-huitième siècle, et de notre siècle à nous; noms charmants consacrés par les philosophes, les poëtes, les hommes d'état, les petits soupers, et les romans du jour, où allez-vous?

Mais elles, riantes comme les Grâces dans une ode d'Horace, et comme elles à demi-nues et se tenant par la main, elles me répondent ce qu'elles ont répondu à Périclès et à Properce; au cardinal de Richelieu, et à Desgrieux.

Nous rebroussons chemin, nous autres, nous les immortelles, nous les Grâces, nous remontons là-haut vers les hommes de vingt-cinq ans.

Ainsi donc, ni amis, ni maîtresses pour m'entendre ; ainsi donc, je vais raconter tout seul, à qui voudra l'entendre, cette histoire que j'avais faite pour mes amis et pour elles, nos compagnes du printemps, cette histoire qu'ils ne peuvent plus entendre parce qu'ils sont trop vieux, et qu'elles ne veulent plus entendre parce qu'elles sont trop jeunes.

Qui donc me prêtera une oreille attentive à présent, puisqu'ils m'abandonnent tous ? — Mes amis inconnus peut-être !

A tout hasard, je commence mon histoire ; et si vous trouvez mon exposition trop longue, remarquez bien que vous n'avez pas de préface. — Pas de préface !

III.

Où êtes-vous né ? A moins d'être venu au monde sur la butte Montmartre, sous l'aile rafraîchissante de quelque moulin à vent, qui, de la hauteur où il est plongé, regarde avec mépris les changements et les incertitudes de la ville, je vous plains si vous êtes né à Paris. En général, autant qu'on le peut, il ne faut pas naître à Paris, il faut y vivre à tout prix ; dans aucun cas, on n'est pardonnable d'y mourir. Tant que le pouls bat soixante-dix pulsations à la minute, tant que le cœur est robuste et fort, tant que la volonté est puissante, tant que la passion est en haleine, c'est bon et beau, Paris ; mais pour l'enfant et pour le vieillard, pour qui se traîne et pour qui apprend encore, pas à pas, à marcher ; mais pour tout ce qui est faiblesse qui s'en va, ou faiblesse qui ar-

rive, Paris est une ville de mort. Pour l'enfance et pour la vieillesse, Paris n'a pas assez de soleil, pas assez de silence, pas assez de sommeil. D'ailleurs il n'y a de vrais Parisiens en ce monde que les Parisiens qui ne sont pas nés à Paris. Le Parisien de Paris est une monstruosité qu'il est bien difficile de rencontrer, à moins de le chercher dans une de ces rues privilégiées, comme la rue Mouffetard. Le Parisien de Paris est assez volontiers, contrefait, malsain, idiot et niais à faire plaisir : il n'a pour grandir que quelques pieds de terre humide, dans une maison tenue par un portier sale et bavard. Le Parisien de Paris est gouverné par des Parisiens de la province ; c'est le Midi qui lui envoie ses députés, ses généraux, ses administrateurs et ses ministres ; ses orateurs, ses hommes d'état, ses belles femmes et ses poëtes. Le Parisien de Paris n'a gardé de sa belle ville que l'Hôtel-Dieu, le boulevard des Invalides, la Morgue, la loterie, les octrois et le mont-de-piété. Le Parisien de Paris est la dupe de la ville dans laquelle il est né ; c'est lui qui l'a bâtie, c'est lui qui l'éclaire, c'est lui qui la répare, c'est lui qui remplit les prisons, qui occupe les assises, qui ensanglante la grève ; c'est lui qui fournit, chaque année, à la *bonne ville*, son contingent d'escrocs, de filous, d'espions, de galériens et de filles de joie ; c'est lui qui paye les impôts et qui fait les révolutions ; voilà le lot du Parisien de Paris. Heureusement pour lui, le héros de cette histoire, Chavigni, n'était pas un Parisien de Paris.

Notre jeune héros, Prosper Chavigni, était né un beau jour de printemps, dans un bon endroit, loin, bien loin de Paris : il était venu au monde dans le plus joli coin de

terre, entre un beau fleuve et une haute montagne, au midi de la France et au midi tempéré, dans un village dont le nom n'est pas sur la carte, et qui n'a pas même un juge-de-paix, tant c'est un calme et paisible village ! Prosper Chavigni était venu au monde le premier de sa famille et le dernier de son nom, vivement et tendrement chéri par sa mère et par son père, le vigneron, Jean Chavigni. Son père, tout vigneron qu'il était, avait une maison bâtie en pierres, qui avait appartenu au père, on pourrait dire aux aïeux de sa femme. Quand la porte de la maison était ouverte à deux battants, on voyait de la rue, à travers le long corridor, et tout au bout du jardin, dont il avait l'air d'être le dogue fidèle, le Rhône, qui se déroulait au loin en aboyant. Je ne crois pas qu'il y ait sous le soleil un plus beau fleuve que le Rhône : il a une grande voix et de grands bras ; il est limpide, il étincelle, il marche à grands pas, toujours en poste, faisant claquer son fouet comme un gentilhomme en vacances. Le matin, quand la journée doit être belle, le fleuve se couvre de nuages, présage trompeur; heureux ceux qu'on trompe ainsi ! Notre enfant eut donc le Rhône pour son premier ami et pour son premier compagnon. Le Rhône l'avait vu naître, et il le vit grandir en toute bienveillance : il prêta à l'enfant le miroir transparent de ses ondes, les cailloux argentés de son rivage, l'ombre mouvante de ses saules ; il l'endormit de sa grande voix plaintive, il le réveilla de sa voix grondeuse, comme on réveille un enfant à l'heure de l'école ; c'était là une douce et poétique manière de se réveiller et de s'endormir : voilà ce que faisait le Rhône pour l'enfant Prosper. De son côté, l'enfant rendait au Rhône amour pour amour :

il le reconnaissait à sa voix, et il lui obéissait comme il obéissait à sa mère. Quand le fleuve lui disait : *Dors, mon enfant !* l'enfant s'endormait en souriant ; quand le fleuve lui disait : *Réveille-toi !* l'enfant se réveillait en souriant. L'enfant le saluait le matin et le soir, de loin et de près, du cœur, de l'âme et de la voix. Bientôt il osa se confier au fleuve qui lui apprit à nager comme un brochet de ses ondes, et le fleuve le portait, l'emportait, le transportait, le rapportait ; c'étaient des fêtes et des joies sans fin et sans cesse ; c'était une confiance et une amitié réciproques ; on eût dit que cet enfant domptait le Rhône. Même, un jour qu'il était avec sa mère dans une barque, le Rhône se mit soudain à entrer en fureur ; il grondait, il écumait, il menaçait, il jetait sa colère jusqu'au ciel ; il oubliait cette frêle barque qui contenait son enfant favori ; tout à coup, l'enfant se lève, et voyant sa mère qui tremblait pour lui, il fit signe au fleuve qu'il voulait être obéi et qu'il fallait ramener sa mère au rivage ; et le fleuve, tout à coup obéissant, déposa sur le sable cette mère et cet enfant que menaçait sa fureur ; et quand l'enfant fut en sûreté, la tempête recommença.

Oui, c'est un beau fleuve, le Rhône! Un fleuve provençal, la mer du Midi, scintillante et rayonnante mer ! C'est là un fleuve toujours net, toujours balayé, faisant sa toilette, et une toilette scrupuleuse, chaque matin. Bel exemple que suivait l'enfant Prosper ! A Paris, vous passez sur un pont; vous voyez à vos pieds de sales blanchisseuses, du charbon, du bois, des hommes accroupis dans toutes sortes de postures. Vous demandez : Qu'est-ce cela ? On vous répond : *C'est la Seine* ! Notez bien que

la Seine tient à ses gages un préfet de police pour la nettoyer !

Après le Rhône, son voisin et son compère, le premier ami que se donna Prosper Chavigni, ou plutôt le premier ami qui lui vint comme vous viennent tous les amis, sans qu'on les cherche, ce fut un honnête maître d'école, qui n'était pas un imbécile bien qu'il portât une robe noire et qu'il fût *de la morale chrétienne*. Il avait un œil bleu et plein de feu, qui s'ouvrait bien sous son vieux chapeau noir et usé : il avait la voix douce et triste ; il était bon comme notre Seigneur Jésus-Christ, son maître ; et Dieu sait s'il y avait de quoi être bon avec d'ignobles enfants stupides, tous crottés pour la plupart, qui arrivaient à l'école par un chemin de fumier et de paille pourrie, pauvres âmes naissantes, destinées à toutes les fatigues du corps, mal nourries de pain noir, et dont l'intelligence était au niveau de leur nourriture corporelle ! Avec des disciples ainsi faits, le pauvre frère Christophe exerçait de son mieux sa vertu favorite, la patience, cette sœur de la charité qui est la vertu des anges. Il était si pauvre que les mieux nés parmi ses élèves comprirent facilement qu'il fallait que leur frère Christophe fût très-bon en effet pour être si patient. Ceux qui comprirent cela lui furent soumis et l'aimèrent ; ceux dont l'intelligence n'alla pas si loin, et c'était le plus grand nombre, lui furent soumis et l'aimèrent aussi parce que tout le monde l'aimait. A l'école comme dans le monde, tout le monde a toujours raison.

Ce fut le frère Christophe qui apprit à lire à notre enfant ou plutôt à son enfant Prosper, ainsi qu'aux autres enfants du village : il leur apprit aussi le catéchisme,

cette science d'enfant qui ne peut être enseignée que par un Dieu. A ces enfants, confiés à ses soins, le frère Christophe parlait de Dieu comme il le sentait, et du dogme comme ses supérieurs le lui avaient ordonné. Dans cette dernière partie de ses leçons, il était fort obscur, et c'était pourtant ce que les enfants apprenaient le plus facilement. Pauvre bonhomme! que de fois il resta muet à des questions fort simples que les enfants lui adressaient par hasard! Ce qui n'empêchait pas que tous ces enfants ne fussent de très-grands savants, au dire de leurs parents et du curé.

A ce sujet, Chavigni racontait l'anecdote suivante : C'était un dimanche de catéchisme, c'était un examen général dans l'église, dans la chapelle même de la Vierge; le curé interrogeait les enfants, et le catéchisme en main, il demanda au petit Prosper, qui avait sept ans : *Qu'est-ce que la luxure?* Et l'enfant de répondre avec une petite voix flûtée : *C'est l'œuvre de la chair*, comme disait le catéchisme. Je suis sûr, ajoutait Chavigni, que mon pauvre maître, le frère ignorantin, aurait été aussi embarrassé que moi, à sept ans, de dire ce que c'était que *l'œuvre de la chair*.

Belles années du village! qui pourrait en dire tous les détails ou plutôt qui voudrait les entendre raconter? Non pas que ce fût là tout à fait une vie d'idylle ou de bucolique, sans ambition et sans envie ; non pas que les moutons soient en ce lieu plus blancs et les bergers mieux peignés qu'ailleurs. Mais ces colères sont si peu dangereuses! mais ces ambitions-là sont si innocentes! ces rivalités s'oublient si vite ! C'est un curieux spectacle tout un village du Midi qui passe sa vie sur le devant de

sa porte, à l'ombre de sa vigne ou de son noyer, et qui, pendant tout le jour, cause, médite et rêve tout haut, à cœur et à ciel ouverts ! On s'escrime, on se dispute, on discute, on s'agite. On sourirait bien de pitié, si l'on savait là-bas toutes les misères qui occupent Paris, les batailles, les armées, les grands poëtes, le roi, les chambres, le peuple, les journaux, le préfet de police, l'archevêque, tous les pouvoirs ! Dans ce village en question, on agite plus de hautes questions politiques, on s'occupe d'événements plus importants et de révolutions plus gigantesques que dans tout Paris, pendant toute une année, même dans l'année 1830. Songez donc que là-bas, tel qui se lève pauvre et nu peut se trouver le matin propriétaire d'une île entière comme Robinson Crusoé, s'il plaît à Dieu et au Rhône. Chaque jour, en effet, le Rhône peut former au milieu du son lit ou sur ses bords une île nouvelle : il sème les îles sur sa route comme l'heureux Buckingham semait les perles. Mais aussi que de discordes ce Rhône goguenard jette sur son passage en jetant ses îles ! Voici comment cela se fait :

Le Rhône, ce méchant diable, est plein de malice et se montre souvent un fort mauvais plaisant. Capricieux qu'il est, il dérobe souvent à Lyon ou Vienne, la primatie des Gaules catholiques, cette ville où Racine était si peu compris qu'on lui donnait des clous pour des allumettes et un réchaud pour un vase de nuit, tant on savait le français à Vienne ! le Rhône, dis-je, dérobe, en passant par les villes, tout ce qu'il peut voler, de gré ou de force ; une poutre, un brin de paille, un morceau de roche, vingt arpents de terre, un pan de murailles, tout lui est bon, tout lui sert de jouet. Il emporterait une ville entière

qu'il n'en serait pas plus embarrassé que du fétu que voilà. Quand il a assez joué, le terrible enfant, il dépose son hochet quelque part, sur le rivage ou au milieu de son lit. Cette île, ou plutôt ce commencement d'île, s'appelle *une alluvion*. A ce sujet, on lit de très-longs chapitres dans les Pandectes. Or, le village où naquit Chavigni, sinueux vallon plein de tours, de détours, et faisant le coude à chaque pas, est certainement l'endroit de la terre où le Rhône ait apporté et remporté plus d'îles toutes faites ; comme aussi c'est l'endroit de la terre où l'on ait le plus commenté de toutes les manières, par citations, commentaires, jurements, médisances et coups de bâton, la susdite loi *de alluvionibus !*

Le Rhône était donc la providence, le gouvernement, l'opposition, le ministère et le journal politique de ce village.

Aussitôt que le Rhône voyait les haines particulières se ralentir, il jetait une île sur ses bords. Quand je dis une île, j'entends une ou deux bottes de paille flottante, auxquelles venaient se joindre quelques tombereaux de sables mouvants, et sur ce sable un peu d'herbe semée par le vent, et parfois quelques joncs, qui levaient la tête singeant la forêt de saules. Aussitôt tout le village était en émoi. — A qui est l'île ? — L'île est à moi ! — Elle est à toi ! — Elle est à nous ! — Elle est sur ma rive gauche ! — Elle est sur ma rive droite ! — Oui et non ! —Vous êtes un scélérat !—Vous êtes une coquine ! — Les bonnets volaient en l'air ; après les bonnets volaient les cheveux ! On se battait, on plaidait ; puis après toutes ces batteries et plaidoiries, venait la loi qui confisquait l'île à son profit, et plus souvent revenait le Rhône, riant

dans sa barbe, qui venait après la loi, et qui reprenait l'île comme il l'avait donnée, et qui la reportait dix lieues plus bas avec les mêmes rixes, les mêmes ambitions et les mêmes querelles de plaideurs. Une île sur le Rhône ou un château en Espagne, c'était la même chose pour Prosper Chavigni.

Pourtant, avouons-le, c'était peut-être un grand avantage poétique d'avoir toujours sous les yeux un château en Espagne tout prêt, un château en Espagne, visible et palpable, dont Chavigni le père pouvait devenir le maître d'une heure à l'autre. Prosper lui-même, en se promenant sur le bord de son fleuve, ne pouvait-il pas découvrir une île dont il aurait été le Christophe Colomb ? Telle fut peut-être, à son insu, l'origine de l'horrible ambition qui a perdu Prosper. Partout autour de lui, on ne parlait que de ces fortunes soudaines. On ne parlait que d'îles dans le village. On citait à tout propos l'île Barbe, à Lyon, qui vaut une ville et qui s'est faite avec quatre grains de sable. Ainsi, ému par tant de merveilleux récits, Prosper s'était fait chercheur d'îles comme on se fait chercheur de trésors dans le Nouveau-Monde. A la promenade, il se levait sur la pointe des pieds, cherchant à découvrir les premiers sapins de son île flottante ; le matin, à sa fenêtre, il cherchait au loin l'île qui devait venir. Si donc il ne vit pas d'île venir, il apprit de bonne heure à se passionner jusqu'aux larmes pour une fortune imaginaire ; il courut de bonne heure toutes les aventures de la terre et de la mer sans sortir de son village. Malheureux et précoce enfant ! il fut jeté en même temps au milieu des procès de la ville et des travaux de la campagne, au milieu des coups de poings et des fleurs. Il avait été

ambitieux de l'ambition de Fernand Cortès à sept ans ; il avait été un voyageur de terre ferme et de mer à sept ans ; à sept ans, il avait rêvé la gloire du conquérant et la fortune du chercheur de mondes ; il a eu sa passion sociale à sept ans ! Le malheureux !

IV.

Toutefois, ce premier germe d'ambition, si imprudemment jeté dans ce jeune cœur, fut sinon étouffé, du moins contrebalancé par de bonnes et fortes études, qui se trouvèrent là dans ce village comme la plus belle de ses îles, sans qu'on puisse dire comment elles y étaient venues. Qui eût dit à Jean Chavigni, le vigneron, que son fils serait un jour un grand humaniste, l'eût bien plus étonné que si on lui eût appris tout d'un coup que le Rhône venait d'apporter l'île de Sainte-Hélène dans son jardin, avec le saule pleureur et le tombeau de l'empereur. Au fait, c'est là un des grands hasards de la vie de notre Prosper qu'il ait appris le latin sur les bords les plus ignorés du Rhône, dans un temps où si peu de savants savaient le latin même à Paris. Comment Pros-

per Chavigni fut introduit ainsi tout à coup dans les plus chastes mystères de l'antiquité, c'est un miracle de la patience et de l'intelligence de son maître, le pauvre frère ignorantin, le pieux, l'excellent, le dévoué frère! Il ne cherchait pas, celui-là, des îles inconnues! Mais il allait se cacher dans les îles découvertes, sous le plus vieux saule, et là, un vieux livre à la main, un volume de *Cicéron* ou de *Virgile*, il devinait peu à peu cette savante langue des grands orateurs et des grands poëtes; il découvrit ainsi mots par mots, puis vers par vers, toute l'*Énéide*, cette terre qui lui était fermée; puis une fois dans l'*Énéide*, il se trouva de plain-pied dans tous les chefs-d'œuvre qui étaient faits pour lui, pour lesquels il était fait et qui pourtant lui étaient défendus.

Il y a, dans les réglements des frères de la morale chrétienne, un très-sévère réglement qui défend aux frères d'apprendre le latin. Soit qu'on ait voulu les retenir dans une humilité plus que chrétienne, soit que leurs supérieurs aient voulu leur ôter ainsi toute ambition et leur fermer les portes du sanctuaire, l'étude du latin est un crime pour ces hommes patients et laborieux. Le frère de l'école chrétienne est l'instituteur du pauvre, l'ami du pauvre, son compagnon et son guide, et le maître de son enfance. Il est patient, laborieux, actif, soumis, humble et doux; il se courbe jusqu'à terre, il est utile à lui seul, plus que toute une académie, plus que toutes les académies du monde; il n'a pas de bornes pour faire le bien; mais sa science doit se tenir dans de certaines limites; sa science doit être comme lui, humble, résignée, cachée, sur la paille, n'ayant d'autre but que le ciel, et fuyant le regard et

l'admiration des hommes. Ainsi était ce pauvre mentor en manteau noir, portant un vaste chapeau, sans linge apparent, et le pied flottant dans de gros souliers qu'un paysan lui avait donnés par charité, parce qu'ils étaient trop étroits pour lui.

Je ne parle pas assez de ce digne homme; il a été longtemps toute la providence de Prosper; il nous a tous abrités sous son humble manteau dont il ne gardait rien pour lui. Moi qui l'ai connu, je le vois encore tel qu'il était, le plus humble et le plus intelligent des hommes. Oui, pendant que j'écris cette histoire, commencée en jouant et qui devient grave malgré moi, je vous revois tel que vous étiez, notre cher et bien-aimé conducteur! Il était grand et brun; ses cheveux qui auraient été beaux, longs et bouclés, étaient coupés au hasard et très près de la tête, selon les statuts de son ordre. A le voir si pauvre et si humilié, on n'eût pas dit qu'il était si jeune, et pourtant il n'avait pas trente ans. Son œil aurait été chaud et vif, mais l'âme, et le regard et la passion, tout cela était amorti chez lui par l'isolement et la pauvreté. Il était maigre et hâve, et mal à l'aise quand on le regardait. La vie de ce pauvre homme avait été un jeûne continuel. Non pas ce jeûne de vingt-quatre heures qui revient à des jours marqués dans l'église romaine, pour faire bientôt place à une nourriture abondante, régulière et saine. Mais ce jeûne de la misère qui dure toujours, ce jeûne qui préside à tous les repas, qui dessèche le pain sous les doigts qui le brisent, qui ôte à la viande les sucs nourrissants, qui aigrit le vin dans le verre à moitié plein; ce jeûne éternel qui colle la peau d'un homme sur ses os grossis par la faim; ce jeûne qui

creuse son ventre et son visage! A un homme ainsi nourri, les oreilles tintent lugubrement, le cœur se resserre et aussi l'âme; l'estomac chante un air plaintif, et quand le malheureux s'endort, il rêve qu'il dîne! Voilà comment il était, ce pauvre homme, humble et fier, pauvre et non pas mendiant; une de ces vertus en haillons qui passent ignorées sur la terre, et dont la récompense est dans le ciel.

Cruels que nous étions, nous les riches du village! quand nous allions à sa classe portant à notre bras le joli panier bien garni par nos mères, nous ne songions pas que notre maître pût le regarder d'un œil d'envie et de besoin. Cruels que nous étions! quand sonnait l'heure du goûter, nous étalions nos provisions sur nos tables de travail, nos fruits rouges, nos raisins mûrs, notre beurre, notre pain à moitié blanc, tout le luxe d'un repas d'enfant; un luxe courant dans le village, ramassé au hasard à la treille, au cerisier, à la vache qui revient de l'herbe, à la poule qui chante! Et dans tout cela, nous plongions nos grandes dents blanches et longues à démolir une citadelle; et c'étaient des cris des joies, et c'étaient de joyeux échanges, et c'étaient des visages tachés de cerises ou de confitures, et c'étaient bien des miettes tombées et perdues; et dans un coin, nous autres, nous n'avions pas un regard pour ce pauvre maître qui nous avait donné sa leçon d'un air si bienveillant, et qui attendait que nous fussions repus pour la reprendre! Il était assis dans sa chaire, la tête dans ses mains, ayant soif, ayant faim, et n'osant pas manger son pain noir devant nous, et nous voyant prodiguer notre bon pain au chien qui passe, à la chèvre qui rentre, à l'âne qui

relève la tête et les oreilles, au porc qui patauge dans la rue ! Cruels que nous étions ! Lui cependant, toujours humble et doux, attendait patiemment que notre repas fût achevé, et puis, à jeun qu'il était, c'était lui que nous avertissait de rendre grâces au Ciel. — *Benedicite !*

Il eut donc bien des peines physiques avec nous ; il eut donc souvent faim et soif sans le dire. Au contraire, comme il était homme de cœur, il acceptait rarement une place à la table de nos parents. Il lui en coûtait trop, quand il était à cette place, d'assister à tous les détails de cette opulence bourgeoise qui eût été de la pauvreté pour tout autre que pour lui. Pour lui tout était luxe et insolence, même le rideau à la fenêtre, même le tapis devant le lit, même la caraffe en cristal, et surtout la fourchette en argent. Lui, manger dans l'argent, pauvre homme ! Puis, quand il avait dîné, il repliait avec soin la serviette blanche dans ses plis primitifs, et il disait : — *Merci, madame, j'ai trop mangé !* Une tasse de café l'empêchait pour huit jours de dormir.

Mais s'il supporta héroïquement toutes les privations du corps, — le froid dans l'hiver quand ses mains rouges se fendaient en tenant son livre ; — la chaleur de l'été quand il était exposé à toutes les exhalaisons du fumier voisin ; — les privations de tous genres et les humiliations de tous genres aussi, à chaque nouvel accident de son manteau ou de ses bas, raccommodés si souvent ; — s'il fut obéissant toute sa vie à son vœu d'obéissance et de pauvreté , et s'il porta, sans se plaindre, la tête haute et le regard baissé, sa croix d'humiliations et de pauvreté, d'innocence et de misère,

il y eut un ordre, un seul, auquel ce noble esprit ne put pas obéir. C'était l'ordre qui lui fermait à jamais les avenues de l'antiquité classique. Il avait consenti à être toute sa vie le plus humble parmi les humbles, le plus pauvre parmi les plus pauvres, le plus chaste parmi les plus chastes; mais l'ignorance l'aurait rendu fou; et voyant devant lui l'arbre de science qui lui était défendu, il ne put s'empêcher d'y porter la main et d'en cueillir les fruits veloutés et dorés. Et quel mal cela faisait-il à Dieu et aux hommes que lui, le pauvre frère ignorantin, il se délassât de ses travaux de chaque jour par l'étude des modèles de la parole humaine? Comment les hommes pouvaient-ils lui savoir mauvais gré d'aller au devant de la science, de la poésie et de la philosophie antique, lui, sans parents, sans amis, sans famille, sans patrie, sans jeunesse, sans avenir; lui, dévoré par le besoin d'entendre les belles et grandes choses qui avaient été le repos, l'orgueil et la gloire des nations les plus heureuses et les plus polies? A dire vrai, le combat fut long dans cette pauvre âme timorée, qui avait juré ignorance et qui ne pouvait pas obéir! D'abord la Bible lui avait suffi, et avec la Bible l'Évangile; puis il s'était dit qu'il pouvait bien lire les Pères de l'Église, saint Jean Chrisostôme, par exemple, cette passion orientale, et saint Augustin, ce chrétien profane, ce catholique païen. Puis de saint Jean Chrysostôme, il était allé à Bossuet, et, arrivé à Bossuet, il s'était arrêté ébloui par les soudaines clartés du grand siècle que l'aigle de Meaux emportait dans ses serres tout entier, avec ses malheurs, sa gloire militaire, ses grandeurs de tous genres, son repentir et ses amours. Il avait vu entre les

serres de Bossuet Henriette d'Angleterre, le grand Condé, Louis XIV, Lavallière. Et de Bossuet, qui avait transporté Homère dans la chaire chrétienne, il avait reporté son regard humilié sur lui, le frère ignorantin de village. De Bossuet à Homère il n'y a qu'un pas. Christophe porta donc sa main tremblante sur Homère. C'en est fait, le voilà en pleine mer dans l'antiquité grecque. Il fallait le voir, ce frêle corps animé de cette grande âme, suivre dans leurs batailles de géants les héros ou plutôt les dieux d'Homère. Il fallait le voir comme il s'attachait aux traces d'Ajax fils de Tydée, et d'Hector fils de Priam; comme il allait d'un pas ferme de l'une à l'autre armée, tantôt vers la porte de Scée avec les vieillards troyens, et, comme eux, se levant, ému et transporté, à la vue de la belle Hélène; tantôt vers les vaisseaux des Grecs, écoutant les discours d'Ulysse, les colères d'Agamemnon, le roi des rois, ou mieux encore, couché dans la tente d'Achille, pendant que le bel Achille chante sur la lyre le nom de Briséis. Pauvre homme! pauvre homme! dans quel délire il entra alors, dans quelle fête perpétuelle se confondit sa pensée! Il se plongea, le cœur le premier, dans le fleuve homérique; il but à longs traits les ondes pures de la fontaine de Castalie. O miracle! la Bible était dépassée par l'*Iliade*, notre Seigneur Jésus-Christ était vaincu par Homère! saint Jean Chrysostôme se taisait devant Priam! En présence de ces incroyables découvertes, le frère Christophe fut si ému, si surpris, si enchanté, qu'il en tomba malade; il eut le transport au cerveau, et il serait mort d'épouvante et de joie si quelqu'un se fût mis en peine de son mal et eût entrepris de le guérir. Voilà comment

un peu de félicité n'a pas été refusée à ce pauvre homme, même sous l'habit de frère ignorantin. Dieu prit en pitié une misère si humble et si résignée, et il fit descendre sur frère Christophe son esprit saint, comme une langue de feu qui lui donna le don des langues. Il avait deviné la langue de Bossuet; il devina bientôt la langue d'Homère. D'Homère il passa à cette grande famille des poëtes tragiques les continuateurs de l'*Iliade* : Eschyle qui était à Marathon avec son frère Cynégyre; Sophocle qui a chanté Marathon; Euripide qui a été le maître de Sophocle. Il vit alors agir et parler la race d'Agamemnon; il la vit errante, vagabonde, criminelle; il vit mourir Œdipe; il fut amoureux d'Antigone plus qu'il n'avait été amoureux d'Hélène. Mon pauvre frère ignorantin! il apprit ainsi comment l'humanité n'est en effet qu'un grand drame, dans lequel le plus petit joue son rôle comme le plus grand, le pâtre et le roi, le soldat et le laboureur, le dieu et le mendiant, le maître et l'esclave, tout le monde, excepté le pauvre frère ignorantin. Ces misères de la tragédie antique le consolèrent un peu de son néant. Et après avoir salué Socrate qu'il trouva moins grand que Jésus-Christ, et Platon qui parlait moins bien que Saint-Jérôme; après avoir vu dans Thucydide les hommes de l'histoire, comme il avait vu dans Homère les hommes poétiques, notre pauvre frère fit encore un pas de plus dans ces nobles découvertes. Virgile est l'enfant d'Homère, l'*Enéide* est l'écho de *l'Iliade*; Auguste donne la main à Périclès; Rome tient à Athènes par une chaîne non interrompue d'hommes de génie, à commencer par Hésiode et à finir par Cicéron, qui lui aussi a parlé de la *nature des dieux*. Ainsi, chaque jour, Chris-

tophe faisait de nouveaux progrès dans le monde poétique dont il était le Christophe Colomb. Ainsi, chaque jour il se répétait à lui-même de plus en plus que la Providence divine est inépuisable en bonté comme en génie, et qu'elle a jeté la poésie sur la terre pour venir en aide aux hommes de cœur et de bonne volonté, et que lui, Christophe, il ne faisait pas mal de ramasser dans son cœur les beaux vers et les grandes idées tombées de la tête et du cœur de ces hommes de génie, et qu'en ceci, il était tout aussi bien dans son droit que l'oiseau qui mange le grain tombé de l'épi ou qui ramasse aux buissons la laine de la brebis pour ses petits ! Non ! non ! il ne pouvait pas être coupable d'user ainsi des dons du ciel ; de ramasser ainsi la seule fortune que le ciel eût mise à sa portée ! Ainsi il se rassurait, par les raisonnements les plus plausibles, et plus il se rassurait, plus il remerciait le ciel qui a donné aux hommes la poésie, cette manne céleste ; et plus il remerciait le ciel, plus il aimait les enfants du pauvre, dont il était le père et que lui avait confiés le ciel.

Telle fut la vie du bon Christophe ; sa vie fut une étude cachée : il se donna autant de peines pour dissimuler sa science que d'autres s'en donnent pour la montrer. Plus il apprenait, et plus il se disait en lui-même qu'il ne pourrait racheter cette science enivrante qu'à force d'humilité d'esprit et d'humilité de cœur. Dans ce village où tant de gens croyaient savoir le latin, le percepteur des contributions, le garde-champêtre, les deux vicaires et le curé, personne ne s'est douté un seul instant que frère Christophe pût jamais comprendre que *Dominus vobiscum* voulût dire : *le Seigneur soit avec vous* ! Le frère

Christophe s'inclinait modestement devant le bedeau, quand le bedeau disait au second vicaire : *Nous autres qui savons le latin* ! En même temps il montrait du doigt le pauvre frère ignorantin avec un geste de pitié.

Ainsi cet homme s'était élevé lui-même à une grande science, et, qui plus est, à une grande modestie. Mais il ne put pas si bien cacher le secret et les trésors de sa science que, trouvant sous sa main le jeune Prosper Chavigni, il ne voulût lui faire partager ses découvertes. Il enseigna donc à cet enfant tout ce qu'il savait, le grec, le latin, le français, le beau langage, toute l'antiquité profane et chrétienne, à condition que lui, l'enfant, il ne trahirait pas le secret de la science de son maître. L'enfant, qui aimait frère Christophe, lui promit le secret par amitié d'abord, et ensuite il le tint par reconnaissance. C'était un de ces esprits vifs et rapides, qui, abandonnés à eux-mêmes, ne sauraient rien deviner, mais qui comprennent toutes choses sous un bon maître. Prosper, après quelque hésitation, comprit tout d'un coup ce que lui disait son maître : il entra avec une facilité merveilleuse dans cet étroit sentier que son maître avait trouvé couvert d'épines et qu'il avait parsemé de fleurs. Il porta ses lèvres humides et rosées à cette coupe enivrante de l'antiquité que lui présenta Christophe après en avoir emmiellé les bords, et toutes ces notions du beau et du grand lui arrivèrent en foule, comme elles étaient arrivées peu à peu à Christophe. Si bien qu'à vrai dire, après les premières leçons du maître à l'élève, il arriva bientôt que l'un n'apprit rien à l'autre ; mais ils s'instruisirent mutuellement, chacun apportant, à ses heures,

ce que lui avait donné sa lecture. Christophe apportait avec sa science son admirable et inaltérable patience, Prosper sa merveilleuse rapidité à tout comprendre; Christophe son travail, Prosper son intelligence; Christophe sa science, Prosper son coup-d'œil net et sûr; comme aussi chacun lisait dans ces beaux livres ce qu'il pouvait lire, Christophe les belles actions, Prosper les grandes actions; Christophe les vertus de l'homme, et Prosper la gloire humaine comme aussi chacun d'eux ne voyait qu'un côté de l'humanité; Christophe en voyait le côté mélancolique et religieux; Prosper le côté positif et utilitaire; le cœur de Christophe battait d'enthousiasme, le cœur de Prosper battait d'amour; l'un rêvait la vertu universelle, l'autre la conquête universelle; celui-ci eût voulu mourir comme Socrate et parler comme Platon; celui-là aurait voulu combattre comme Alexandre et parler comme Démosthènes. Vous comprenez sans doute, sans que je vous le dise, comment ces deux passions se frottaient, s'animaient, s'augmentaient, s'agrandissaient l'une l'autre, et comment, en suivant le même chemin de science, de gloire, de chefs-d'œuvre et de génie, ni l'une ni l'autre de ces deux passions ne tendaient au même but.

Telle fut l'éducation villageoise de Prosper Chavigni, sous son maître le révérend frère ignorantin.

V.

Ainsi, ces deux hommes ou plutôt ces deux enfants s'abandonnèrent pendant dix années, tout autant, à ce mutuel et poétique enseignement. Ils se servirent à eux-mêmes de grammaire, de professeur, de dictionnaire, et peu à peu ils en vinrent à s'aimer si fort que l'un aurait eu peur de laisser trop à faire à l'autre dans ces lettres intimes de la poésie et du travail. Ils passèrent en revue tous les chefs-d'œuvre l'un après l'autre, lentement, patiemment, avec amour. Comment ils parvinrent dans ce petit coin de terre à rencontrer Homère et Virgile, Sophocle et Racine, Horace et Voltaire, Dieu le sait ! Il faut que les bons livres soient peu rares en ce monde pour que le frère Christophe, si pauvre qu'il était, en ait ramassé un si grand nombre. Dites-moi en

quel endroit de ce monde on ne trouve pas un bon livre, puisqu'il s'en est trouvé un si grand nombre dans cet ignorant petit village ? Une vieille femme mourait dans sa chambre ; on vendait ses meubles , on jetait ses livres ou plutôt on les donnait au frère Christophe. On abattait une maison ; dans les recoins les plus obscurs de cette maison se rencontraient toujours quelques volumes dont les rats même ne voulaient plus et qui passaient au frère Christophe. Et puis, quel fermier n'avait pas eu en sa vie la velléité d'avoir un fils au collége , afin d'en faire plus tard un procureur-général ou un évêque ? Après quelques années d'études ou plutôt quelques années de collége , M. le procureur-général ou monseigneur l'évêque revenait tout simplement à la charrue paternelle , et naturellement ses livres passaient au frère Christophe. Au frère Christophe on donnait des livres comme on lui aurait donné des pommes quand les pourceaux n'en voulaient plus. Il faut dire aussi que dans cette recherche infatigable des chefs-d'œuvre , le frère Christophe fut merveilleusement secondé par son digne acolyte Prosper. Tout ce que Prosper avait de crédit , d'économies et de menus-plaisirs , fut dépensé à acheter des livres , et c'était plaisir de le voir apportant son butin au bon frère qui ouvrait de grands yeux de concupiscence. C'est ainsi qu'après les bucoliques , ils se procurèrent Théocrite , le père de la pastorale ; c'est ainsi qu'ils se virent les maîtres du jardin des racines grecques et de la grammaire du Port-Royal, au moment où ils savaient Homère par cœur.

Toutefois, ne croyez pas que le hasard servît toujours aussi bien les chastes penchants du frère Christophe. La

vieille antiquité n'a reculé devant aucun détail ; elle ne se gênait pas plus pour le bon frère de l'école chrétienne que pour tout autre. Ainsi, un jour qu'il avait voyagé dans le coche, Prosper rapporta tout joyeux, à son ami, les odes d'Anacréon, ce charmant petit livre écrit par les grâces, et si rempli d'amour, de scepticisme et de gaieté. Prosper avait trouvé le joli petit volume dans la poche du capitaine de la patache, qui lui-même l'avait trouvé dans son navire et qui le destinait à allumer sa pipe. Il rapporta donc tout joyeux ces odes joyeuses, et même il n'attendit pas son maître pour traduire les refrains du vieillard de Cos : *Je voulais chanter la guerre de Troie, mais ma lyre ne résonne que pour l'amour !* Vous jugez au premier abord de l'effroi de Christophe, quand lui aussi, pour complaire à son élève, à son ami, il porta ses grosses mains sur cette lyre d'Anacréon, et qu'il en tira des sons d'amour. D'abord il recula épouvanté devant cet écho de tant de siècles qui ne parlait que de nonchalant sommeil sous l'arbre de Bathylle, de doux repos sous la vigne en fleurs, et de molle ivresse sur le sein des belles Athéniennes. Il est vrai que tous ces détails de la passion du vieillard, ces lointains souvenirs de volupté depuis si longtemps évanouies, étaient recouverts d'un si noble manteau grec, que le bon et simple Christophe s'y abandonna bientôt en toute innocence ; son âme, sa tête, son cœur, tout restait calme à cette érotique lecture dont il ne voyait que le côté savant et poétique. Mais Prosper ! mais un enfant de dix-huit ans, tout rempli de passions cachées, que devint-il à la lecture de ce livre tout rempli de passions brutales ? Ces livres là, c'était du feu pour Prosper, ce

n'était que de la poésie pour frère Christophe. L'enfant nourri par sa mère, élevé par sa mère, le joyeux enfant qu'embrassaient toutes les femmes, que cherchaient tous les regards, le beau jeune homme qui était l'honneur de la contrée, le paysan qui savait l'antiquité aussi bien qu'il savait son village, que pensez-vous qu'il dut sentir, quand enfin tombant tout à coup des guerres d'Homère ou de Thucydide, des abstractions de Platon ou de Cicéron, dans la vie réelle des Athéniens de la Grèce et de Rome, il entra dans les plus chauds détails de la passion ; quand il se vit à la suite des poëtes, dans ces palais de marbre et d'or tous remplis de belles esclaves ? Pauvre Christophe, pendant que vous scandez d'une voix sonore et calme ces beaux vers qui enchantent chastement votre oreille et votre esprit, ne voyez-vous pas que le regard de votre élève est en feu et que son cœur bat plus violemment dans sa poitrine oppressée ? Pauvre Christophe ! le voilà qui célèbre Bathylle, le voilà qui chante les Grâces, le voilà qui prononce les noms charmants de Lalagé, de Neéra, de Cynnare, et votre nom, à vous qui avez été la maîtresse de Tibulle, et pour qui Tibulle est mort, belle Délie, et vous ne voyez pas que Prosper sent tout à coup sa passion qui s'éveille aux chocs de ces passions endormies dans la tombe ? Et vous ne voyez pas que ces femmes, qui, pour vous, Christophe, ne sont que des ossements blanchis depuis des siècles, de malheureuses femmes mortes sans baptême, reprennent soudain leurs formes primitives, leur sourire, leur regard, leurs blanches mains, leurs pieds qui touchent la terre à peine, pour enchaîner ce jeune homme dans les fleurs ? Oh ! ne l'accusons pas ce bon homme, mais

avouons cependant qu'il a bien innocemment bouleversé ce jeune cœur ; et non-seulement il a bouleversé le cœur de cet enfant en l'abandonnant à ces chauds détails qu'il ne pouvait pas soutenir , mais encore il a tourné sa jeune tête en le jetant à l'improviste dans tous les éblouissements des cours. Pour cette fois , il ne s'agit plus d'îles flottantes , mon Dieu ! il s'agit, pour le petit Prosper Chavigni , de la cour de Périclès, ou d'Auguste, ou de Louis XIV ; il s'agit d'Aspasie l'esclave entourée d'esclaves , de Julie si fatale à Ovide, ou de mademoiselle de Lavallière. A présent , l'antiquité de fer et d'airain ne lui suffit plus à ce jeune homme ; il en veut à l'antiquité d'or et d'argent couronnée de fleurs. Il est enivré d'ambition et d'amour ; il en veut aux batailles d'Homère et aux banquets d'Anacréon , à la puissance d'Auguste et aux amours de Properce. Le luxe , l'éclat, les fêtes , les philosophes , les puissances du monde , les empereurs , les robes de pourpre , les gourmands qui se consolent de leur exil avec les poissons de Marseille , les proscriptions qui entourent la tribune aux harangues des têtes les plus illustres , les fêtes nocturnes de Cléopâtre , et Antoine le soldat , qui pleure comme un enfant au pied d'une colonne , et qui se tue de sa main parce qu'on ne vient pas le chercher assez vite ; ces parfums de l'Asie que nous n'avons pas retrouvés ; cette Rome à la fois orientale et grecque , où se passent toutes les saturnales de la puissance et de la force à son plus grand excès ; voilà pourtant , ô mon frère Christophe, voilà pourtant dans quelles idées , dans quelles passions, dans quel éclat inaccoutumé , dans quelles voluptés enivrantes , dans quel délire universel , furibond , irrésis-

tible, vous jetez, sans le savoir, l'enfant que vous aimez le plus en ce monde, votre élève bien-aimé, votre naïf confident, votre noble enfant, Prosper!

Bien plus, quand enfin, à force d'excès littéraires de tous genres, ils en furent arrivés aux successeurs d'Auguste, quand ils eurent dépassé Horace, Tibulle, Properce, Ovide mort en exil, Virgile recouvert de son laurier toujours vert; quand ils furent arrivés à Tibère et à Juvénal, alors que pensez-vous qu'il arriva? Il arriva que le frère Christophe fut tout à fait rassuré sur ses lectures passées. Plus d'une fois il avait entrevu, dans ses rêves, le beau Prosper assis à côté de Cléopâtre comme le jeune Astyanax sur le lit de la reine de Carthage; plus d'une fois il avait senti comme un remords cruel dans son cœur, au souvenir de ces brûlantes lectures qui le laissaient moins glacé qu'à l'ordinaire, lui-même, lui Christophe! Mais aussitôt qu'il eut touché les *Satires de Juvénal*, il rendit grâces, en son âme, au Dieu qui lui envoyait enfin les moyens de corriger ces impressions trop douces, et de montrer à son élève à quels excès et à quels horribles malheurs conduisaient toujours le luxe, l'amour, les plaisirs sans frein et les ardentes voluptés. Le bon frère lisait donc Juvénal avec la même terreur que les *Lamentations de Jérémie* à propos de Jérusalem. Il voyait toute cette ville romaine abrutie par l'esclavage, en proie aux plus horribles désastres, humiliée dans sa liberté, dans ses mœurs, dans sa gloire et jusque dans son origine. Il voyait ce peuple jadis si fier, courbé sous un infâme joug de honte, ne voulant que du pain et des spectacles, passant sa vie dans l'arène à voir des gladiateurs s'égorger comme des

bêtes féroces, pendant que la jeune Romaine, tendant sa main blanche sur cette arène sanglante, condamnait le vaincu à la mort. Puis, en levant les yeux plus haut dans ces abominations de Rome, Christophe se trouvait face à face avec des calamités plus grandes. Il voyait le sénat de Domitius se réunir pour décider à quelle sauce serait mangé ce turbot *qui a voulu être pris pour l'empereur!* Il voyait les dames romaines s'abandonner dans l'ombre à toutes les lascivités des mystères de Cotytto ; il voyait l'impératrice Messaline, déguisée en courtisane, et rentrant dans son palais fatiguée d'hommes et non pas assouvie. A ces horribles détails, racontés avec un si horrible sang-froid, la misère du pauvre, les excès des grands, les bassesses des courtisans, la ville entière embrasée pour amuser Néron qui chante au sommet d'une tour, des prostituées portées dans leur litière sur les épaules des sénateurs, des provinces égorgées pour suffire à l'avarice d'un proconsul, tous les fléaux, tous les vices, toutes les misères, toutes les prostitutions, toutes les bassesses, tous les esclavages, toutes les hontes, toutes les défaites, toutes les ruines, amoncelés sur la ville d'Horace et d'Auguste, c'était là, au cœur de frère Christophe, une expiation terrible et suffisante à toutes les voluptés passées de cette ville abandonnée du ciel! Il lisait donc les *Satires de Juvénal* pour expier le livre charmant qu'Ovide appelle *ses Amours!* Puis, à chaque satire, Christophe fermait le livre, et levant au ciel des yeux mouillés de pleurs, il s'écriait : — Jérusalem! Jérusalem!

Mais Prosper? Je vous ai dit que Prosper était mordu au cœur et frappé à la tête. Rien ne lui faisait peur, même dans les *Satires de Juvénal*. Il écoutait ces horri-

bles détails avec autant de joie que s'il se fût agi du dialogue avec Lydie : *Donec gratus eram tibi!* il trouvait tout simple que puisque Rome devait mourir, elle abusât ainsi de ses voluptés, de sa vie, de sa force, de son passé, de son présent et de son avenir, avant de mourir, et qu'elle voulût emporter au tombeau tout ce qu'elle avait acquis par tant de siècles de combats et d'héroïsme. Et puis, faut-il le dire? le vice ne lui faisait plus peur, tant déjà il aimait la puissance et le luxe! Il eût voulu être un des esclaves de Tibère, sauf à mourir comme Séjan; il eût voulu être initié aux fêtes de Néron, au hasard de l'applaudir de toutes ses forces, cet histrion impérial; bien plus, quand on parlait de Messaline, quand le frère Christophe, pâle d'effroi, récitait ces horribles vers qu'il comprenait à peine, Prosper sentait courir dans ses veines je ne sais quel frisson brûlant, et il se disait tout bas qu'il eût bien voulu être l'amant, une heure, avec les portefaix de Rome, de cette fougueuse Lyzisca.

Voilà comment chacun de ces deux hommes prit dans les livres ce qui allait à son génie. Christophe, simple et bon, et mortifié de bonne heure dans ses sens, dans son esprit et dans son cœur, n'était amoureux que de nobles pensées et de beau langage, il s'enivrait à la mélodie de ces beaux vers, il ne voyait que la parole écrite. Prosper, vif et jeune, et ne doutant de rien, s'enivrait de luxe, de pouvoir, de grandeur et de voluptés. Il appelait à son aide même le vice, et il consentait à être le rival des portefaix de Rome, pourvu que le vice le fît en même temps le rival d'un Empereur. A dater de cette époque, Prosper fut un enfant perdu.

L'ambition et la volupté furent désormais ses deux rêves éternels. Il se voyait amoureux et puissant; il dominait les hommes et il commandait aux femmes. Il s'entourait de respect et d'amour. Pour lui, son village n'était plus la douce patrie de sa mère et de son père, où il était né, où il devait mourir. Il mettait Paris à côté de son village! Le Rhône n'était plus un compagnon bien-aimé, un ami d'enfance, un flatteur empressé; le Rhône n'était plus qu'un obscur ruisseau sans capitale. Plus de fêtes, plus de jeux, plus de danse sous l'ormeau, plus de jolies filles à agacer et à faire danser le soir, et à embrasser à tout hasard; il était amoureux de Messaline! A présent, sa simplicité l'effrayait. Son bonheur l'effrayait plus que tout le reste. Quand il mettait ses habits neufs, le dimanche, pour conduire sa mère à la messe, il pensait en soupirant aux trois cents robes de pourpre de Lucullus. Quand son père lui donnait, à regret, le petit écu de ses menus plaisirs, il songeait aux millions que devait César à son âge; même dans ses plus grands dîners à deux services, il regrettait le salon d'Apollon. En même temps, le sourire fuyait ses lèvres, le sommeil fuyait ses yeux, le repos fuyait son cœur. Sa tête était en proie à un perpétuel bourdonnement, et, dans ce brûlant cauchemar, il lui semblait qu'il entendait comme les sons d'un orchestre invisible qui faisait danser des femmes nues à Caprée, dans l'île et dans le palais de Tibère. Sur ses murailles, sur ses livres, sur le papier blanc, quand il était oisif, voici les noms qu'il écrivait sans le vouloir : — *César*, *Néron*, *Lucullus*, *Vitellius*. Il ne reculait même pas devant Vitellius!

Sa mère, qui le voyait chaque jour pâlir et maigrir,

et tomber dans cette horrible tristesse sans motif qui fait tant de peur aux mères, pleurait en silence ; son père disait qu'il fallait lui trouver une ferme, sa tante ajoutait qu'il fallait le marier ; quant au frère Christophe, il disait tout bas à Prosper : — Mon enfant, il faut lire beaucoup de latin et de grec.

Plus il lisait, plus il pensait, et plus Prosper en venait à se dire qu'il voulait tenter la fortune et se perdre dans la grande mêlée humaine afin de devenir quelque chose. Il voulait aller au-devant du vice avant que le vice ne vînt le chercher dans son village, entre sa mère et son précepteur.

Quant à Christophe, plus il lisait, plus il pensait, et plus le pauvre Christophe rendait grâces à Dieu, qui lui avait permis d'être le plus heureux, le plus savant et le plus calme des frères ignorantins.

Après quoi, il fermait son livre, il quittait son arbre, cachait sa tête sous son chapeau à larges bords, et il allait à l'école du village donner leur leçon de chaque jour aux tout petits enfants.

Et tant qu'il donnait ses leçons aux petits enfants, le père Christophe ne songeait ni à Homère, ni à Virgile, ni à personne, excepté peut-être, de temps en temps, son ami Prosper.

VI.

Heureusement que lui, Prosper, avait sa mère. Une mère, c'est une intelligence suprême. Elle comprend avec l'esprit, avec l'âme, avec le cœur; elle comprend les mystères les plus cachés de son enfant. Ce que personne n'avait pu voir ni prévoir dans l'éducation si brusque et malheureusement si complète de Prosper Chavigni, la mère de Prosper l'avait vu et compris toute seule. Les livres que son frère Christophe lisait si bien avec son élève, sans jamais aller au-delà de sa lecture, la mère de Prosper les avait lus dans le cœur de son fils. Pauvre noble femme! toute ignorante qu'elle était de ces histoires romaines, elle en comprit l'effet tout-puissant sur le cœur de son fils. Elle n'avait jamais entendu parler ni de la Grèce ni de l'Italie, ni d'aucune corruption d'au-

cun genre, et cependant elle vit tout de suite que la destinée de son fils était là tout entière dans ces livres dont elle ne savait pas le nom. Aussi quand Prosper, poussé à bout par sa vague passion et par sa science incomplète, et par la volonté de son père, voulut enfin prononcer le mot fatal : *Il faut partir !* sa pauvre mère émue et tremblante, mais déjà persuadée et convaincue, ne trouva rien à répondre à son fils malheureux.

C'était au commencement de l'automne. Les feuilles ne tombaient pas encore ; l'arbre était encore vert et chevelu, et cependant la verdure était déjà mêlée de quelques teintes jaunissantes. Le ciel était calme et pourtant sombre, le Rhône était triste, mais non pas grondeur ; la mère et l'enfant Prosper, réunis sous la charmille paternelle, se regardaient sans oser s'adresser la parole, et enfin Prosper, vaincu par le désespoir et par le besoin de soulager son cœur, tomba dans les bras de sa mère, et il se prit à l'embrasser en pleurant.

De son côté, elle aussi elle fut vaincue, la pauvre mère ! elle eut pitié de ces secrètes douleurs et de ce désespoir concentré ; elle ne put supporter plus longtemps cet horrible silence. — Mon pauvre enfant, mon Prosper, lui dit-elle, tu souffres, tu es malheureux, tu as peur de moi, ta mère, peur de ta mère ! qui t'a porté dans son sein, dans son cœur ! Prosper, mon enfant, mon espoir, mon bonheur, ma vie, ma gloire ici-bas, mon paradis là-haut, tu n'oses pas me parler à cœur ouvert, mon Prosper, parce que tu ne vois en moi qu'une bonne femme, bien ignorante des choses de ce monde et qui ne sait que t'aimer en silence et prier Dieu pour toi, mon fils. O mon fils ! je comprends que tu as raison peut-être,

et cependant pourquoi te méfier de ta mère ? Pourquoi au moins ne pas essayer de ses conseils, pourquoi ne pas avoir recours à cette tendresse inépuisable qui est là pour toi dans son cœur ? Eh bien ! voyons, parle-moi, confie-moi tes secrets. Qu'as-tu ? que crains-tu et surtout que demandes-tu, mon fils ?

Alors, entre ce fils et cette mère, qui ne s'étaient jamais parlé que pour se dire ces mille et une choses d'amour filial et d'amour maternel qui sont de tous les pays et de toutes les langues, commença une conversation animée, grave et toute remplie d'un intérêt puissant pour tous deux. Cette femme, qui n'était en apparence qu'une bonne fermière occupée de sa basse-cour, de sa vo'aille, de ses bœufs, de ses serviteurs, de son mari et de son fils, s'éleva tout d'un coup, et par un de ces inexplicables prodiges de l'amour maternel, jusqu'à l'intelligence des affaires les plus compliquées de son temps. Elle expliqua à Prosper la position sociale dans laquelle il voulait entrer, beaucoup mieux que lui-même il ne se l'était jamais expliquée à lui-même. — Oui, lui dit-elle, oui, tu es un ambitieux, mon fils ; tu as porté la main à l'arbre de la science du bien et du mal ; et toi aussi, tu veux sortir du paradis terrestre ; et toi aussi, tu es mal parce que tu es trop heureux. A présent que chez toi la tête l'emporte sur le cœur, j'aurais beau faire, rien ne saurait te retenir. Il faut donc que tu nous quittes plutôt aujourd'hui que demain, plutôt le matin que le soir ; il faut que tu partes, ô mon enfant ! et c'est un devoir à moi de t'ouvrir la porte de ma maison, et de te suivre des yeux, sans me plaindre, jusqu'à ce que tu disparaisses là-bas derrière le grand chêne du chemin. Pauvre enfant ! Et cependant,

mon cher enfant ! oui, mon orgueil de mère est aussi fort que ma tendresse; et cependant, je te vois comme je t'ai rêvé. La vie vulgaire te fatigue et te pèse, notre village est trop étroit pour mon noble enfant ; si tes désirs sont vastes, ton âme est grande, l'ambition t'emporte, ton cœur est fort ; tu as plus que du sang paysan dans les veines, tu as un beau et noble sang ; le sang de mon aïeul qui est mort à la bataille, le sang de mon père qui est mort sur l'échafaud révolutionnaire ; le sang de ta famille maternelle et non pas le sang de ton père si calme, si honnête, si posé, si laborieux, si content de peu. Et fasse le ciel que tu ne regrettes pas notre bonheur villageois, mon fils !

Ainsi parla cette mère à son fils, mais ce qui se passa entre ces deux êtres, qui venaient ainsi de se révéler l'un à l'autre, ne saurait ni se décrire ni se raconter. Il n'y a que l'âme d'un fils pour comprendre l'âme d'une mère ; malheur à l'indiscret qui voudrait surprendre l'intimité de ces deux cœurs ! Nous ne rapporterons donc ici que ce qui a rapport à l'intérêt et à l'intelligence de notre récit.

Il fut donc convenu dans cette conversation entre Prosper et sa mère, et dans plusieurs conversations qui suivirent celle-ci, que Prosper ne pouvait plus rester dans son village, que cette vie de chaque jour qui dure douze heures par jour, rien de plus, mais rien de moins, ne pouvait pas être supportable plus longtemps pour Prosper. Il fut convenu qu'il irait à Paris chercher sa fortune, et calmer au moins par le spectacle de ces irritations sans cesse renaissantes les agitations de son esprit et de son cœur. Oui, il fut convenu avec la mère

qu'elle laisserait partir son enfant, avec l'enfant qu'il abandonnerait sa mère. Que de larmes il fallut verser, que de soupirs il fallut étouffer des deux parts !

Ainsi donc les tristes préparatifs du départ se firent dans le plus grand silence et dans le plus grand calme. La mère travaillait nuit et jour au trousseau de son fils : elle repassait pièce par pièce tout son linge, elle remettait à neuf ses habits et elle se disait : Voici un habit trop court, en voici un trop étroit, en voici un autre dont le drap n'est plus assez fin. Quand elle fut arrivée à l'habit de la première communion, ce joli vêtement qu'elle avait été si heureuse de donner à Prosper, et dans lequel Prosper était si beau et si saint ce jour-là, la pauvre mère fut obligée de suspendre son ouvrage ; puis elle embrassa l'habit de toutes ses forces, et le mettant de côté avec sa robe de noces, elle pensa en elle-même : cet habit de mon fils sera mon linceul.

Si bien que cette mère se donna toute cette peine, passa toutes ses nuits sans sommeil et versa toutes ces larmes amères pour faire de son enfant l'homme le plus mal vêtu de Paris.

Chaque jour qui s'envolait au-delà du Rhône amenait l'heure du départ de Prosper, et personne ne se doutait que Prosper devait partir, pas même le frère Christophe, le frère Christophe moins que tout autre. Hélas ! c'était à peine si la mère de Prosper elle-même, après tout ce qu'elle avait fait, après tout ce qu'elle avait dit, pouvait croire à ce funeste départ !

VII.

Je m'aperçois que mon histoire n'avance guère, et que je ne vous ai pas dit encore le nom même de notre village. Que voulez-vous ? si vous tenez aux romans qui mènent tambour battant et au pas de charge, jusqu'à un dénoûment imprévu, à travers mille détours aussi imprévus que le dénoûment, ne lisez pas ce livre. Ce livre est trop simple pour vous, et toutes choses y vont trop pas à pas et terre à terre pour que vous preniez grand plaisir à cette lecture. D'ailleurs, en ceci, l'auteur se fait à lui-même le plus grand compliment possible; l'auteur de ce récit, s'il est quelque chose, n'est pas un homme d'imagination mais plutôt un homme de style. Il cherche dans un livre la forme plus que le fond, et il croit avoir beaucoup gagné quand il est parvenu à

donner à sa pensée tous les développements que cette pensée pouvait rapporter. Voilà pourquoi nous irons lentement dans notre histoire; voilà pourquoi nous marcherons selon le caprice du moment, tantôt pas à pas, tantôt au pas de course, nous arrêtant à chaque point de vue et à chaque passion nouvelle, comme aussi voilà pourquoi vous ne savez pas encore le nom du village où naquit, où grandit, où s'éleva et d'où partit notre ami Prosper Chavigni.

Vous prenez le Rhône à Lyon, tout au bout de l'allée Perrache, vis-à-vis la grotte aérienne et les jardins suspendus aux flancs du rocher; là, jetez-vous dans le premier radeau, étendez-vous mollement entre l'eau et le soleil; la vague vous prendra et vous mènera, bondissante et joyeuse, à travers tout ce passage de verdure et de fleurs, et de pampres verts et de maisons blanches au sommet rouge. En quatre ou cinq heures, vous aurez rasé légèrement la ville de Vienne, la primatie des Gaules chrétiennes, antique cité fondée sur une cathédrale. La cathédrale couvre encore tout cela de son ombre un peu fêlée mais toujours imposante. A voir ces grands monuments gravement posés au milieu de villes si misérables, on dirait de quelque héros perdu dans un désert, et qui cherche vainement à retrouver son chemin.

Ne vous arrêtez pas à Vienne, les eaux sont trop hautes et trop grondeuses pour votre canot léger; avancez de quelques pas là-bas au rivage qui penche, non loin du bac criard attaché à cette cabane de pêcheur que vous voyez si modeste et d'une physionomie si calme; c'est là qu'il fait bon s'arrêter et s'asseoir. J'aime ce vallon échancré qui tend ses bras couverts de vignes au Rhône gron-

deur, comme l'enfant tend ses bras à sa nourrice. J'aime la paix de ce hameau; la fumée qui s'élève à midi et le soir; la joie éclatant doublement dans l'eau et dans le ciel, la vigne capricieuse et folle qui se tord, qui se roule et qui grimpe ça et là, vagabonde, échevelée, fertile; c'est à ce beau rivage que je voudrais attacher ma barque au soir de la vie, et puis la brûler quand j'aurais touché le rivage, plus heureux en ceci et plus sage que Guillaume-le-Conquérant.

Mon village se nomme Ampuy; c'est la patrie des melons, de Prosper Chavigni et du vin de Côte-Rôtie; plus d'une fois Ampuy s'est permis de faire d'excellent vin de l'Hermitage, et l'Hermitage n'a pas réclamé. Ampuy n'est pas sur la carte de Véry, mais il est dans sa cave, et Véry l'envoie chercher quand il vous donne du meilleur. Ampuy est comme une de ces puissances du monde politique que personne ne connaît au dehors, et qui n'en ont que plus d'influence et de renom aux lieux mêmes où se fait la puissance. Vous ne connaissez peut-être pas Ampuy, vous, à qui je parle? cependant parlez-en avec respect: Ampuy a reçu souvent des encouragements de Madère ou de Chérès; c'est un nom qui se prononce avec éloge chez M. de Talleyrand et chez M. de Metternich; Ampuy donne familièrement la main au fertile et puissant coteau du Johannisberg.

Dites-moi, pourquoi donc irions-nous plus loin, puisque nous sommes bien sur ce rivage? A quoi bon commencer une longue histoire à travers le monde parisien, puisque cette histoire doit venir se terminer à l'ombre de ce clocher couvert de pampres, entre ces tombes modestes recouvertes de gazon? En littérature comme en politique,

dans le roman comme dans l'histoire, n'a-t-il pas raison celui qui dit : — Et pourquoi, seigneur, ne pas nous livrer tout de suite au repos, aux plaisirs et à la joie ? — Ainsi, encore une fois, il en est temps encore, arrêtons-nous dans le joyeux village, et débouchons ensemble quelques vieilles bouteilles, assis à la table de chêne du paysan, vis-à-vis un pain bis et un fromage de chèvre, dur comme pierre !

Vain discours ! vain espoir ! le repos n'est doux que lorsqu'on a beaucoup marché, la vie est un voyage qu'il faut faire à grands pas ; heureux celui qui le fait en droite ligne ! Nous avons adopté Prosper Chavigni, il faut le suivre. Sa vie sera notre vie, sa passion sera notre passion. Ce roman, que nous commençons ensemble, ne doit donc pas se passer à boire et à jouir de chaque goutte vermeille qui descend lentement dans notre âme ; non pas, certes ! les passions et les héros du monde civilisé ne s'accommodent pas d'un pareil théâtre, un village, trois marronniers et quelques ceps de vigne ! Le champ de blé où s'est donné la bataille de Waterloo et la prairie qui vit flotter si haut le blanc panache de Henri IV ne sont plus aujourd'hui qu'un champ de blé et une prairie. Que voulez-vous donc que nous fassions avec des prairies qui n'ont jamais été que des prairies, avec des champs de blé qui ne sont que des champs de blé ? Les ruines même, après avoir été fort à la mode, ne sont plus que des ruines, malgré leurs noms sonores. Aujourd'hui, on ne fait des romans qu'avec des intérêts et des passions. Le roman a aboli le village, c'est à peine si les capitales lui suffisent. Aujourd'hui, le chaume dans les arts s'en est allé en feu de paille, la muraille lézardée a

fait place au palais debout, la cabane au salon. Ce qu'on déteste le plus aujourd'hui dans les arts, ce sont les bergers et les houlettes; le fromage et le fumier ne sont plus de mise ; Florian pourrit côte à côte de madame Deshoulières. Même en fait de vin, quoique le vin soit fort à la mode dans les livres, un auteur serait fort mal venu de savourer le vin d'Ampuy; on ne connaît dans les livres que le vin de Bordeaux ou le vin de Champagne; *le Bordeaux et le Champagne*, pour parler comme messieurs les chansonniers du Palais-Royal. Ainsi, arrivés avec moi à Ampuy, ne prenez pas vos aises à la table de chêne, ne demandez pas à Jeannette son meilleur vin et son plus savoureux melon ; nous nous sommes assez préparés comme cela, l'habit de voyage de Prosper Chavigni est tout brossé, sa malle est faite, déjà il a mis sa ceinture ; plus de retard, il va partir, il faut partir avec lui. Plus de retard, il faut nous remettre en route tout de suite avec lui : vous n'aurez pas le temps de comparer les joues de Jeannette ou de Madelon, la grosse fille, à ces pêches de l'espalier qui viennent vous narguer par les fenêtres, appelant nos lèvres sur leur joue veloutée. Mes compagnons ! mes compagnons ! nous ne restons ici que dix minutes, et puis ce sera à repartir bien loin, bien loin, au rebours de l'eau, du soleil, de la paix villageoise, de la rêverie champêtre, de la lumière et des orangers ! bien loin, bien loin, au rebours de la Provence, au rebours d'Ampuy ; nous allons de ce pas dans le faubourg Saint-Jacques et dans la Chaussée-d'Antin, dans l'opulence et dans la misère parisienne, parmi la canaille d'en haut et parmi la canaille d'en bas, dans les vices du riche et dans les vices du pauvre, ces deux extrê-

mes qu'il faut toucher une fois dans sa vie avant de se dire : *Je suis un homme, et j'ai senti tout ce que peut sentir un homme !* A vrai dire, j'aime mieux le vers de Térence que ma traduction française; mais vous, mesdames, et vous surtout, messieurs, vous ne savez peut-être pas le latin ?

Je sais bien que vous allez m'arrêter encore : — Voici, dites-vous, déjà deux heures que nous sommes partis, et nous n'avons point encore fait un seul pas dans votre histoire. Pourquoi donc nous faire prendre ainsi le plus long d'une histoire qui sera toujours trop longue ? Puisque nous allons à Paris, pourquoi ne pas descendre la Saône ? Pourquoi monter à cheval sur ce Rhône fougueux dont la bouche est si dure en remontant ? Et enfin qu'allons nous faire à Ampuy, si ce n'est y boire, y manger des pêches et y faire des comparaisons poétiques à propos des joues purpurines de Madelon ?

Vous avez peut-être raison, messieurs et mesdames ; mais si vous êtes pressés, moi, je ne le suis guère, et d'ailleurs nous avions besoin, avant d'en partir, d'aller à Ampuy, vous et moi, pour y chercher le héros de notre histoire : Claude-Charles Prosper Chavigni, fils de Jean-François-Gabriel-Thomas Chavigni, propriétaire de vignes à Ampuy, homme considéré de tous et ancien adjoint de la commune au bon temps des alliés.

VIII.

Pourtant, ce serait se tromper que de croire que la résolution de Prosper fût tout à fait une résolution poétique. Il y avait beaucoup de sang-froid au fond de cet enthousiasme, comme aussi il y avait beaucoup de réalité dans cet imprévu. Ce jeune homme voulait quitter son village non-seulement parce qu'il était mal au village, mais encore parce que c'était la volonté de son père, et parce qu'il était bien démontré qu'il n'était pas assez riche, c'est-à-dire qu'il n'avait pas les bras assez robustes pour y vivre. Son père y vivait parce qu'il était né là tout entier, corps et esprit; mais lui, Prosper, son esprit était ailleurs, son intelligence était ailleurs. Quelque chose lui avait dit de bonne heure qu'il était trop beau, trop intelligent, trop jeune, trop hardi, pour suivre pas

à pas une charrue et pour jeter son grain de blé dans un sillon, et pour attendre chaque année que ce grain de blé fût mûr. A ces conditions-là, la vie lui eût été insupportable ; et puis s'y trouverait-il une femme à sa taille ? il lui fallait une femme comme sa mère ; où était-elle cette femme ? Ainsi, d'une part, tourmenté par la poésie, tourmenté d'autre part par la réalité, il s'était dit à lui-même : *Que vais-je devenir ?* Grande et importante question que s'adresse aujourd'hui tout jeune homme qui commence, prenant à deux mains ce lourd fardeau de la jeunesse pour savoir ce qu'il pèse au juste et jusqu'où il pourra le porter.

Il s'était donc consulté longtemps tout en lisant ses poëtes; longtemps il avait interrogé les vignes et les terres de son père ; il avait calculé avec soin ce que tout cela pouvait rendre de pain, de vin, de livres, d'habits et d'amour, et si cela lui suffirait à une quarantaine d'années qu'il voulait vivre encore. Or, son calcul ne fut pas long.

Il eut en dernière analyse de son calcul le résultat qui attend tout jeune homme dont le père est pauvre et vit du travail de ses mains, et qui applique une des quatre règles de l'arithmétique à la fortune de son père. Il vit cette fortune s'en aller chaque jour en impôts, en fumier, en échalas, en passions, en plaisirs, en révolutions, en fonctions municipales, en droits politiques, en noces, en baptêmes et en funérailles. A travers toutes ces ronces qui, chemin faisant, lui arrachaient toujours quelques plumes mal attachées, la pauvre fortune paternelle se rendait tout droit au partage entre lui et ses trois sœurs; alors, tout en s'attristant dans son âme, Pros-

per calculait combien il lui resterait de ceps quand la vigne de son père aurait passé à travers les formalités d'enregistrement, de vente, de partage, et surtout à travers le partage lui-même. Elle devait lui rendre, tout bien compté, à peine de quoi boire de l'eau le reste de ses jours.

Après quoi, par un second calcul aussi facile à faire, il calcula qu'à mesure que l'héritage de sa maison s'en irait en parcelles inaperçues, de nouvelles charges lui viendraient à lui-même : un chien à nourrir ou une femme, des petits ou des enfants ; car il ne faut pas que l'homme soi seul; l'Écriture l'a dit : *Væ soli !*

Tout compte fait, il résolut de partir. Ce fut là un conseil que lui donna son désir de fortune et son désir de gloire. Même en secret il fut heureux d'avoir, pour quitter sa mère, le seul prétexte plausible de quitter sa mère, la nécessité! Il avait encore la volonté de son père qui avait dit : Il faut partir. Donc il dit adieu à tout ce qui lui était cher. Il prit congé de sa montagne, de son fleuve, de son jardin, de sa maison; il dit adieu à son frais matin, à ses chaudes soirées, à son plein soleil; adieu aussi aux quatre saisons de l'année, si admirablement nuancées dans leurs couleurs tranchées ! adieu à tout cela, adieu ! Hélas ! hélas ! il va à Paris, c'est-à-dire il va sous un ciel toujours triste, sans matin et sans soirée, sans automne et sans printemps ; il va dans une ville où il n'y a plus d'amis, plus de sœurs, plus de mère, plus de frère ignorantin, pour vous aimer sans vous le dire. C'est toujours la même saison ; c'est toujours le même nuage, c'est toujours le même peuple, c'est toujours le même froid et le même bruit. Pauvre Prosper !

Cependant notre infortuné ami, le frère Christophe, était loin de se douter des malheurs qui l'attendaient. Il n'avait rien vu de tous les préparatifs qui se faisaient autour de lui. Comme à l'ordinaire, il était plongé tout entier dans ses extases de chaque jour, oubliant le boire, le manger, le sommeil, tout, excepté ses enfants, excepté Prosper, excepté sa prière du matin et sa prière du soir; au contraire, jamais ses prières n'avaient été plus ferventes et jamais il n'avait été plus heureux. Un jour qu'il lisait pour la centième fois l'histoire de Nisus et d'Euryale dans Virgile; comme il avait les larmes aux yeux et comme il répétait tout haut en se frappant la poitrine : C'est moi qui suis le coupable. — *Me, me, adsum qui feci!* Prosper l'arrêta dans sa lecture en le prenant par la main, et lui dit : —Adieu, Euryale, je pars demain.

A ce mot-là : *adieu*! qui n'avait jamais retenti à son oreille, ce pauvre diable, car personne ne l'avait assez aimé pour lui dire : *adieu*! le bon Christophe ne comprit pas ce qu'on voulait lui dire. Il sourit douloureusement comme à une mauvaise plaisanterie que lui faisait son élève; mais que devint-il, juste ciel ! quand enfin il apprit tout son malheur ? Il fut si malheureux qu'il laissa tomber son Virgile de ses mains et qu'il l'oublia sur son banc de pierre; ses yeux qui étaient en larmes se séchèrent, sa voix s'arrêta ; il n'eut pas une prière, pas un soupir, pas un geste, on eût dit qu'il était mort; en ce moment, il aurait donné toute sa science pour que Prosper ne lui eût pas dit : *adieu, je pars!*

Adieu, Prosper! que ces deux mots étaient loin de l'épisode d'Euryale et de Nisus!

Adieu, Prosper ! que la mort du vieil Œdipe sur le mont Cythéron était loin de ces deux mots : adieu Prosper !

Il était donc vrai que Prosper pouvait partir !

Et cela était donc possible, Christophe devait ne plus voir Prosper !

De son côté, le jeune homme se sentit ému jusqu'au fond du cœur, et il n'avait pas dit adieu à sa mère encore !

Mais sa mère fut plus forte que son ami Christophe. Cette prévoyante femme avait dit adieu à son fils le premier jour de sa naissance; à mesure qu'elle avait vu les regards de son fils s'animer, son noble sang éclater sous sa peau blanche, son sourire étinceler du feu de toutes les passions intelligentes, la pauvre mère s'était dit : Il ne restera pas le fils de paysans comme nous, ce jeune homme ! Et plus les mains de Prosper étaient bien faites, plus ses pieds étaient mignons, plus ses longs cheveux étaient bouclés, plus sa tête était haute, plus elle se disait avec un orgueil mêlé de tristesse : Ce ne sont pas là la main, ni le pied, ni les cheveux, ni les mains d'un laboureur ! En même temps, elle embrassait les deux mains, les deux pieds et les blonds cheveux de son enfant. Et quand l'enfant fut grand, et qu'elle le vit tout comprendre d'un coup d'œil et dévorer l'avenir comme s'il avait été le maître de l'avenir, elle se dit encore à elle-même : il est trop grand mon fils pour le village, il est fait pour la grande ville. Adieu donc, mon fils, mon Prosper, mon orgueil. Car rien ne pouvait se comparer à l'orgueil de cette mère, si ce n'est sa douleur, et rien ne pouvait se comparer à la douleur de cette mère si-ce n'est son orgueil.

Ainsi donc, quand le dernier moment du dernier adieu fut venu, cette mère n'eut plus qu'à embrasser son fils, ce beau jeune homme de vingt ans qu'elle allait perdre. Son deuil était fait depuis vingt ans au moins.

Christophe voyant comment sa mère disait adieu à Prosper pensa en lui-même qu'il n'avait pas le droit d'être plus tendre que cette noble mère, et il se contenta d'embrasser Prosper comme l'embrassait sa mère.

Et comme il entendait cette mère qui donnait à Prosper une lettre pour son oncle Gabriel à Paris, — qui doit être un grand seigneur à présent, ajoutait sa mère;

Christophe tira de sa poche une lettre de recommandation pour madame la comtesse de ***, qui doit être une grande princesse à présent, ajoutait Christophe.

Les adieux douloureux sont muets, mais comme ce silence est cruel! les larmes vous soulagent en dehors, en dedans elles vous tuent.

IX.

Le plus tranquille et le plus calme de toute cette maison, ce fut le père de Prosper. Il aimait son fils de tout son cœur, mais il était occupé tout le jour. Il portait le plus grand intérêt à son fils, mais aussi il s'intéressait à sa vigne; son amour se partageait entre l'enfant qu'il nourrissait et la terre qui les nourrisait.

D'ailleurs, telle était la volonté arrêtée du vieux Chavigni; il voulait voir partir Prosper. C'était un bon père de famille qui était dur aux autres parce qu'il était dur à lui-même; le travail lui paraissait la véritable vocation de l'homme, et comme il voyait son fils devenu malgré lui un savant, il avait résolu de l'envoyer aux endroits où la science sert à quelque chose. En effet, que faire au village d'un enfant qui savait tant de choses et qui lisait tant de grands livres ?

Et puis, quel est en ce monde le père de famille qui ne sent pas de temps à autre le besoin de jouer son petit drame en famille? Chavigni le laboureur en était là, lui aussi; son fils ne lui avait pas encore assez donné d'émotions pour qu'il sentît combien il aimait cet enfant.

Donc le bon homme était très-chagrin de voir près de lui un beau garçon, qu'il avait fait pour une vie calme, innocente, heureuse, vivre en effet uniquement pour vivre, dormir, et manger, et se promener au bord de l'eau, des livres à la main. Voir partir son Prosper, cela changeait les allures du père; cela dérangeait sa sécurité et sa confiance. En même temps que son fils entrait dans un monde nouveau, le vieux Chavigni allait entrer dans des inquiétudes toutes nouvelles. C'est toujours quelque chose. A présent, il était sûr d'avoir à quoi penser après son travail, et à quoi rêver quand il voudrait rêver. C'était un roman toujours ouvert et sans fin que lui préparait son fils. Un père qui n'a pas de soucis à avoir pour son enfant n'est qu'à moitié père. Les charges de la paternité sont une partie de ses bénéfices. Un père bien fait rend grâces au ciel des lettres que ne lui écrit pas son fils et des lettres de change que lui envoient les créanciers de son fils. Un père au grand complet, c'est le père de l'enfant prodigue. Il n'a plus rien à désirer, celui-là, du côté des joies domestiques. Aussi il tue le veau gras quand lui revient son fils, perdu de dettes et de débauches, mais habile à garder les pourceaux.

Vous pouvez envoyer votre vache noire chez le taureau, bon Chavigni.

Ajoutez que lorsque son enfant s'en va, un bon père, qui jusque-là n'a pas joué un rôle très-actif dans ce drame

monotone de la vie domestique, qui se joue au jour le jour, au coin du feu ou sur le banc de pierre de la porte, prend tout à coup une grande importance. Tout à coup le drame s'agrandit, la scène devient importante. Le fils se tait; c'est au père à parler. Il parle! Je vous laisse à penser ce qu'il dit. Ce sont de longs conseils et surtout ce conseil: — *Prends garde aux mauvaises sociétés et aux mauvaises connaissances, et prends garde au vice, mon fils!* c'est-à-dire: prends garde à tout ce que tu vas chercher à Paris, mon fils! O l'admirable instinct paternel!

Je ne veux pas transcrire ici le discours de Jean Chavigni à son fils Propter; vous le savez par cœur. Je dois dire cependant que le digne homme n'abusa pas de sa position dramatique; il parla aussi peu que la circonstance le lui permettait; il contint sa sagesse et sa douleur; il ferma tant qu'il put son âme, et tant qu'il put il ouvrit sa bourse. Ce qu'il fit de mieux, ce fut d'embrasser Prosper; et alors vraiment, se sentant dans les bras l'un de l'autre, ces deux hommes, qui étaient trop habitués à s'aimer pour savoir combien ils s'aimaient, comprirent tout à fait quelle immense révolution s'opérait dans leur existence; mais ils n'en furent que plus décidés, Prosper à partir, Jean à laisser partir Prosper. C'était donc tout-à-fait une nécessité ce départ! Comment, en effet, mettre en doute une nécessité qui se faisait sentir au fils, même dans les bras du père, et à la mère, même dans les bras de son fils?

X.

Il partit donc. Il emportait avec lui six chemises neuves, deux habits neufs, beaucoup de bas de laine, de gros souliers à lacets qu'on prenait pour des bottes à Ampuy, une vieille montre d'or, quelques livres qu'un honnête homme ne quitte jamais : Horace, Molière et Lafontaine ; plus 900 fr. en petits écus et de vastes espérances. Du reste, grande santé, grand appétit, grand courage, grand instinct ; tout ce qui fait qu'on devient quelque chose. Le village d'Ampuy, voyant partir Prosper, fut tout affligé, sans savoir pourquoi. Dam ! à ces petits essaims d'hommes, un homme de moins fait beaucoup. Dans les grandes villes, la mort ou l'absence agissent tout à leur aise ; les hommes se pressent comme un monceau de sable sans jamais laisser de vide. Nous avons vu Cuvier mourir, et Dupuytren mourir, et Talma mourir ! Nous

avons suivi, au tombeau, le général Foy, le général Lamarque, Casimir Périer, cette grande volonté; nous avons vu partir tout une dynastie, et nous avons conduit à son dernier exil une monarchie de quatorze siècles. Qu'avons-nous fait après toutes ces pertes qu'on disait irréparables? C'est à peine si nous avons senti le besoin de serrer les rangs pour réparer tous ces vides. Paris est une grande ruine qui sans cesse répare ses brèches. Mais au village, dans les petits bourgs, au contraire, un beau jeune homme de moins, c'est une calamité bien grande : c'est une perte dont on s'aperçoit bien vite et dont l'on gémit longtemps. Plus d'un vieillard perd avec ce jeune homme les dernières affections et les derniers souvenirs de sa jeunesse qu'il ne peut plus raconter à personne; plus d'une jeune fille y perd son rêve de printemps; plus d'une femme voit s'enfuir son bonheur d'automne. Jamais le village d'Ampuy n'avait compris qu'il pût un jour voir partir M. Prosper. En effet, ôtez Prosper à Ampuy, vous ôtez son charme à la soirée, son agaçante moquerie au petit sentier dans la vigne, sa joyeuse chanson, le matin, en plein Rhône. Otez Prosper à Ampuy, vous ôtez sa plus belle voix au lutrin, son plus habile tireur au jeu de l'arc, son plus léger danseur à la fête du village voisin; vous décolorez tout ce paysage, vous désenchantez toutes ces existences, vous fanez la prairie, vous attristez la montagne, vous gelez la vendange; et la jeunesse des deux sexes, triste et les bras pendants, se demande : — *Où allons-nous?*

C'est à lui qu'il faut demander: — *Où vas-tu, Prosper?*

— Tout droit mon chemin, dit Prosper.

Comme s'il y avait, pour les hommes à pied, un droit chemin!

XI.

En ce temps-là, la vapeur, cette âme nouvelle du monde matériel, n'avait pas encore dompté le Rhône que l'on croyait indomptable depuis le commencement du monde. On n'avait pas encore trouvé cette aile enflammée qui remonte le torrent avec la rapidité de l'oiseau qui vole ; la vapeur s'était à peine élevée à la forme de doute, cette fumée qui soulèverait un monde, elle aussi ; et à ce propos, parmi tous les villages de France, le village d'Ampuy se distinguait par son incrédulité et sa moquerie. Dompter le Rhône ! remonter le Rhône à l'aide d'une cheminée qui fume ! Allez y voir ! disaient les fortes têtes du village. En attendant, faites provision de forts chevaux, et estimez-vous heureux quand vous ferez contre le courant cinq lieues par jour ! Ainsi pensaient-ils, ainsi disaient-

ils, ces braves gens! Et maintenant que la vapeur a dompté même le Rhône, ils ne conçoivent pas comment cela n'a pas été inventé plus tôt, et comment on n'a pas trouvé plus tôt ces commodes bateaux, ou plutôt ces îles flottantes que la vapeur emporte, mieux que le Rhône, d'un rivage à un autre rivage! Ainsi, ce qui était miracle la veille est à peine regardé le lendemain. Le Rhône à présent est chargé comme la Seine de ces longs vaisseaux, sans mâts ni voiles, habités comme des villes. Même c'est dans le bateau à vapeur, ce pont mobile, que j'écris ces lignes, cotoyant sur la Seine les beaux villages de Paris à Melun; la riche maison de M. Aguado, Petit-Bourg tout resplendissant de sa fortune moderne; Brunoy en deuil de son cher acteur Talma; la maison de Fouquet, pauvre ruine dont on a volé les plombs, les eaux et les marbres chantés par La Fontaine; Sainte-Assise, autrefois royale maison d'un prince d'Orléans, descendue aujourd'hui à une humilité plus que bourgeoise, qui n'ouvre plus ses portes que pour vendre le lait de ses vaches, les œufs de ses poules et le fumier de ses écuries. Que de grandeurs et que de ruines, de Paris à Montereau seulement!

Mais revenons à Prosper, notre voyageur. Quand je dis qu'il était à pied, je le flatte; il était entassé, lui quinzième, dans la lente et infecte diligence Caillard. C'est là entrer d'une triste façon dans le monde; c'est là donner tout de suite un horrible démenti à ses plus beaux rêves! Où est la liberté que vous alliez chercher? Où sont les bonheurs que vous appeliez de tous vos vœux? Vous êtes entré là dedans un poëte, c'est à peine si vous en sortirez un homme. Vous avez toute la poussière, toute la chaleur et toute l'infection de la route, sans en avoir

les agréments. On vous traîne à heure fixe; il faut que votre voiture arrive à la minute, non pas pour vous, mais pour les paquets dont elle est chargée et dont vous êtes les humbles esclaves; le paquet n'a ni faim ni soif, il ne faut pas qu'il attende. Vous avez la fièvre : le paquet se porte bien, il ne faut pas qu'il attende. Le soleil vous brûle ou la pluie vous pénètre : le paquet est à couvert, il faut marcher. C'est le paquet qui vous crie, comme cette voix de Bossuet : *Marche ! marche !* Vous voulez voir ce vieux clocher ou ce vieux château, ou ce paysage à votre droite : le paquet n'a pas de regard, pas d'âme, pas de cœur, il ne faut pas le faire attendre. Vous êtes à la torture pendant huit jours pour mettre à l'aise quelques sacs d'argent, sur lesquels vous êtes assis et sur lesquels vous mourriez de faim si vous n'aviez pas de quoi payer l'aubergiste. Quelle stupide complaisance d'une créature raisonnable pour des malles, des cartons, de la paille et des sacs de nuit ! Allez toujours, marchez ; le paquet doit être arrivé dans deux jours. A la montée, on vous fait descendre et marcher dans la boue pour épargner les chevaux ; à la montée, le paquet se prélasse à l'aise et on le traîne tant qu'il veut; le paquet passe avant les chevaux, les chevaux avant vous. Si des voleurs surviennent, on répond du paquet ; on ne répond pas de vous. Le paquet est toute la diligence : l'homme n'est rien ; c'est le paquet qui voyage et qui vous mène ; vous êtes son très-humble serviteur et valet. Il faut donc aller ventre à terre pendant trois jours et trois nuits sans descendre. Vous n'avez qu'une chance de vous reposer en chemin, c'est qu'il arrive en route un accident au paquet.

Prosper en partant avait tant rêvé de poésie, d'amour,

de puissance, d'autorité, de plaisirs! Il s'était arrangé une vie si noble, si heureuse et si belle! Il s'était si bien promis de tout voir sur son chemin, le moindre hameau, la plus petite ruine, le ruisseau le plus inconnu; il avait tant de beaux vers à se réciter à lui-même, tant de doux regards à adresser aux jeunes filles, tant de légères pièces de monnaie à jeter aux pauvres du grand chemin! Mais non; il est enfermé dans un cahot sans fin et sans cesse; il est la proie d'un mouvement tantôt lent, tantôt rapide, toujours brusque; il ne peut étendre ni son pied, ni sa main, ni son regard; il voyage la nuit et le jour sans savoir où il est, sans oser même demander le nom des villages par lesquels il passe. Autour de lui, chacun pense à son petit bien-être de l'heure présente, chacun s'arrange de son mieux aux dépens de son voisin, pour moins souffrir; chacun se met à l'aise, et montre à nu, celui-ci ses passions cachées, celui-là sa vieillesse anticipée, cette femme les rides de sa peau; ils dorment, ils rêvent, ils jasent, ils rient, ils crachent, ils débitent leurs opinions, ils racontent leurs histoires, ils gardent pour leur arrivée les politesses de conviction et le respect de ce qu'on appelle les convenances. Et Prosper, épouvanté de ne pas entendre une parole humaine à son oreille, Prosper qui se figurait que le monde était occupé exclusivement d'art et de poésie, et qui tremblait de ne pas savoir assez Homère et Virgile pour se produire dans ce monde des sciences et des arts, Prosper, voyant ses compagnons de voyage si laids, si hideux, si égoïstes, si stupides, si bavards, si soumis et si obéissant aux chevaux qui les traînaient, Prosper se demandait avec effroi: Est-ce donc là ce qu'on appelle le voyage?

C'est pis que cela, mon enfant, voilà ce qu'on appelle la vie !

Il arriva enfin à Paris à la suite des paquets.

XII.

En descendant dans la cour des diligences, il prit la première leçon de Paris.

La diligence les débarqua tous par une pluie battante au milieu de la cour ; le jour tombait. Prosper croyait avoir gagné quelques amis en chemin, et à vrai dire, pour un homme qui vient d'Ampuy, il pensait y avoir quelque droit.

Il avait donné sa place, la place du fond, à un chanoine de Notre-Dame de Paris, qui lui en avait juré une reconnaissance éternelle. A peine arrivé, le chanoine monta dans un fiacre, sans songer à dire adieu à Prosper.

Il avait porté sur ses genoux l'enfant pleureur d'une dame grande, sèche et maigre, enfant morveux et tout

souillé, qui relevait d'une maladie scrofuleuse ; la grande dame, sèche et maigre, à peine arrivée à Paris, prit un commissionnaire pour porter son enfant, et sans songer à adresser un remercîment à Prosper.

Le chanteur italien qui était avec eux, un pauvre diable, qu'on eût dit conçu par le vent, dans une outre, tout exprès pour représenter au naturel l'ombre de Banco, avait demandé pendant toute la route des œufs frais de la semaine, qu'il avalait tout crus pour conserver sa voix. Le chanteur lui avait dit, toute la route, *Signor* en italien, tant il était reconnaissant pour les œufs que Prosper avait payés. Le chanteur, à peine arrivé à Paris, entra chez un apothicaire sans dire : *Signor, adio!* à notre ami Prosper.

Enfin, celle-là même sur qui il comptait le plus, sans qu'il pût au juste s'expliquer pourquoi il y comptait, une véritable Lyonnaise du faubourg de Vaise, brune, petite, agaçante, œil vif et petit et ovale, longs cheveux sur le derrière de la tête, un peu fatigués sur le devant par le velours rongeur ; une Lyonnaise aux sens espagnols, teint espagnol, âme espagnole, peau espagnole, les veines hérissées sous la peau ; du feu!

Elle s'était appuyée sur lui, dans son sommeil, si doucement qu'il en était tout brisé le matin.

Elle avait passé son bras sous son bras d'une façon si légère que son bras en brûlait tout le jour.

Elle avait glissé son petit pied entre ses pieds avec tant de grâce qu'on eût dit la tête d'un serpent.

Elle avait mangé tous ses biscuits au dessert.

Elle avait bu son eau fraîche en chemin.

Elle avait tant ri à ses contes !

Il avait trouvé ses dents si belles !

Il avait soutenu son œil de feu, sa prunelle électrique !

Il lui avait rendu tous les services imaginables.

Il avait été si souvent de son avis sur l'immortalité de l'âme, l'existence de Dieu, et les chansons de Désaugiers !

Il avait paru si bien comprendre ce que c'était que M. Ferville, M. Gauthier, le Gymnase dramatique et M. Scribe, qui commençait alors !

Il avait si naïvement avoué qu'il n'avait jamais lu ni les histoires de M. Dulaure, ni les romans de M. Pigault-Lebrun, ni même *le Constitutionnel !*

Il lui avait tant promis d'aller à l'Opéra-Comique voir M. Lemonnier, et entendre au Théâtre-Italien la musique de M. Paër !

Il avait si bien dissimulé son ignorance de toutes choses, sa naïveté, son esprit, sa science et toutes les qualités naissantes de son cœur !

Et puis ils se convenaient si bien, elle et lui, lui et elle !

Il y avait entre elle et lui tant de rapports qui sautaient aux yeux !

Elle était seule, il était seul.

Elle venait chercher à Paris justement ce qu'il venait lui-même chercher à Paris.

Elle était sans but.

Il était sans but.

Elle était sans place,

Et lui sans place !

Il étaient tous deux jeunes, beaux, hardis, pleins d'amour et pleins de feu !

Ils pouvaient, ils devaient, ils voulaient chercher ensemble une place, un but, un chemin !

Ils pouvaient, ils devaient, ils voulaient utiliser leur belle jeunesse, leur beauté, leur candeur, leur bonheur !

Elle le lui avait promis tout bas, au cahot, quand la voiture roule sur le pavé.

Elle lui avait dit : Ma fortune sera ta fortune.

Et il lui avait dit : Mon bras sera ton bras, et mon cœur sera ton cœur !

Serment immortel des deux parts !

Eh bien ! eh bien ! elle fit comme le chanoine, elle fit comme la femme sèche et maigre, elle fit comme le chanteur italien ; à peine eut-elle senti Paris qu'elle ne pensa plus qu'à elle seule. Elle se glissa entre le chanoine et Prosper ; elle disparut en même temps que le chanoine, lui en fiacre, elle à pied ; elle aussi sans dire adieu à Prosper !

Prévoyante personne ! Elle était Lyonnaise, c'est tout dire ; elle connaissait les bons chemins qui mènent à la fortune. Elle savait ce qu'elle pouvait courir, et quelle était son haleine, et le chemin qu'elle pouvait faire, rien qu'en trébuchant, tant pis pour sa ceinture ! Vous sentez donc bien qu'elle ne pouvait pas encombrer sa marche de l'innocence, de la naïveté et peut-être de l'amour de Prosper.

La Lyonnaise avait raison et elle s'est conduite en femme prudente ; elle a préféré l'amour utile à tout autre amour ; elle a passé d'amour en amour ; elle a dit à son cœur qu'il fallait se taire et à ses yeux qu'il fallait parler ; aussi est-elle arrivée à son but, l'estime de tous

et la considération générale ; elle a fait son chemin ; elle est duchesse et nièce d'un évêque, à l'heure qu'il est.

Ces cinq jours de voyage, s'ils avaient été moins gais qu'il ne l'avait pensé, avaient été très-utiles à Prosper : il en avait plus appris dans ces cinq jours de vie réelle, avec des êtres ordinaires, qu'il n'en avait appris pendant dix ans de sa vie poétique, au bord de son beau fleuve, en compagnie de son ami Christophe et de ses beaux livres. Il savait à présent ce que c'était que ce mot-là : *Chacun pour soi !* et il en sondait toute l'horrible profondeur, sans trop d'épouvante déjà ! Il savait à présent ce que c'était que cela : être seul, seul, c'est-à-dire n'avoir ni son père, ni son ami, ni ses voisins, ni sa maison, ni sa mère, pas sa mère ! Seul, c'est-à-dire n'avoir rien à soi, n'être bon à rien, ne pouvoir faire aux autres ni bien, ni mal ; seul, c'est-à-dire n'attendre des autres hommes ni mal, ni bien ; *seul !* et de ce mot-là il sondait l'horrible profondeur, sans en être épouvanté déjà ! Ce voyage en voiture, et son agonie, ou si vous aimez mieux cela, et ses méditations de cinq jours dans le coffre Caillard, lui fit donc un bien immense ; car cet enfant si aimé de tous, si aimant, si honoré, si fêté, si entouré de tendresses, de petits soins, d'amour ; lui, l'enfant du village entier ; lui, l'enfant de sa mère, de son père et de son ami Christophe, s'il fût arrivé ainsi tout d'un coup, sans transition, à Paris, et s'il se fût réveillé de ses beaux rêves au milieu de Paris, et si son oreille, accoutumée aux beaux vers et aux plus nobles pensées, eût été surprise tout d'un coup par le bruit de Paris, ô le pauvre enfant ! il serait mort, à coup sûr, de regret, d'étonnement et de douleur.

Mais, encore une fois, ce voyage l'avait fort avancé dans les mystères et dans la connaissance de l'égoïsme humain.

Prosper restait tout seul de ce monde roulant. La lourde diligence haletante était posée au milieu de la cour, attendant, bouche béante, des voyageurs de Paris à Lyon. Prosper se frotta les yeux et les mains, comme s'il était la dupe d'une illusion.

A tout prendre, se dit-il en vrai philosophe, qu'aurais-je fait de tous ces gens-là?

Ils se seraient servis de moi à Paris, comme ils ont fait pendant toute la route.

Le chanoine m'aurait fait porter son bréviaire.

La grande dame sèche m'aurait fait porter son vilain enfant.

Le chanteur m'aurait crié ses chansons aux oreilles, et il aurait mangé mes œufs frais.

Et toi, Fanny la Lyonnaise...

Pensant à Fanny, il soupirait.

Puis il fut se loger rue Pierre-Lescot, dans une maison garnie, où l'on donne *à dîner à tout prix*.

Il rêva enfant, il rêva chanoine, il rêva grande et sèche femme, il rêva chanteur et petits poulets; il rêva Fanny; mais au milieu du rêve Fanny, quand le rêve sautillait au-dessus de sa tête, et qu'il allait le prendre de ses deux mains pour le presser contre son cœur, il se réveilla!

Il avait cependant grand besoin de sommeil et d'oubli, le pauvre enfant!

Où est le temps où nous dormions toute la nuit et tout d'un somme? Où sont les nuits que nous passions sans

faire un rêve? — excepté pourtant la nuit de Noël, où nous rêvions de bonbons et de jouets apportés par les fées dans nos petits souliers neufs? Alors le sommeil est vraiment un repos, c'est alors vraiment le doux sommeil, la mort de la vie de chaque jour, comme dit Macbeth! Où est le temps où nous fermions nos paupières jusqu'au lendemain, sous la douce pression du baiser maternel, toujours sûrs de retrouver ce doux baiser à notre réveil? Hélas! qui me la rendra, cette douce voix qui me disait : — Bonsoir! — et puis bonjour, mon fils! Hélas! qui me la rendra la vieille femme, ma seconde mère, qui ne s'endormait pas sans m'avoir vu dormir, et qui venait de son plus léger pas, la bonne femme, me saluer de son dernier sourire de chaque jour? Hélas! hélas! dors, enfant, car bientôt tu n'auras plus le même sommeil, le rêve viendra se poser lourdement sur ta poitrine oppressée! Le rêve parlera tout haut à ton oreille, le rêve te jettera ses mille inquiétudes et ses mille terreurs; rêver ainsi ce n'est pas dormir, c'est vivre!

Et pourtant qui de nous voudrait arracher le rêve de son sommeil? qui oserait dire au rêve : — Va-t'en! et qui le verrait partir sans regret, ce mensonge de l'heure de minuit, aux mille formes et aux mille couleurs changeantes et variées? Dites-moi, n'avez-vous jamais été amoureux en songe? O le songe! le bel ange, quand il ous parle d'amour! O le songe! quand il vient sous des traits aimés, quand il vient souriant et pâle, s'agitant dans un lointain lumineux, prenant toutes les formes, tournoyant mollement et laissant tomber de ses lèvres humides un nom qui retentit à votre cœur! Oh! le songe aux pas légers, quand il vient rasant la terre sans la toucher, tra-

versant l'air sans l'agiter, se posant sur la rose sans la courber ; — le songe hospitalier, qui reçoit l'étranger comme un frère qui l'endort sur le lit d'auberge, qui fait son lit de ses propres mains, qui frotte le parquet poudreux, qui lave les rideaux jaunis, qui peuple cette désolante solitude, qui brise cet horrible silence, qui jette ses douces odeurs sur cette senteur de renfermé. — Oh ! le songe, qui a pitié de vous et de votre âme ; gentil rêve aux ailes d'azur; — c'est alors qu'il fait bon être amoureux ; c'est alors qu'il fait bon pousser des soupirs, verser des larmes, se jeter à genoux, baiser de longs cheveux et de blanches mains ; — c'est alors qu'il fait bon dormir.

N'accusons donc pas les songes de Prosper, car après avoir rêvé à ses compagnons de voyage, à Fanny la Lyonnaise, le rêve lui montra sa mère qui pleurait, son ami Christophe qui le cherchait, son vieux père qui revenait des champs et qui demandait à Madelon : — *Où est Prosper ?* Et Madelon souriait en pleurant, et au nom de Prosper, le vieux chien poussait un long gémissement ; et le repas du soir était triste et silencieux, parce qu'il y avait un hôte de moins : c'était là une scène douce et triste à la fois.

Dors, Prosper, dors, jeune homme, dors et rêve ! Paris est un triste réveil.

XIII.

Arrivé à cette partie de son histoire, l'auteur éprouve le besoin d'expliquer nettement la position de ses héros, et l'histoire du nouveau personnage qui va s'introduire de lui-même dans ce drame pour y jouer le singulier rôle que vous verrez. Jusqu'à présent, notre roman a peu marché; mais l'auteur vous a déjà prévenus qu'il ne sait pas faire le roman qui marche. Il est à l'aise dans l'analyse, il se plaît dans les détails; il croit savoir préparer un récit, et il n'est pas de ces gens heureux qui prennent le lecteur par surprise. Malheur à l'écrivain qui a fait du hasard sa dixième ou plutôt son unique Muse! Mais aussi, heureux trois fois l'écrivain qui sait maîtriser son art!

Revenons à notre jeune et remuant aventurier Prosper,

qui dort dans le mauvais lit de sa mauvaise auberge, tout aussi bien que s'il était couché entre les draps blancs filés par Madelon, dans ce bon lit de la joyeuse petite chambre qui donne sur le jardin, pendant que l'oiseau, l'abeille, le coq et sa famille, l'alouette matinale qui s'élance de son sillon, l'armée des hirondelles, filles de l'air, tout ce qui chante, tout ce qui murmure, tout ce qui glapit, tout ce qui aboie, chante, murmure, glapit, aboie sa chanson matinale, sous les fenêtres de la petite chambre aux rideaux blancs, aux volets verts.

Prosper vint à Paris au mois de juillet 1827, en pleine restauration. L'époque était belle. Elle était unique. La France avait une liberté et des lois qui lui duraient depuis douze ans déjà, ce qui est remarquable pour un pays comme la France. La paix était partout, et les partis commençaient à se taire enfin. Silence trompeur, prospérité fugitive! Toujours est-il cependant que jamais aucun royaume ne fut plus heureux et plus libre, plus respecté et plus riche que la France l'était alors. C'était une prospérité inouïe, une puissance inouïe, une liberté inouïe! Le luxe regorgeait de toutes parts, et avec le luxe tout ce qui est esprit, beauté, grandeur, courage, amour, espérance; l'oisiveté de ce temps-là était si grande qu'elle permettait de tout reconstruire, même le clergé et la noblesse. Cette heureuse époque refaisait en même temps le passé et le présent; elle reculait vers les temps passés et en même temps elle marchait d'un pas sûr à l'avenir. Problème étrange! Le même jour voyait engendrer des ducs, des marquis et des bateaux à vapeur. L'usure prêtait au denier cinq et sans gage. Le Mont-de-Piété lui-

même, l'usurier du misérable, cette infâme boutique où le pauvre est volé au nom du pauvre, était sur le point de fermer ses portes; le Mont-de-Piété, c'est chez nous le temple de Janus qui ne s'est jamais fermé. Bien plus, à force de prospérité, et malgré de trop violents efforts pour la ramener à la croyance religieuse, la France était revenue naturellement et sans effort à la morale et à la vertu; sa prospérité lui donnait même la poésie, l'histoire, la philosophie, l'architecture, la musique, la peinture, tous les beaux-arts, tous les grands arts. On menait à bien en même temps les tentatives les plus opposées et les entreprises les plus lucratives. En ce temps-là, on achetait des obélisques dans le désert, et on enseignait le syriaque sans plaisanter. En ce temps-là, on reconstruisait l'Opéra-Comique et l'on bâtissait le Calvaire. En ce temps-là, la Sorbonne sortait de ses ruines, aussi éclatante qu'au temps du cardinal Richelieu, et on imprimait le Voltaire des chaumières. En ce temps-là, on croyait à tout, à l'existence des jésuites et aux tragédies de M. Casimir Delavigne, aux miracles du prince Hohenlohe et aux romans de Pigault-Lebrun; on croyait au soldat laboureur et aux silos de Saint-Ouen. Belle et heureuse époque! L'éloquence grandissait comme la poésie. Un garde-du-corps, en se promenant dans les allées de Saint-Cloud, le fusil sur l'épaule, trouvait enfin l'ode française, ce phénix si souvent cherché depuis J. B. Rousseau. Un soldat remplaçait Mirabeau à la tribune, et l'écho de la tribune répétait ses véhémentes paroles avec orgueil. En même temps, lord Byron jetait sur l'Europe le sombre éclat de sa poésie et de son désespoir. Don Juan et Lara venaient chez nous, nous consoler des souvenirs de Wa-

terloo ; Walter Scott, cette providence du foyer domestique, cette fée inspiratrice de la famille, l'idéal bourgeois, rajeunissait l'histoire sous le chaste justaucorps de ses douces héroïnes. Que dis-je ? il y avait chez nous un prêtre qui s'appelait La Mennais, qui écrivait comme J. J. Rousseau et qui pensait comme Bossuet. Il y avait un grand poëte nommé Béranger, qui célébrait la vieille armée et les vieilles gloires, et le vieil empereur, et le jeune enfant impérial ; il y avait chez nous M. Victor Hugo, le grand poëte, qui marchait enseignes déployées ; il y avait partout de la verve, partout de l'esprit, partout du courage, partout de l'opposition ; ici de la croyance, plus loin du doute ; ici la poésie, plus loin la prose ; ici le drame, plus loin la comédie ; il y avait à la fois un roi et un peuple ; deux puissances qui marchaient de front, et qui n'avaient pas su marcher de front depuis 89, et que dis-je ? depuis le roi Louis XIV, le grand roi. Si la France eût continué à marcher ainsi, elle allait tout droit à la poudre à poudrer, aux bottes à revers, aux filles entretenues, au poëme épique, au Théâtre-Français et aux petits soupers.

Pauvre France ! comme elle est changée, hélas ! Elle ne croit plus à rien, même à la révolution qu'elle a faite. Elle ne chante plus, même la gloire, elle qui l'a chantée si longtemps ! Elle a écrasé tous les hommes qu'elle avait élevés ; elle a perdu à la fois les grandes cloches, les grand'messes, les grands tableaux et les petits dîners ; chaque jour elle faisait un pas nouveau pour se mettre à l'abri sous le giron soyeux et brodé de madame de Pompadour : à présent elle n'a plus d'autre joie que de s'habiller en garde nationale et de faire l'exercice à poudre ;

la revue au Champ-de-Mars a remplacé le bal masqué ; le tambour, cette grossière musique, qui perce la peau pour passer dans l'estomac, a fait taire les petits violons; tout s'est éteint ; tout est passé; la mort même des grands hommes a été suivie de silence. La peste est venue, la cruelle, étendant son cadavre et son ventre livide sur ces petits sofas qu'on commençait à redorer. Le dix-huitième siècle, qui déjà nous montrait les papillotes et les faveurs roses de sa coiffure, a reculé dans son néant parfumé pour faire place à la Gorgone des partis. Plus rien en France! plus de cour, plus de seigneurs, plus de rois, plus le règne des poëtes et des femmes, plus d'artistes, plus de prêtres. La Vendée mugissante, la cathédrale dévastée, le prélat errant dans les ruines! Lyon qui se soulève deux fois; ceux-ci qui meurent traqués comme des bêtes fauves, parce qu'ils portent une cocarde blanche; ceux-là qu'on entraîne chargés de chaînes, parce qu'ils portent une cocarde rouge; le roi qui s'en va à la revue accompagné de ses trois fils, famille prédestinée, sur laquelle l'assassinat vomit une grêle de balles! le maréchal de France tué à côté de la jeune fille du peuple et enseveli dans la même tombe; partout des cris de douleur, partout des grincements de dents, partout des haines et des calomnies, partout la ruine, la menace, la peste, la terreur et la honte! Quel siècle!

Et ce siècle de 1830, séparé par trois jours seulement de cet autre siècle 1829! l'or qui touche le fer sans le métal intermédiaire, une ligne inaperçue qui les sépare, ces deux époques si diverses! C'est toujours et plus que jamais le cas de s'écrier : *Dieu est Dieu*! quel que soit le prophète de *Dieu* !

Mais plus la ville était riche en ce temps-là, plus la ville était remplie; plus le chemin de la fortune et des honneurs était ouvert à tous, et plus la foule accourait ardente et affamée sur le chemin des honneurs et de la fortune. Il n'était plus là depuis longtemps, le hardi conquérant qui menait toute la France à la suite de ses destinées, et qui chaque jour faisait un choix parmi les plus jeunes et les plus forts, à qui il disait : *Suivez-moi* ! pendant que les autres, trop faibles pour le suivre, restaient en chemin n'en pouvant plus. Il n'était plus là, le hardi décimateur de tant de jeunes armées pleines d'ambition et de vastes espérances, qui, du haut de leur ambition, tombaient tout à coup dans la gloire et dans la misère des champs de bataille. Il n'était plus là pour balayer toutes les routes de sa longue épée, pour faire la fortune des uns et écrire les épitaphes des autres. A force d'avoir cherché dans sa giberne le bâton de maréchal de France, le soldat de l'empereur était mort la main dans le sac. Mais à présent personne ne songe plus à mourir. Il n'y a plus de soleil à Jaffa, plus de glaces à Moscou, plus de Bérésina, plus de Smolensk, plus de Waterloo, plus d'Iéna, plus d'Austerlitz, plus de Wagram; plus de victoires, mais aussi plus de défaites; plus de conquêtes, mais aussi plus de funérailles! Autrefois la France agrandissait ses limites, aujourd'hui il faut qu'elle élargisse ses cimetières; on voit les hommes grandir en paix et vivre en paix, parce qu'ils se sentent destinés à mourir en paix; le vœu de l'abbé de Saint-Pierre se réalise sous la loi nouvelle; l'âge d'or arrive avec ses inconvénients d'immortalité et d'abondance. Paris, à force d'être l'Eldorado, est un gouffre où chacun se précipite, comme on se précipitait

autrefois dans la rue Quincampoix, au temps de système. Et que voulez-vous que devienne Prosper dans cette horrible cohue? Comment voulez-vous qu'il perce lui tout seul cette foule amoncelée, pour se mettre au fil de l'eau courante? L'empire, l'ancien régime, le temps présent, se disputent et combattent, chacun avec ses armes, pour savoir qui donc approchera du soleil levant avant les autres. La fortune est là, il est vrai; mais qui indiquera à Prosper le chemin qui mène à la fortune? qui lui dira: *Par ici, jeune homme!* et quand même il saurait le chemin, qui lui apprendra l'art d'y marcher, d'y glisser, d'y ramper, d'y voler, d'y parler, d'y passer; et surtout ce grand art qui fait même qu'au besoin on attend que vienne la fortune? Sauvons Prosper. Il ne comprend rien à sa position présente, il ne sait même plus ce qu'il est venu chercher dans ce gouffre. Cependant, il était seul, il vivait seul, si l'on peut appeler la vie ces vingt-quatre heures silencieuses passées entre quatre ténébreuses murailles sans clarté et sans chaleur. Hélas! ce noble enfant, ce bel enfant, si hospitalier chez lui, qui ne laissait passer personne devant sa porte sans lui dire: — *Entrez, bon homme, entrez, mangez et buvez, et dormez si vous voulez dormir!* personne n'eut pour lui ni un geste ni un regard. Il eût pu mourir de faim dans cette terrible maison, que la maison aurait appris sa mort par hasard. La fièvre pouvait lui brûler le sang, personne n'eût été là pour lui dire: — *Souffrez-vous?* Hélas! je me trompe; à peine fut-il installé sous les combles, qu'il reçut la visite d'une étrangère, mais une triste et horrible visite! C'est une femme qui ne respire que le vent de bise ou l'air enflammé de juillet; sa robe est de feuilles mortes,

son souffle glace ou brûle, son œil est de plomb, son pied de fer; son sourire est de glace, sa démarche est sûre. Tantôt nue, et alors vieille et ridée, tantôt couverte d'habits menteurs, et alors plus horrible que quand elle est nue; elle se dresse devant vous et elle vous donne le baiser de paix. Vous croiriez voir et embrasser un fantôme. Triste, triste voisine! Elle découvre le pauvre dans Paris, et aussitôt elle frappe à sa porte, elle entre, et elle prend pour elle le meilleur fauteuil s'il y a deux fauteuils, la meilleure place à table s'il y a une table, et au lit s'il y a un lit. C'est un être que tous les hommes évitent comme la peste et devant lequel ils fuient la plupart à perdre haleine; l'être cependant va toujours son chemin, et jamais aucune de ses victimes ne lui échappe. Je vais vous dire tout à l'heure le nom de cette infâme vieille, si vous ne l'avez pas déjà trouvé ce nom formidable qui résonne si mal à toutes les oreilles. Elle en veut surtout aux débauchés, aux joueurs, à celui qui ne sait rien prévoir, à celui qui ne sait pas travailler, à celui qui est né sans famille; elle en veut aussi aux poëtes, et à tout homme de génie qui passe en ce monde; elle en veut aux mariages trop féconds, aux maisons trop anciennes, au soldat qui va se faire casser la jambe, au peintre devant sa toile, au philosophe dans son grenier. Que de maux elle a causés, que d'injustices elle a faites! mais aussi que de fois elle a fait justice! Par une contradiction singulière, le juif, l'usurier et l'avare ont tout à redouter de cette horrible femme, qui est éternelle comme Dieu, parce qu'elle est patiente comme lui; cette femme aux longs bras décharnés, aux deux mains amaigries, au corps efflanqué; cette femme sans voix et sans pitié et

sans cœur ; cette femme qui vient poser sa joue hideuse sur la joue rose et rebondie de notre ami Prosper ; cette femme a nom : *la Misère*. Oui, Prosper, à peine arrivé à Paris, fut saisi au corps et à l'âme par cette prostituée parisienne qu'on appelle la misère. La misère pénétra chez le beau jeune homme peu à peu d'abord, puis ensuite tout d'un coup sans crier : *gare!* elle se fit son compagnon assidu ; elle n'eut aucune pitié ni de ces vingt ans si fleuris et si joyeux qu'elle allait dessécher de son souffle empesté, ni de ce cœur qu'elle allait avilir, ni de cette âme faite à l'image de Dieu, qu'elle allait détruire à jamais ; elle s'était dit que ce jeune homme serait sa proie, et en conséquence, elle s'attacha à lui comme la sangsue qui ne quitte plus le malade tant qu'il y a du sang. Bien plus, après les premiers jours, elle ne revint pas seule dans ce triste asile qu'elle avait déjà rempli de son venin et de son souffle; elle aimait déjà tant Prosper, qu'elle recevait compagnie et qu'elle donnait des rendez-vous chez lui, selon l'étiquette. C'est ainsi qu'elle lui présenta, l'un après l'autre d'abord, puis tous ensemble ensuite, tous ses amis les plus intimes, l'abandon, l'ennui, le découragement, le désespoir, le doute surtout qui vous mine en secret, maladie sans nom, dont les progrès sont d'autant plus rapides que la maladie est plus cachée ; tels étaient les compagnons que l'infâme vieille amena chez Prosper. Aussi, vous jugez s'ils furent à l'aise dans cette étrange pauvreté, sur ce carreau nu et froid, entre ces murailles à peine recouvertes d'un papier jaune, autour d'un foyer sans feu, sur ce lit sans rideaux, — en face de cette glace jaunâtre et verte, à cette fenêtre à coulisses qu'on eût prise pour l'instrument

de la place de Grève, et qui au besoin en eût rempli les fonctions. Vous jugez si ces indiscrets compagnons abusèrent de ce nouveau débarqué, de ce timide provincial ! Ils commencèrent par le tutoyer avec le regard le plus familier et le plus méprisant, sans lui en demander la permission ; tous ils prirent place à sa table plus que frugale, brisant son pain en deux, jetant du fiel dans son eau mal filtrée, portant leurs sales doigts sur les tristes morceaux de viande qui nageaient dans un plat de terre, jetant le sel sur la table, horrible présage ; et non contents de torturer ainsi leur hôte patient et résigné, ils lui montraient ironiquement les biens dont il était privé ; ils étalaient devant lui, avec un ironique sourire tout le luxe de la ville : la calèche qui passe, la femme qui danse, l'homme qui chante, le marchand de soie ou de draps, et le vice au coin des rues. Point de vice pour lui, point de soirées d'artistes ; rien d'un homme ! et par-dessus le marché, la compassion de son portier !

Et son père qui lui avait si bien dit : Redoute le vice ! Et son père qui lui avait tant répété : Fuis les mauvaises sociétés, mon fils ! Où est le vice ? où sont les sociétés mauvaises ? Et le jeu, et la débauche, et les embûches de Paris, où trouver tout cela ? Il n'y a rien de tout cela pour toi, lui disait la misère. En dépit de toi, mon pauvre diable, lui disait la misère, il faut que tu restes chaste, honnête, réservé, innocent ; tu auras toutes les privations de la vertu sans en avoir l'honneur. Ton cœur restera pur en sens inverse de tous les moralistes, ajoutait la misère. Pas un de tes sacrifices ne te comptera ni dans ce monde ni dans l'autre ! reprenait la misère. Ainsi parlait la misère à Prosper. Et en effet, ce

jeune homme malheureux avait beau passer et repasser, il avait beau s'étaler dans la rue, beau raser le soir la muraille obscène, c'était là une proie que dédaignait le vice parisien ; c'était là une dupe que méprisaient les faiseurs de dupes. On ne fit pas même attention à lui pour le voler ; un soir même, il y eut un arracheur de dents qui l'avertit qu'il allait perdre son mouchoir de poche. En un mot, on n'est pas plus malheureux que l'était Prosper.

Comprenne qui pourra toute sa misère ; il est des misères qu'on ne saurait comprendre ni expliquer. Heureusement pour moi qui écris l'histoire de ces lamentables premiers pas dans la vie parisienne, suis-je guidé par les notes de notre héros et par ses souvenirs ineffaçables. Ce qu'il a souffert tout seul dans la nudité de cette maison ne saurait se comprendre. L'enfer n'est rien, comparé à cette nuit profonde qui succède au plus beau jour, à cet isolement sans bornes qui remplace la famille, à ce silence hideux qui tient lieu de tant d'amitiés absentes. L'enfer n'est rien, comparé à toutes les tortures de ce noble jeune homme qui avait quitté le bonheur pour cette chose sans nom, qui avait jeté le fourreau de son épée sans savoir ce qu'il ferait de son épée, et qui avait brûlé ses vaisseaux en pleine mer. Revenir au village, c'était impossible, il y serait rentré ridicule ; et puis il était trop bon fils pour donner un pareil démenti aux adieux de sa mère. Il laissait donc couler les heures et les jours comme autrefois les flots du Rhône, et chaque jour il se disait : *Demain ! demain !* c'était-là toute sa prière et tout son espoir, et le lendemain arrivé, il commençait comme il avait fait la veille.

Quand il se levait le matin, il restait assis sur son lit des heures entières, et là, entendant bruire la ville autour de soi, il se mettait à penser amèrement à sa triste position. Le malheureux! il était tombé dans ce gouffre sans qu'une main bienveillante se fût tendue pour lui porter aide et protection. Ce bruit qui venait de là-bas, c'était le bruit des hommes occupés; ce bruit, c'était la vie qui s'animait, la vie active, la vie à jeun encore ou qui a déjeuné déjà. Ce bruit là-bas, c'est l'homme oisif qui s'endort, c'est l'homme occupé qui se réveille... Vive Dieu! la ville est immense aussi, et elle a bien à faire! elle a cent mille bras occupés et un million de bouches à nourrir. Elle s'est éveillée tout d'un coup en sursaut et elle s'est levée, sans faire sa prière du matin, sans même faire ses ablutions; elle s'en va à ses affaires d'abord; elle priera Dieu ensuite ou elle se lavera les mains si elle a du temps de reste. Le pain avant tout et Dieu après. Elle est si industrieuse, la ville! Mais aussi elle vend chaque jour tout ce qu'elle peut vendre, ses fruits, ses fleurs, ses plus beaux enfants pour la guerre, ses plus belles filles pour l'amour; elle vend tout ce qui se vend et ce qui ne se vend pas d'ordinaire, l'eau de ses fontaines, la boue de ses ruisseaux; ses haillons et ses lambeaux aux chiffonniers, ses criminels à la justice, ses forçats au bagne, ses malades à l'hôpital, ses cadavres aux médecins; puis quand elle n'a plus rien à vendre, quand le berceau de son nouveau-né est vendu, quand le cercueil de son aïeul est vendu, quand sa hotte est vide, quand elle n'a pas un roi à chasser, pas un pavé à soulever, pas une révolution à entreprendre, elle tend la main avec son escopette, et elle vous dit d'un air menaçant : *La charité ! la charité !*

car, avant tout, il faut qu'elle mange, et pour manger, elle fera tous les métiers : les plus nobles et les plus infâmes !

Or, c'est un grand plaisir de l'avoir vue courir le matin, de la voir repue le soir, la grande prostituée, surtout quand soi-même on est repu le soir.

Et Prosper, matin et soir, il regardait ces masses se mouvoir. Il regardait ces autres masses inertes. Il prêtait l'oreille à ces bruits si variés, si nombreux, si divers ! Il suivait dans ses grand pas ce fantôme parisien, qui porte une hotte sur le dos et une couronne de roi sur sa tête, qui tient le sceptre d'une main et le crochet de l'autre. Et lui, il se voyait seul, seul et inutile ; seul, inutile et pauvre ; seul, inutile, pauvre et méprisé, et il avait beau chercher, il ne se voyait aucun droit dans cette grande ville, excepté le droit commun de tous ceux qui n'en ont pas — la prison ou l'hôpital.

D'abord il avait espéré se tirer d'affaire par la science; mais ce qu'il avait vu de science à Paris l'avait ébloui, comme on est ébloui le vendredi saint dans la chapelle ardente. Lui, le savant d'Ampuy, faire de la science à Paris ! c'est comme s'il eût apporté une bouteille d'eau du Rhône à la mer. Sa science, c'était un grain de sable dans l'immensité ! Que de science à Paris ! ils savent tout dans ces murs : ils ne savent que cela, mais ils le savent. Toutes les sciences leur appartiennent, les plus grandes et les plus vaines, les plus utiles et les plus ridicules. Ils savent tout encore une fois ; parler toutes les langues retrouvées et perdues ; faire la poudre et le fumier ; ils savent même se taire quand il le faut, et faire des soupes économiques : ils vont facilement de la marmite autoclave

au chemin de fer, des bateaux à vapeur à la fécule de pomme de terre, de la prose au vers, du navire sous-marin au vaisseau aérien, des *Méditations poétiques* aux vaudevilles de M. Ancelot. Ils sont tous académiciens pour le moins, et chevaliers de la légion-d'honneur, de l'aigle de Prusse, du cordon de Saint-Michel, voire même chevaliers de l'Éperon d'or: ils se connaissent également bien en femmes et en chevaux, en charrues et en voitures de luxe; ils ont de l'admiration pour toutes choses, pour le sanscrit, pour le chinois, pour les chemins de fer et pour le sucre de betteraves. Ce sont eux qui ont inventé le pain à la mécanique, les chapeaux imperméables, les parapluies à étui et les cannes à fauteuil. C'est une race de gentilshommes-inventeurs qui ont perfectionné l'éther et l'opium. Il y en a parmi eux qui composent avec des noyaux de pêches un poison assez violent pour tuer un bœuf avec une seule goutte de cette liqueur appliquée sur la narine de l'animal. D'autres ont inventé de tuer un éléphant, rien qu'en soufflant une goutte de lait dans ses veines. Celui-ci voit dans l'intérieur du corps tous les phénomènes qui s'y passent, à l'aide d'un homme qui dort et qui parle en dormant; cet autre, jette dans la Seine un cent millionième d'émétique, avec quoi il se fait fort de purger tout le quartier Saint-Jacques; l'un change le fer en or; l'autre fait plus, il change le sang en fer; avec le sang de Cuvier il va frapper une médaille; donnez-lui le sang d'une jeune fille, il en fera une bague à son amant. (Sois loué, grand Dieu! qui n'a mis que du fer dans nos veines, tu pouvais y mettre de l'or!) Un autre a trouvé que l'os du bœuf était plus nourrissant que sa chair; un autre a dé-

montré que trois pour cent valaient beaucoup mieux que cinq ; un autre, dans sa chaire de philosophe, a soutenu que nous n'avions pas été vaincus à Waterloo, et il nous a renvoyés convaincus. Que n'ont-ils pas trouvé, retrouvé, composé, recomposé, décomposé, arrangé, agrandi, perfectionné ? voyez plutôt leurs brevets d'inventions ! Ils ont agrandi, embelli, perfectionné le monde, la science les écrase et les étouffe, ils mourront par la science. Il n'y a pas jusqu'à l'anatomie qui n'ait fait chez nous autant de progrès que les finances ; Dupuytren et M. de Villèle ont poussé jusqu'au bout le scalpel ; Montrouge s'est élevé là-haut pour couronner toutes ces œuvres, et le zodiaque de Denderah se fait petit afin de faire asseoir à ses côtés l'obélisque de Luxor. Sois donc savant après cela, Prosper !

Il avait compté aussi sur sa mâle beauté, sans le savoir ; il était beau au village, il était un homme ; à la ville, sa nature changea : il était trop pauvre et trop nu pour être beau, le pauvre enfant ! A la ville, l'habit est une grande partie de l'homme ; la grande partie lui manquait, à lui, Prosper. C'était aux autres à être jeunes et beaux ; aux autres à attirer le regard des femmes, aux autres à parer leur jeunesse, à la pâlir par les excès, à l'amincir par les joies de l'ivresse, à déployer leur taille dans les enchantements du bal, à faire ruisseler l'or dans leurs mains délicates, à boucler leurs cheveux noirs, à se couvrir d'essences précieuses, à s'éloigner de la boue et du bruit même en voiture ; aux autres, les chevaux et les livrées ; aux autres tout cela ; aux autres, la beauté ; à lui, rien ! Moins que rien, hélas ! car à lui la misère livide. Hélas ! déjà ses joues si fraîches sont blanchies par

la faim; hélas! sa chevelure est triste et sa déroule lentement sur ses tempes. Hélas! hélas! cette beauté sur laquelle il comptait à son insu, elle s'en va plus encore par l'abstinence que par les excès. Où est le rire et le vin d'Ampuy? Il n'y a plus de rire à Paris pour Prosper. Où est Madelon, où sont les pêches? A Paris, il n'y a de pêches que pour les très-riches; la pêche est un fruit aristocratique; ce sont les armoiries du dessert; c'est la couronne du marquis placée au-dessus d'un fromage; la pomme à cidre est le bonnet de coton du dîner parisien. Prosper, hier encore, le maître d'un si riche verger, où le fruit mûrissait à côté de la fleur, verger tapissé de melons, entouré de pêchers et couvert de pampres, où l'arbre secouait à chaque brise mille richesses odorantes et colorées, Prosper à présent se contente de la pomme à cidre, Prosper mange à présent ce qu'il donnait autrefois aux pourceaux, son fruit par-dessus son eau; son eau! lui dont la cave était tout une renommée! son eau! qui remplissait par an trois mille bouteilles! Et il mangeait et buvait tristement, songeant à Ampuy, songeant aux beaux fruits si colorés, au bon vin qui pétille en frémissant, et à Madelon qui le verse en souriant; mais Madelon, et les pêches, et le vin blanc, et les sourires, et les joyeux propos de l'hospitalité, et la chanson du dessert, tout avait fui, hélas!

Ainsi, ni avec son esprit, ni avec sa figure, ni avec ses pensées, ni avec l'action, il ne pouvait prendre une place quelconque dans ce grand tourbillon de Paris; rien ne lui réussissait, pas même l'espoir. Les plus beaux châteaux en Espagne qu'il élevait autrefois sur le bord du Rhône avec tant de facilité et sur de si hauts étages, c'est

à peine aujourd'hui s'il pouvait en creuser les fondements ; ses beaux murs de nuage s'écroulaient à peine élevés ; lui qui jadis pratiquait de si vastes galeries, élevait de si hautes colonnades, dominait de si vastes jardins, hardi et puissant architecte qu'il était dans le monde des féeries ; aujourd'hui, c'est à peine s'il peut se construire une bicoque à la place du château, et encore est-ce là une triste bicoque, mal éclairée, mal jointe, déserte, véritable taudis, où l'imagination est mal à l'aise, froidement étendue dans un grabat du dernier ordre. — Et encore au milieu de son ouvrage, la réalité qui arrive et qui dit à l'imagination : — *C'est aujourd'hui le* 15, *paie-moi le quartier qui est échu!*

Quand la jeunesse en est venue à ce degré d'isolement et de malheur qu'il lui faut renoncer à s'acheter à bon compte quelque brillant majorat dans les espaces imaginaires, ce riant domaine de la jeunesse, tenez-vous pour assurés qu'il faut absolument que le jeune homme meure, ou qu'il devienne un ivrogne, ou qu'il brise l'obstacle à force d'audace ou de hasard.

Prosper en était là de son isolement et de son malheur, quand enfin vaincu par la solitude, il reconnut qu'il ne pouvait rien pour lui-même, lui tout seul, et qu'il était perdu si quelque main bienfaisante ne venait pas à son secours. C'était là un aveu humiliant à se faire, il est vrai, mais aussi c'était déjà un progrès. — Allons donc, se dit-il, puisqu'il le faut, tendons la main! Puisque personne n'entend mon silence, appelons à notre secours! Et comme dans le fond c'était un homme de cœur, il ne se fut pas plutôt avoué tout haut sa détresse qu'il résolut de mettre sur-le-champ cet aveu à profit.

XIV.

Vous savez qu'avant de le voir partir tout à fait de son village, la mère du jeune Chavigni avait remis une lettre à son fils pour son oncle Honoré; vous savez aussi que le bon Christophe avait poussé l'audace de l'amitié jusqu'à recommander son jeune ami dans une lettre. Prosper avait enfermé ces deux lettres dans son portefeuille, plutôt pour ne pas désobliger son ami et sa mère qu'avec le projet de s'en servir. Il ne croyait pas que jamais il eût besoin d'introduction dans ce monde où il arrivait avec tous les instincts honnêtes, avec la seule volonté d'être un honnête homme et d'être utile. Il ne se figurait pas qu'il aurait jamais besoin de se jeter aux pieds de cette société qu'il ne connaissait pas, pour lui faire accepter son intelligence, son activité, sa probité et ses

vingt ans. Mais enfin, après avoir bien tristement attendu que la montagne vînt à lui, il fit comme Mahomet, il résolut d'aller à la montagne, et alors seulement il tira de son portefeuille les trois papiers que son portefeuille contenait, les deux lettres et son passe-port.

Voici d'abord son passe-port :

Age,	20 ans.
Taille,	5 pieds 4 pouces.
Yeux,	bleus.
Cheveux,	noirs.
Sourcils,	noirs.
Bouche,	moyenne.
Dents,	blanches.
Visage,	ovale.
Barbe,	naissante.
Menton,	rond.

Signes particuliers, — *une mouche sur la joue droite...*

Et il n'avait pas trouvé encore à placer tout cela !

A ce signalement le passe-port ajoutait :

Invitons les autorités à laisser librement passer et circuler, et à protéger au besoin. — Prix : deux francs.

— J'aurai toujours de la protection pour mon argent, se dit Prosper.

Voici la première des deux lettres ; elle était du frère Christophe : et ici, à propos du frère Christophe, l'auteur de cette histoire est bien mortifié de n'avoir pas à transcrire une lettre bien niaise et bien ridicule ; mais si le frère Christophe était simple d'esprit et de cœur, il

n'était ni niais, ni ridicule; c'était de la naïveté et voilà tout.

« Madame la comtesse! écrivait-il.

Puis, tout au bas de cette humble page, et comme s'il eût écrit à un supérieur ignorantin :

« Madame la comtesse, vous rappelez-vous Jean-Baptiste Christophe, un pauvre orphelin de père et de mère, que Dieu a jeté sur vos terres, où Dieu lui a appris à prier d'abord, et ensuite à lire et à écrire, si bien que je suis devenu un frère de la doctrine chrétienne! Pour moi, je me souviens des bontés de madame la comtesse, quand je dînais avec messieurs vos domestiques, et quand je me chauffais à son feu, et quand je dormais dans sa grange. Bénie soyez-vous, madame, qui n'avez pas renvoyé l'orphelin, et qui l'avez laissé vivre dans votre basse-cour à côté de votre chien Castor!

» C'est pourquoi, madame, sachant que vous êtes à Paris une grande dame, je vous adresse un noble seigneur, mon élève bien-aimé, monsieur Prosper Chavigni, fils de monsieur Jean Chavigni, dont le père a été fermier de votre père à sa ferme de Macla. Ayez donc pitié et faveur, madame, pour notre ami bien-aimé Prosper, que nous aimons de tout notre cœur, le village, moi et son père. Madame Jean Chavigni dit comme cela que vous avez été en pension avec elle, chez les dames de Saint-Victor au faubourg de Vaisè, et que vous la connaissez bien, qu'elle s'appelle Clémentine. C'est pourquoi, Madame, nous vous prions pour ce jeune homme qui est riche, qui n'a besoin de personne, mais seulement que tout le monde l'aime un peu, et tout le monde l'aimera à Paris quand on le connaîtra. Du reste, fort savant, latin,

grec, français; il n'y a que l'histoire, la géographie, la philosophie, l'astronomie, les mathématiques, la géométrie, la philosophie, l'astrologie, la tactique et la politique dans lesquelles nous ne soyons pas fort instruits, mais cela viendra.

» Sur ce, madame, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

» CHRISTOPHE. »

Peu s'en fallut que le bon Christophe n'ajoutât *Episcop. Lugdunensis.* — Car il copiait la formule d'une lettre que lui avait écrite son évêque.

La lettre était adressée à madame la comtesse de Macla, rue des Saints-Pères, à Paris.

En lisant la recommandation de son ami, Prosper se sentit ému jusqu'aux larmes. Non pas qu'il ne comprît confusément que cette lettre était écrite en dehors de toutes les convenances; mais enfin cette lettre avait un nom, une adresse; on y invoquait le nom de son grand-père qui était un honnête homme comme son père; on y invoquait le nom de sa mère, quand sa mère s'appelait Clémentine. Et puis qui sait? Comment ne pas chercher à s'assurer s'il y a une femme, dans ce Paris, digne de recevoir et de comprendre la pauvre lettre de Christophe l'ignorantin?

La seconde lettre était plus grave; c'était vraiment la lettre d'une mère; mais à cette lettre il n'y avait pas d'adresse, à peine portait-elle un nom. — Honoré Rivers. Mais Clémentine pouvait-elle deviner le nom et l'adresse d'un frère qu'elle n'avait pas revu depuis vingt ans.

« Cher frère, disait Clémentine, qu'êtes-vous devenu?

» où êtes-vous ? que faites-vous ? J'imagine que vous
» êtes heureux, puisque depuis vingt ans vous m'avez
» donné à peine cinq ou six fois de vos nouvelles. Vingt
» ans de bonheur, Honoré, c'est beaucoup. Ah ! si vous
» aviez comme moi un enfant, un noble enfant jeune et
» beau, plein de vertus et d'honneur, dont il fallût
» vous séparer, sans doute, mon frère, vous auriez
» tant de peine que vous l'écririez à votre sœur. Eh bien !
» par pitié pour ma douleur, pardonnez-moi cette let-
» tre qui vous sera sans doute importune. O mon frère,
» je vous en supplie par la mémoire de nos parents que
» vous aimiez, par amitié pour moi, votre sœur, qui
» vous aime, si vous rencontrez mon Prosper à Paris,
» servez-lui de père, aimez-le et protégez-le comme
» s'il était votre fils. A présent que j'y songe, vous êtes
» mon seul espoir après Dieu. Vous avez toujours été un
» homme habile et prudent, et vous connaissez à fond
» ce monde que nous n'avons même pas entrevu. Faites-le
» connaître à mon fils, à notre enfant. Prenez-le par
» la main, et guidez-le à travers les écueils. Songez que
» c'est la vie, la gloire, l'amour et l'espérance de sa
» mère ! Songez que si je m'en sépare aujourd'hui, ce
» n'est qu'après avoir bien réfléchi longtemps, et après
» m'être souvent répété que ce jeune aiglon, mal à l'aise
» dans notre ferme, tôt ou tard prendrait sa volée.
» Alors je l'ai laissé partir afin qu'il s'habituât de bonne
» heure à la vie que vous menez là-bas. Encore une fois,
» mon frère, venez à l'aide d'une sœur qui vous demande
» plus que la vie, et qui vous a toujours aimé.

» Votre sœur,

» Clémentine CHAVIGNI. »

Prosper porta à ses lèvres la lettre de sa mère, puis après l'avoir embrassée tendrement : Non, non, se dit-il ; je ne suis pas seul en ce monde, puisque j'ai ma mère. N'est-ce pas là ta providence, ô mon Dieu !

Mais comme ce n'est pas ici un roman tout rempli de coups de théâtre, mais au contraire un roman d'analyse, ou plutôt une très-simple et très-véritable histoire, qui n'aura rien de brusqué, et qui, pour garder toute sa vraisemblance, doit marcher à son but d'un pas calme et sûr ; nous devons prévenir le lecteur que le nouveau personnage que nous allons introduire dans notre récit est un personnage tout parisien, comme notre jeune Prosper est un personnage tout provincial. L'homme qui va s'emparer corps et âme de notre bel et naïf aventurier, vous ne le retrouverez nulle autre part qu'à Paris, dans quelque grande et riche maison où cet homme commande en maître, et dont il est le maître en effet. D'où viennent ces hommes, où ils sont nés, et que sont-ils ? Nul ne saurait le dire, eux-mêmes moins que personne. Ils s'appellent fièrement les enfants du hasard. Fils légitimes du hasard ou bâtards de la Providence, ils ont cela de commun avec les plus grands seigneurs, c'est qu'*ils n'ont eu que la peine de naître*. Une fois échappés à la maison paternelle, tout leur a profité, la paix et la guerre, la pauvreté aussi bien que l'opulence, leurs amis et leurs ennemis, leur science aussi bien que leur ignorance, leur travail et leur sommeil. La prospérité a soufflé sur ces hommes, et ils n'ont eu qu'à s'abandonner mollement à ce vent favorable pour arriver à ce but difficile : l'oisiveté sans travail et le repos sans fatigue. Ces hommes-là mènent toute leur vie grand feu, grande

chère, grande joie, grand bruit, sans avoir un pignon sur la rue, un arpent au soleil, une idée dans la tête, une vertu dans le cœur, une industrie au bout des mains. Ces gens-là n'ont jamais touché ni la plume, ni l'épée, ces deux armes qui font les grands hommes. Ils n'ont jamais été ni gouvernants, ni gouvernés ; rien ne les représente dans ce monde, ils ne se représentent pas eux-mêmes ; ce sont des fortunes bâties sur le sable, qu'un vent peut ruiner et que nulle tempête ne renverse. Ils vivent comme Alcibiade, ils meurent comme Aristide, sans laisser de dot à leurs filles ; seulement ils laissent toujours de quoi se faire magnifiquement enterrer.

Ce qui a fait ces gens-là, ce qu'ils sont et ce qu'ils ont l'air d'être, ce n'est pas l'esprit, ce n'est pas le courage, ce n'est pas la naissance, ce n'est pas le bonheur, c'est la patience. Ils savent attendre, voilà tout leur secret, et encore le disent-ils à tout le monde. Pendant que tous les hommes se remuent autour d'eux et s'agitent dans tous les sens, ils regardent patiemment l'agitation des hommes, ils les regardent s'user et se perdre dans les révolutions et dans les batailles, dans le malheur et dans la gloire ; et quand la vieille génération nouvelle n'est pas encore venue, ces hommes que rien n'a fatigué, ces nouveaux venus à la vigne du seigneur, profitent de l'interrègne; ils se campent fièrement sur le terrain que les vieillards ont abandonné et que les jeunes gens n'occupent pas encore ; là, fidèles à leur système, au lieu d'agir ils attendent, et chacun les croyant immobiles, personne n'en prend ombrage. Leur apparente modestie les sauve des ambitions rivales. En effet, que demandent-ils, ces hommes ? ils ne veulent ni la puissance, ni les honneurs, ni aucune des

choses futiles ; ils ne demandent qu'à vivre tout simplement, et rien de plus, les habiles qu'ils sont ! Ils savent si bien qu'en dernier résultat la puissance et la gloire et la fortune ne sont que des façons de vivre pleines de dangers, de chagrins, de travaux et de dégoûts !

Tel était l'homme que notre ami Prosper allait rencontrer dans sa route, auquel il devait se confier tout entier, sous prétexte que cet homme était son oncle. Honoré Rivers s'appelait à Paris le baron Dumesnil. S'il avait su un titre plus modeste que celui de baron, il l'aurait choisi à coup sûr, car c'était un homme sans ambition et sans orgueil. Si donc il s'était fait baron, ce n'était pas pour en imposer à la grande société qu'il voyait ; c'était pour obéir à la vanité des laquais du grand monde et de ses propres domestiques à lui-même, car aujourd'hui un titre n'est une défense et une protection que contre les attaques de l'antichambre. Il était donc le baron Dumesnil avant d'entrer dans un salon ; une fois dans le salon, il était tout simplement M. Dumesnil ; jamais, à aucun prix, il n'était le *cher* Dumesnil.

Car, voyez-vous, c'était là un grand maître ; et dans ce siècle d'égalité personne plus que lui ne se tenait dans l'égalité. Voilà pourquoi il avait laissé la foule d'en bas pour la foule d'en haut ; voilà pourquoi aussi, une fois en haut, il se tint si fort à distance de toutes les supériorités et de toutes les grandeurs, qu'on le prit lui aussi pour une supériorité, pour une grandeur. Homme d'esprit s'il en fut, mais qui cachait son esprit comme on cache un crime, il était parvenu, à force de dissimulation, à n'avoir plus que l'apparence et la réputation d'un homme de goût. Ni flatteur, ni caustique ; ni sou-

mis, ni rampant ; il s'était fait une loi d'obéir à toutes les petites passions et d'étouffer toutes les grandes. Il ne méprisait pas assez le vice pour ne pas lui sacrifier sa propre estime, mais il en faisait trop peu de cas pour lui sacrifier l'estime des autres. Il n'était le complaisant de personne, le bouffon de personne. Il était sérieux même dans ses plaisanteries, et il rentrait chez lui le désespoir dans le cœur si par hasard il avait fait rire trop longtemps. Il était beau, bien fait, bien mis, net et luisant du haut en bas, et toute sa personne était pleine de magnificence et de goût. Les femmes le trouvaient charmant, et cependant les femmes ne l'aimaient pas, ce qui était un de ses plus grands avantages. Car lui seul, dans le monde qu'il fréquentait, Il se pouvait dire vraiment libre, puisqu'il était libre du côté de l'amour. Il côtoyait toutes les passions tendres sans avoir jamais échoué contre les plus charmants écueils. Il était ainsi le confident nécessaire et inévitable de toutes les faiblesses, et comme jamais il n'abusait du secret qu'on lui laissait deviner, les femmes, tout en l'aimant peu, étaient loin de le haïr. Il combattait donc avec elles à armes égales. Du reste, le bien-venu partout, parce qu'il n'arrivait jamais avant qu'on ne le désirât, parce qu'il s'en allait toujours un instant avant qu'on n'eût voulu le voir partir. Sans opinion, avec toutes les apparences de la conviction, sceptique comme Diderot, avec toutes les apparences de la croyance, habile hypocrite qui avouait son hypocrisie, si bien qu'on était prêt à le croire de bonne foi ; ce n'est pas celui-là qui eût dit à son valet : *Serrez ma haire avec ma discipline* ! Il était parvenu à faire dire de lui, en tout lieu, que *c'était un homme*

plein de simplicité, *de superstition et d'esprit.* Et il s'en tenait là.

Il avait fait plus, il s'était arrangé de manière à ce que personne aussi ne s'inquiétât de sa fortune. Longtemps on s'était demandé : *D'où vient-il?* et *Qui est-il?* et machinalement chacun s'était d'abord tenu sur ses gardes, tant on avait peur de lui; mais lui il avait eu tout d'abord une allure si franche et si dégagée, il s'était mis si fort à l'aise avec ceux qui le pouvaient protéger, il avait fait si à propos de l'opposition à toutes les puissances reconnues, donnant ainsi de lui-même, à ses meilleurs amis, la plus excellente des excuses pour ne pas les servir, qu'on avait fini par ne plus se méfier de lui, qu'on le traitait comme un homme qui n'a rien à demander, comme un égal enfin, tant que soi-même on ne demandait rien; si bien que lorsque l'ambition, à certains jours réglés comme la fièvre quarte, s'emparait de ces grandes hauteurs dans lesquelles il vivait, les égaux du baron Dumesnil cessaient alors d'être ses égaux, et alors c'était lui qui était leur supérieur à tous, lui qui ne demandait jamais rien.

En un mot, le baron Dumesnil était l'homme de France, et peut-être l'homme du monde entier, le mieux préparé à composer, à écrire et à publier un livre qui est plus attendu et plus désiré mille fois que le *Dictionnaire de l'Académie*. Ce livre, qui doit venir au secours de tant d'ambitions égarées et perdues; cet évangile mondain, qui doit tirer de la misère et du désespoir tant de jeunes et ardentes intelligences abandonnées à elles-mêmes; ce traité de morale qui doit combler pour toujours le gouffre sans fond qu'on appelle le suicide; ce livre que tout le monde a entrepris sans en venir à bout;

ce livre que le baron Dumesnil seul pouvait écrire, et qu'il n'a pas écrit de peur de se nuire à lui-même, tant c'était un homme prévoyant et sage ; c'est : *le moyen de parvenir !*

Le baron avait, il est vrai, réuni quelques documents précieux pour ce grand travail ; mais à sa mort, quand il a vu qu'il avait à peine posé les premières fondations de ce monument élevé à l'ambition des hommes, il a soufflé sur ce château de cartes, et il s'est dit avec orgueil : *Je mourrai tout entier !*

Il ne nous reste donc pour réparer cette grande perte, autant qu'il est en nous, qu'à suivre dans sa vie nouvelle le neveu et l'élève du baron Dumesnil. C'est le baron Dumesnil, qui, trouvant Prosper encore revêtu de son écaille villageoise, l'a dépouillé lentement et peu à peu de son dernier vêtement d'innocence et de vertu. C'est le baron Dumesnil qui a remplacé l'éducation vulgaire du frère Christophe par l'éducation parisienne, qui est, comme vous savez tous, la meilleure et la plus utile des éducations présentes, passées et futures. A vrai dire, le digne oncle s'est donné beaucoup de peine pour élever son neveu jusqu'à lui. Si donc il n'a pas tout à fait réussi, ne vous en prenez qu'à la mauvaise nature de cet enfant, qui s'est toujours ressenti, sans le vouloir et sans le savoir, des premières et innocentes impressions de la maison paternelle. Peut-être, quand vous serez entrés dans les secrets du baron Dumesnil, conviendrez-vous qu'il ne pouvait pas mieux opérer, qu'on n'a pas un reproche à lui faire, et que si son neveu n'a pas mieux tourné c'est qu'il avait été trop complètement gangréné de vertu par sa mère et par son précepteur.

petits sentiers si souvent parcourus, et qui m'avaient reçu tout petit, et qui m'avaient enseigné à marcher, comme toi tu m'as enseigné à réciter des vers de Virgile.

Oh! que j'étais heureux alors dans notre vieille maison! Tu souviens-tu comme chacun me saluait? c'étaient de tendres regards de chacun et de tous; quand j'allais par tes chemins, chacun me disait: — Bonjour, Prosper! Bonjour, Prosper, disait la bonne femme sur son âne, bonjour, mon joli enfant Prosper! Bonjour, monsieur Prosper, me disait la jolie fille qui cheminait; et en même temps, elle me donnait la main avec un sourire. — Viens donc m'aider, Prosper! — s'écriait le fermier au labour: tout le monde m'aimait, n'est-ce pas; le vieillard et le jeune homme, le pauvre et le riche, le chien et le mendiant; tout le monde, jusqu'à la vache noire, qui nous a si souvent réchauffés toi et moi, quand nous rentrions bien fatigués et bien mouillés le soir.

Doux souvenirs! amers regrets! Il faut que je m'arrête, Christophe; figure-toi que, depuis huit jours que je vous ai tous quittés, je n'ai pas encore versé une larme! Je sens les larmes qui viennent à la fin, grâce à toi!

LETTRE II.

Dieu soit loué ! j'ai pleuré; je me suis senti soulagé un peu, et poutant je suis aussi malheureux aujourd'hui que je l'étais hier. Je te disais donc, hier, comment j'étais parti, et peut-être comment j'étais arrivé à Paris. Je crois que mon arrivée à Paris m'a fait autant de mal que mon départ. Figure-toi qu'après quatre jours de fatigues et d'insomnies, vous vous trouvez tout d'un coup entre quatre murailles, c'est là Paris. La machine qui vous a traînés là s'arrête tout d'un coup; et, sans savoir où j'étais et à peine qui j'étais, je restai tout seul au milieu de cette grande cour, mon paquet sur les genoux; moi, sans âme, sans volonté, sans résignation, sans espoir, sans toi !

Alors je me mis à envier les malheureux chevaux qui

avaient traîné cette machine : ils avaient un asile et des hommes empressés qui en prenaient soin. Et moi !

Alors je regrettai même cette horrible voiture, et ce mouvement, et ce bruit, et ce quelque chose qu'on partage avec d'autres hommes, et ce cahot qui vous fait heurter des hommes. Je regrettai tout cela ; car j'étais si malheureux et si seul que je n'en étais plus à te regretter, mon ami.

Peu à peu, le jour qui était à sa fin s'en alla tout à coup ; il s'éteignit comme s'éteint une lampe sous le souffle d'une vieille femme qui se met au lit. Le jour s'en alla sans aucune de ces teintes variées qui se marient aux teintes si chaudes de la campagne. A Paris tout est brusque, la nuit et le jour, le silence et le bruit. A Paris, vois-tu, il n'y a pas de transition entre l'enfance et la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse. On est tout de suite jeune homme, tout de suite vieillard ; de même qu'il n'y a aucun milieu entre la richesse et la misère, entre le vice et la vertu ; c'est une ville toute en saccades ou en soubresauts ; on est laquais ou grand seigneur, grande dame ou servante, athée ou fanatique. Le jour s'en va, on allume les réverbères, et tout est dit. Le jour viendra demain, on soufflera sur le réverbère, et tout sera dit. C'est une horrible ville pour s'endormir le soir et pour dormir la nuit, et pour se réveiller le matin. Le silence tombe tout à coup sur le bruit, et vous diriez que la ville est morte. Six heures après, c'est le bruit qui tombe tout à coup sur le silence; on croirait que la ville est prise d'assaut. Tu ne saurais croire comment cela se fait, Christophe : tu as vu quelquefois dans la ferme un pauvre mendiant tomber du haut mal : à certaines heures

du jour, il s'arrête, il grince des dents, il écume, il se tord les bras et les mains; après quoi, il se lève tranquillement, il reprend tranquillement son bâton noueux et son chapeau troué; il tend sa main à l'aumône: quand il sera bien repu, il dormira d'un bon sommeil! Le vieillard épileptique, c'est le peuple de Paris. Ainsi, personne ne songeait à moi dans cette grande ville. J'étais moins que rien, un homme de plus dans la foule. La nuit me tira de mon apathie et me fit songer à chercher un gîte. Chercher un gîte! moi qui, jusqu'à vingt ans, le soir venu, grimpais si lestement l'escalier qui conduit à ma chambre. Ma mère disait souvent qu'elle croyait voir un jeune chat, tant j'étais vif et leste. Quelle fatigue dans la journée, mais aussi quel doux sommeil! En un clin d'œil, j'étais déshabillé; je me jetais à genoux au pied de mon lit, et je faisais ma prière tout haut pour que ma mère m'entendît prier et vînt me dire bonsoir; après quoi, je m'endormais sous le regard bienveillant de ma mère, et, jusqu'au lendemain, je reposais; et elle s'en allait sans fermer la porte de ma chambre qui donnait dans la sienne; et, le lendemain, j'avais peur, à mon tour, de réveiller ma mère. C'était là un sommeil! C'était là une chambre digne d'un roi! C'était un lit plein de calme et de repos! Comme nos murs étaient blanchis à la chaux vive! Comme nous avions pour nos ablutions du matin cette grande mare où nous barbottions avec les canards! quelle joie! et quel festin, le soir! et quel festin à mon réveil! et quelle oisiveté sans but et sans place! et quelles chansons de tous côtés! l'âne qui chante tout haut, la poule qui glousse, le coq qui salue le soleil, le porc familier qui dit: *j'ai faim!*

en grognant ; le chien qui aboie ; le petit chat, l'œil à demi-ouvert, qui cherche sa mère ; le moineau qui piaule, l'alouette qui pousse son petit cri en rasant le ruisseau, le pigeon qui se balance sur la girouette criarde, que sais-je ? La pie familière qui parle dans sa cage accrochée à la fenêtre ; le geai goguenard qui menace l'arbre fruitier ; c'était là une appétissante musique, un jovial murmure plein de vie et d'harmonie et de grâces parfaites, plein d'avenir ! Enfant, enfant que j'étais ! je me laissais aller à ces rêves, tout éveillé, sans me douter que c'étaient là des rêves ! Et toi, mon frère, que tu étais heureux de mon bonheur ! Pauvres jumeaux, on nous a séparés, hélas ! Ma vingtième année est venue brusquement les briser, ces liens de fleurs ! Plus de basse-cour, plus de sommeil, plus de joies matinales, plus d'air embaumé le soir, plus ton sourire, mon bon Christophe ; plus rien que Paris, le triste Paris, le Paris, qui n'a pas un salut amical pour le pauvre enfant étranger dans ses murs.

Le portefaix, à qui je demandai ma route, me conduisit dans une hôtellerie, rue Pierre-Lescaut. Avant de me conduire, il interrogea mes habits avec soin ; et me voyant vêtu de gris et un grossier chapeau, et mon paquet sous le bras, il fit choix pour moi de la maison où je suis. C'est une maison d'une apparence équivoque : vous entrez par une chambre, commune à tous les étrangers, où l'on dîne toujours. Comme je n'avais rien du tout mangé de la journée, je priai qu'on me fît servir à dîner.

Une femme qui était là me dit : — Comment voulez-vous dîner, monsieur ?

— Mais comme tout le monde, répondis-je à cette femme.

Alors elle prit la peine de m'expliquer qu'il y avait une espèce de dîner pour chaque homme en ce monde; un dîner à vingt sous, un dîner à vingt-cinq sous, un dîner à trente, un dîner à trente-cinq; quelques-uns même allaient jusqu'à deux francs; on avait tout ce qu'on pouvait désirer de plus exquis, quatre plats! dessert et bon vin, et eau-de-vie; c'était à ne pas s'y reconnaître.

— Donnez-moi, lui dis-je, une soupe aux choux et un morceau de lard, et un verre de vin, s'il vous plaît.

— J'entends, dit-elle, monsieur veut dîner à vingt sous. Et elle me servit du pain trempé dans de l'eau chaude, un morceau de bœuf bouilli, et une bouteille de bierre. Triste repas!

Après le repas, je demandai une chambre. On jugea de la chambre que je voulais par le dîner que j'avais mangé; on me conduisit par un escalier étroit et malsain. C'était dans toute la maison un mouvement empressé et continu. Au premier étage, il y avait des femmes qui sortaient à la hâte, oubliant de fermer leur chambre, peut-être parce qu'elles portaient toute leur fortune avec elles, ces femmes en falbalas et en vieux souliers; au second étage, des jeunes gens sortaient en riant et sans fermer leur chambre, peut-être parce qu'ils n'y devaient plus rentrer; personne ne fermait sa chambre dans cette maison, comme dans l'âge d'or d'Ovide. A travers les portes ouvertes, on pouvait apercevoir l'intérieur de ces chambres en désordre, et dans ce pêle-mêle qui est triste à voir, même chez nous où les meubles sont si rares et les vêtements si peu nombreux! A la fin, à force

de monter et de monter toujours, j'arrivai à une chambre qui m'était destinée. L'homme qui l'occupait encore, et que je devais remplacer, n'était pas encore parti; cet homme-là était un original dont je veux te raconter l'histoire. Aussi bien, j'ai le temps de causer avec toi, Christophe, et je suis si triste que je ne demande qu'un prétexte pour rester là à t'écrire tout un jour s'il le faut.

Mon original était de Lyon, du même pays que Fanny la Lyonnaise; mais il avait apporté en naissant fort peu de moyens de faire fortune. Il était à Paris depuis dix-huit mois, sollicitant une place, n'importe laquelle; comme j'arrivais, il venait enfin de l'obtenir, ce bienheureux emploi après lequel il avait tant couru; il en était encore radieux et tout essoufflé, mais c'était tout; il ne contenait pas sa joie, et eût été jusqu'à l'insolence s'il avait pu ou s'il avait osé; mais pendant dix-huit mois, ce pauvre diable avait passé à travers toutes les humiliations de l'antichambre; l'insolence était donc pour cet homme un fruit qui n'était pas encore mûr, qui était trop élevé pour qu'il y pût atteindre, et qu'il ne regardait encore que de loin. En attendant l'insolence, il était affable et bon, contant son heureuse fortune à ses voisins, à ses voisines, au domestique de la maison, au chevet de son lit; enfin à moi, le dernier venu, et qui venais, à l'entendre, tout exprès pour assister à son bonheur.

— Vous voilà! me disait-il, vous venez prendre ma chambre enfin; je vous ai attendu bien longtemps. Moi je pars, je suis enfin à ma place. Le grand ministre me l'a enfin donnée ma place, et tout de suite, monsieur. J'ai ma place, enfin; vive le ministre! Vous venez sans doute chercher une place à Paris, monsieur?

Puis, sans attendre ma réponse : — Faites comme moi, me dit-il, soyez intelligent et docile, et attendez un an, deux ans, vous aurez votre place enfin. Il n'y a qu'à aller au faubourg Saint-Germain, rue de Grenelle, la seconde porte vis-à-vis la cour qui est coupée en deux; vous saluerez poliment M. le concierge, et vous irez tout droit dans les bureaux. tout droit devant vous. Allez donc ! et demandez; on vous dira : *Non!* c'est bon. Le lendemain vous allez, on vous dit : *Non!* c'est bon.

Et toujours *non !* toujours *non !* toujours *non !* Oh ! s'écriait-il : *non ! non ! non !* — Et alors il gambadait comme un fou dans sa chambre, il se vautrait sur son lit, il parlait à mots entrecoupés. — Dans quatre jours, disait-il, j'irai voir ma femme ! Ma femme viendra me saluer ! ma fille me saluera : mes voisins diront : — C'est lui ! le préfet me dira *bonjour !* car c'est moi, je suis moi, moi, lui-même ! En même temps, il faisait le geste d'un homme qui tient un papier et qui met sa qualité au-dessous de sa signature. Je suis sûr qu'il est homme à s'être adressé à lui-même quatre lettres par la poste, avec son nouveau titre, depuis qu'il est nommé.

En même temps, il faisait sa valise. Il y plaçait chaque chose en son ordre après en avoir fait une revue attentive. C'était plaisir de lui voir plier ses bas de soie; la pluie, le ruisseau et le temps les lui avaient rendus jaunes de noirs qu'ils étaient; plus d'une maille s'était échappée; il les considéra longtemps : c'était la partie de sa toilette qui lui avait donné le plus de peine à tenir présentable; c'était celle aussi à laquelle il tenait le plus.

Il passa dédaigneusement la main sur sa culotte, elle était d'un noir douteux, mais solide encore; et comme

elle lui avait donné peu d'inquiétude, il ne la regardait pas, l'ingrat !

Ce qu'il regarda bien longtemps, ce fut son habit ; un vieil habit qui avait conservé sa forme ; le collet en était propre, le poil en était bien lisse, à tout prendre c'était un habit présentable ; cependant, rien qu'à le voir, vois-tu, Christophe, on sentait qu'on avait froid dans cet habit et qu'on y devait être misérable. On me donnerait tout au monde pour endosser un pareil habit, seulement pendant une heure, que je dirais non ! J'aimerais mieux embrasser un lépreux sur la joue ; cet habit me faisait horreur.

Et il faisait aussi horreur au pauvre homme ; car pendant tout le temps qu'il mit à le plier, le sourire s'effaça de ses lèvres, il fut sérieux, il fut muet ; cet habit lui rappelait de si tristes souvenirs !

Il entassa aussi son vieux linge dans sa valise. Moi, que toute cette revue fatiguait, je défis ma valise ; j'en tirai ma veste bleue toute neuve, la veste de notre dernier jour de Pâques ; je tirai mon beau pantalon blanc de la dernière fête du village, mon gilet rouge à grandes fleurs, mes bons souliers, mes bas de fil que ma mère a tricotés elle-même, mes bonnes chemises neuves, un peu rousses mais qui blanchiront à la lessive ; tout cela est neuf et jeune, et plein de vigueur et de probité. Vraiment, j'aurais bien voulu voir nos deux valises, celle de mon homme et la mienne, s'animer et se battre l'une contre l'autre ; la mienne aurait battu celle du bon homme, comme le coq de notre basse-cour bat tous les coqs du village. Je ne croyais pas qu'on pût être si fier de ses hardes que je l'ai été à cet instant, en vérité.

Il parait que le solliciteur me comprit, car sans plus languir, il entassa pêle-mêle et sans rien arranger et rien plier tout ce qui lui restait de sa garde-robe. Il se hâta de cacher toutes ses guenilles témoins de toutes ses misères; il ferma son sac, il mit sa casquette sur sa tête, et il chercha de côté et d'autre dans sa chambre pour voir s'il n'avait rien oublié.

Alors, au coin de sa chambre, sur le marbre fendu de la commode, il découvrit son chapeau, tremblant et frileux comme son habit. A l'aspect de ce chapeau si humble et si froissé sur les bords, les douleurs de notre homme, qu'il croyait enfermées dans son sac de nuit, se réveillèrent de plus belle. — Toute sa vie d'antichambre, de laquais, d'huissiers, de bureaux et de ministres, se réveilla à l'aspect de ce chapeau. Il se rappela en un clin d'œil toutes les humiliations qu'il avait subies, et que de fois ce vil chapeau avait été à sa main au lieu d'être sur sa tête! Il se rappela tout cela, et alors sa colère, contenue longtemps, déborda tout à coup; il lui fallait une victime expiatoire de toutes ses souffrances; il saisit son chapeau et le déchira en mille pièces, avec les doigts, avec les dents, il le foula aux pieds, il le couvrit de crachats et d'opprobre. Il éclata, il se vengea tant qu'il put de ses douleurs, il fut sublime! En effet, c'était beau à voir cet homme tout à l'heure si mesquin, si médiocre, si humble et si plié en deux; cet employé à genoux, cette créature courbée jusqu'à terre; qui se met en colère une fois enfin, et qui se redresse sur ses deux pieds enfin; cette joue toute chaude du soufflet, qui s'enfle d'orgueil, ce regard soumis si bas, qui s'élève, ces mains suppliantes qui se lèvent pour frapper, ces

deux genoux meurtris qui se redressent ; toute cette ignoble nature agrandie un instant, jusqu'à ce que cet homme retombe sous le regard de sa famille ou sous la main de son chef de bureau ! C'était venir à temps dans ma chambre, n'est-ce pas, pour assister à ce grotesque spectacle ? C'était comprendre de bien bonne heure ce que c'est en effet que la carrière des emplois publics, et les juger à leur juste valeur ! Mon homme partit un peu honteux des excès auxquels il venait de se livrer, mais sans rien dire. Quand il a été parti, j'ai mis mes gants, et j'ai ramassé un morceau de son chapeau, que j'ai attaché contre la muraille avec une épingle ; je le regarderai souvent comme une leçon.

Au reste, cet homme, revenu de sa colère et de sa promenade, s'est occupé de moi en homme et en bon homme. Il m'a indiqué le fort et le faible de ma chambre, qu'il a étudiée avec plus de soin que tu n'étudies les explications des vieux commentateurs d'Homère. — Prenez garde, m'a-il dit, d'ouvrir trop longtemps votre porte, vous seriez infecté par le plomb des voisins. — Prenez garde d'ouvrir trop longtemps votre fenêtre, vous seriez asphyxié par les émanations de la cuisine ; quant à votre cheminée, bouchez-la avec soin si vous ne voulez pas avoir toute la fumée de la maison. Puis, après avoir cherché quelles recommandations il pouvait ajouter à celles-là : — Je vous préviens, me disait-il, que la glace vous donnera la jaunisse à coup sûr, c'est à vous à ne pas vous en effrayer ; en vain chercheriez-vous à monter la pendule, il y a soixante ans au moins que le grand ressort est cassé ; ayez bien soin de faire remarquer à votre hôtesse que ce carreau est en papier ; quant à

votre lit, prenez bien garde d'en laisser la tête du côté de la porte, malgré le vent qui vient de là, autrement vous seriez exposé à être réveillé toutes les nuits, à onze heures et demie, par le garçon dont la mansarde donne justement au-dessus de vos pieds ! Voilà, disait-il, mes principales recommandations ; il m'en a coûté six grands mois de longues et douloureuses expériences pour connaître cette chambre comme je la connais ; profitez tout d'un coup de cette science qui m'est venue peu à peu, à force de rêver, de souffrir, de passer des jours sans résolutions et des nuits sans sommeil. Moyennant quoi, sauf l'espionnage d'en bas et les conversations d'en haut, sauf la chaleur en été, le froid en hiver, et l'humidité le reste du temps ; sauf le manque d'eau, de feu, de luminaire et de linge blanc, sauf l'absence d'un fauteuil et d'un tapis, sauf les rats qui dansent dans la tapisserie décollée ; sauf ces horribles gravures *des Quatre-Saisons* que vous avez sans cesse sous les yeux comme une amère ironie des quatre saisons qui sont absentes ; sauf cet abominable paravent rouge et bleu, où *le Temps fait passer l'Amour*, même avant que l'amour n'ait fait passer le temps ; sauf tout cela, et bien d'autres choses encore, vous serez le jeune homme le plus heureux et le plus tranquille et le plus commodément logé de l'univers !

Disant cela, il se frottait les mains de joie et de bonheur comme un homme qui échappe à sa prison.

Comme un homme qui reverra bientôt le buffet de sa salle à manger et la commode en noyer de sa chambre à coucher, et son lit rouge paré avec deux traversins remplis de paille ! Moi, je l'écoutais et je me plaisais à l'écouter.

Ayant tout dit, il ajouta à ses recommandations utiles quelques présents non moins utiles; il était si heureux qu'il me donna sans me connaître tout son ménage d'hôtel-garni.

Car il y a un ménage d'hôtel-garni dont nul ne saurait se passer, pas même moi qui me passe de tant de choses!

Mon homme me donna donc:

Sa souricière encore garnie d'un morceau de lard bien rance,

Son dernier paquet d'allumettes,

Son briquet phosphorique,

Son tire-bottes, meuble de luxe dont il ne s'était pas servi depuis longtemps,

Un porte-manteau en bois avec lequel il ménageait les plis de son habit.

Il me donna encore deux clous tout posés, auxquels on pouvait suspendre une montre quand on avait une montre.

Il me donna un réchaud économique, avec lequel on peut faire bouillir une tasse de lait, sans avoir besoin d'autre combustible que d'un morceau de papier; instrument fort commode pour faire soi-même son déjeuner.

Que ne me donna-t-il pas, ce brave homme, et que de reconnaissance je dois au gouvernement qui l'a placé si à propos pour lui et pour moi!

Il me donna le reste d'un cent d'épingles qui dansaient en rond sur la pelotte de l'établissement.

Il me donna aussi l'adresse de tous ses marchands, fournisseurs, et l'adresse de sa blanchisseuse hors Paris.

Enfin, il me donna une poignée de main en signe d'adieu, et je crois que de tous ses dons ce fut celui auquel j'ai été le plus sensible. On a bien tort de dire que tous les hommes sont ingrats.

LETTRE III.

Tu penses bien que ma première nuit dans ce hideux séjour a dû être horrible. Paris est un infâme cloaque où l'on est heureux de vivre, pourvu qu'on ait l'âme bien placée. Cette misère mal dissimulée m'a toujours causé autant de haine que de dégoût. Pas une maison à Paris ne consent à paraître ce qu'elle est en effet ; ces chambres sont horribles, l'air en est vicié, le silence en est mortel, le bruit en est glaçant comme la déclaration d'amour d'une vieille femme. J'aimerais mieux la prison, vraiment. Au moins la prison n'est pas de votre choix ; la prison est une nécessité ; plus elle est horrible et plus elle vous honore ; elle montre qu'on a peur de vous. Et puis, en prison, vous êtes quelque chose ; on s'occupe de vous, on vous garde, on fait du bruit autour de vous pour vous ;

pour vous le tambour bat deux ou trois fois par jour ; pour vous, la garde veille l'arme au bras ! Chaque passant jette l'œil à vos carreaux ou dans votre soupirail pour vous voir ; vous êtes quelque chose en prison ; ne fussiez-vous qu'une victime, vous avez encore un beau rôle à jouer au dedans et au dehors. C'est bon.

Mais, habiter un hôtel-garni à Paris ! entrer dans ces froides murailles, qui ont tendu leurs bras prostitués à tout le monde, au premier venu, jeune ou vieux, honnête homme ou voleur : se coucher dans un lit vénal, vénal sans passion et sans vice, tout simplement vénal ; marcher sur ces carreaux où tant d'autres ont marché avant vous, sans laisser l'empreinte de leurs pas ; ne se trouver ni chez soi, avec la liberté du chez soi, ni chez un étranger, avec les grâces et les bénéfices de l'hospitalité ; être seul dans cette foule ; ne pas savoir quelle main vous soulève la tête si vous êtes malade, et quelle main rejettera sur vous le drap funèbre, si vous mourez ; ne pas même savoir si on voudra vous prêter ce mauvais drap pour vous en vêtir dans votre cercueil ; se fatiguer la mémoire pour retenir le nom des servantes et des valets, qui ne sont pas à vous, et qu'il faut commander en suppliant ; chercher le numéro de sa loge comme le forçat, s'ouvrir sa chambre à soi-même ; et, quand elle est ouverte, hésiter longtemps avant d'entrer, comme un voleur qui force une porte ; puis entrer au milieu des ténèbres et du silence, sans entendre aboyer son caniche, sans entendre gazouiller son serin ; puis être seul, tout seul ! n'avoir aucune des joies de l'intérieur, rien. Et quand on frappe à la porte de la rue, savoir, à coup sûr, que ce n'est pas pour vous qu'on frappe ; se mettre à la

fenêtre, étroite et basse ; courber sa tête comme au dernier supplice ; voir les hommes dans la rue tout petits, les femmes qui courent, les carrosses qui volent ; et savoir que, dans toute cette foule, il n'y a pas une main qu'on vous tende, pas un cœur qui batte et réponde à votre cœur, rien ! Quels songes on fait là ! quels songes vous fatiguent dans ce désert qu'on appelle l'*hôtel-garni* ! Et au milieu de vous, on arrive et on passe, on va et on vient, on naît et on meurt, au-dessus, au-dessous, à droite, à gauche, de toutes parts, à côté de vous, sans que vous en soyez jamais averti que par le hasard ; horreur ! Et le vice est à votre porte ; vous entendez frôler sa robe de soie ; et la vertu est à votre porte, vous entendez siffler sa chaussure usée ; l'intrigue est à votre porte, haletante et courbée ; et rien pour vous, ni le vice, ni la vertu, ni l'intrigue, rien. Puis il y a des jeunes gens qui descendent en courant l'escalier et qui vous réveillent en sursaut, entraînant leurs maîtresses à demi nues. Puis vous rencontrez des huissiers qui vous regardent à vous faire peur, et qui vous pressent contre la muraille à vous écraser. Le bruit, le bruit, le bruit, toujours le bruit ! le bruit aigu et grave, glapissant et sourd ; le bruit fou et le bruit sévère : on compte de l'argent ici ; là-haut on meurt de faim faute d'un écu ! Te figures-tu, Christophe, ton ami, ton élève, plongé dans cet abîme ! et moi, je t'appelle, je te pleure ; moi, je pleure mon joyeux matin d'autrefois, mon grand air de printemps, mes grands vents d'automne, mon soleil poudroyant, ma grande route sillonnée de pas d'hommes et de chevaux ; je regrette et je pleure notre maison à nous seuls ; si vaste, si grande, si belle, si peuplée, si odorante, si pleine de fumier, de

poules, de canards, de grâces champêtres et de liberté! Christophe! Christophe! Où es-tu, Christophe? Moi, je suis seul en prison, seul à étouffer, seul à mourir!

LETTRE IV.

Je t'écris toujours ; mes lettres écrites, je les plie lentement ; j'y mets ton nom avec soin, ton nom si cher ; puis je les renferme bien précieusement, jusqu'à ce que je trouve une occasion de les faire parvenir. Ce sont là mes seules distractions, mon ami. Une fois que ma lettre est écrite, il me semble que tu l'as reçue, je n'ai plus besoin de te l'envoyer : elles t'arriveront quand elles pourront t'arriver, au hasard et sans date ; pêle-mêle. Car c'est pour moi et non pas pour toi que je t'écris. Cependant, comme j'espère pouvoir te faire passer bientôt toutes ces lettres amoncelées, je veux faire un effort sur moi-même, et te raconter par ordre, non pas ce que je sens, mais ce qui m'est arrivé dans cette grande ville, où je suis égaré depuis un mois.

Tu as vu comment je me suis installé dans mon hôtellerie : j'y ai pleuré beaucoup d'abord ; puis, des pleurs, j'ai passé à la philosophie; de la philosophie, me voilà quelque peu dans le positif de la vie. Mon cœur une fois dégonflé, je me suis trouvé assez fort pour être de sang-froid ; j'ai donc essuyé mes yeux, et tout seul avec moi, assis à ma fenêtre, à l'instant où le soir venait de tomber, je me suis demandé ce que j'étais venu faire à Paris?

C'est ici le moment, cher Christophe, de te faire un aveu que je ne t'aurais jamais fait au village. J'ai trop souffert et je souffre trop encore pour te rien cacher. D'ailleurs, à présent, ma résolution d'aller en avant est si bien prise que je puis te raconter, sans danger, par quels accidents j'ai demandé à venir à Paris, et à quitter ainsi, de gaieté de cœur, tout le bonheur que j'ai perdu.

Tu sais, mon ami, que toi et moi nous sommes frères tous les deux ; tu es le pauvre enfant trouvé de notre village, et moi je suis l'enfant ignorant que tu as rencontré et enveloppé dans le manteau de ta science. Si je ne t'avais pas rencontré en mon chemin, que serais-je devenu, Christophe ? un pauvre et chétif laboureur ou un bel-esprit de village ; un oisif de corps et d'esprit par faiblesse d'esprit et de corps. Tes études ont été mes études ; nous avons partagé comme deux frères le fruit défendu que tu avais cueilli d'une main tremblante sur l'arbre de la science ; et nous avons vécu ainsi, ne pensant qu'à nos découvertes de chaque jour. Toi, le pauvre frère ignorantin, tu te disais que ta vie était faite ; que ton pain était gagné ; et tu t'enveloppais dans ton

manteau de bure, comme César dans son manteau de pourpre ; ta vie était faite, tu avais un état ; un état ! Et moi qui ne pensais pas à cette chose qu'on appelle l'avenir ! Et moi, qui m'étais figuré que ce mot *vivre* ! c'était rester couché mollement sous le hêtre de Virgile, à rêver d'Amaryllis ! La vie, en effet, n'était que cela pour moi : s'éveiller, prier Dieu, se vêtir, manger, aller tout droit devant soi, se parer le dimanche, tendre la main au vieillard qui passe, dormir, et le lendemain recommencer, comme faisait notre ami Claude, le jeune poulain que nous aimions tant. Hélas ! cette vie-là était un rêve pour Claude le poulain et pour moi aussi ! Un matin, on est venu prendre Claude ; on l'a ferré aux pieds, le pauvre animal ; puis on l'a attelé, et à présent, il gagne sa vie à porter les postillons de la poste. Pauvre Claude ! si joyeux, si vif, si libre, si alerte, qui aimait tant l'herbe fraîche et l'orge d'un an ! A nous autres, aussi, on a fait comme on a fait à Claude ; on nous a dit : *Gagnez votre orge !*

Oui, c'est mon père qui me l'a dit lui-même, à moi, le dimanche de *Quasimodo*, je m'en souviens ; il faisait froid ; le vent était sec, et la marre avait été mise à sec pour la pêche. Mon père me plaça sa grosse main sur la tête :

— Je veux te parler, mon fils, — me dit-il tout bas.

Tu sais bien que mon père ne parle guère ; sa voix me fit moins peur que la solennité de son appel.

Je le suivis sans lui répondre.

Il marchait devant moi d'un grand pas, comme il marche toujours ; ses mains étaient croisées derrière le dos, et il sifflait entre ses dents cette joyeuse chanson

à boire, qui fait tant de peur aux dogues de la basse-cour.

Je le suivais au petit trot, comme faisait le cheval blanc, quand notre Claude allait au pas.

Il me mena au fond du village, chez le curé, notre bon curé, d'une si belle figure. Quand je revis le presbytère si calme, quand j'entrai dans cette salle parquetée, dont les murs sont décorés de ces belles cartes de géographie; quand je revis ce christ d'ivoire sur son velours noir; quand je dis bonjour à la poule familière de la vieille Marguerite, je me sentis mieux, et je repris haleine. Mon père salua le curé; il s'assit en me faisant signe d'approcher.

— Prosper, me dit-il, je t'ai fait venir chez M. le curé pour te dire que tu as vingt ans depuis deux mois.

Je regardais le curé, qui avait les yeux baissés.

— Oui, vingt ans depuis deux mois, reprenait mon père, et il est temps que tu prennes un état, Prosper, et cela plutôt aujourd'hui que demain.

Je regardais toujours le bon curé, qui avait les yeux baissés.

— Oui, Prosper, disait mon père, il te faut un état tout de suite; l'homme est fait pour gagner sa vie. Autant le pain de l'enfant profite à l'enfant, autant le pain de l'enfant profite peu au jeune homme. N'as-tu pas honte que l'on vienne toujours t'offrir la mamelle? Quelque chose ne te dit-il pas que, si nous suons nous autres depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, il est juste que tu aies de la peine, toi aussi, à ton tour? Mais dites-lui donc cela, monsieur le curé, afin que Prosper comprenne ce que je veux lui dire; il n'a pas seulement l'air de s'en douter.

Mon père se courba en deux, comme il fait toujours quand il se repose; puis, avec ses grandes mains, il se mit à remuer le pied de la table de chêne, comme s'il eût été tout seul ou chez lui.

Notre ami le curé, qui avait les yeux baissés, les releva enfin sur moi, et son regard fut plein de bienveillance, comme toujours.

— Ne comprends-tu pas ce que te dit ton père, Prosper ?

— Mais, monsieur le curé, répondis-je, que faut-il faire ? A quoi suis-je bon ? Comment gagner ma vie ? J'ai voulu apprendre à labourer, j'ai eu la fièvre pendant trois mois; on m'a fait conduire une voiture de bois au village, j'ai brisé la roue dans l'ornière. Quant à moissonner, ou à récolter, ou à rentrer le foin dans la grange, on se moque de moi, et on me dit : *Va-t'en, muscadin !* Mon père le sait aussi bien que moi, et il est là pour le dire. Comment donc gagner ma vie, monsieur le curé, s'il vous plaît ?

Disant ces mots, j'avais les larmes aux yeux, et j'étais prêt à appeler à mon secours toi et ma mère; le curé se leva tout ému; la vieille Marguerite, entendant tout ce bruit, quitta sa poule, ouvrit la porte de la chambre, toute prête à me défendre; il y eut un moment de silence.

Mon père alors reprit la parole :

— Écoute, Prosper, mon enfant, mon cher enfant, si tu étais seul à la maison, bien que je n'aime pas un homme les bras croisés, je te laisserais écrire et lire tes livres en paix, et encore ce serait un grand chagrin pour moi, mon enfant, car l'oisiveté est la mère de tout vice. Mais enfin, par amour pour toi et pour ta mère, je n'au-

rais pas la force de te dire rudement : *travaille* ! et je ne voudrais pas qu'il fût dit, non, pour tout au monde ! que je te reproche ton pain ; mais, enfin, enfin, Prosper, tu n'es pas seul à la maison ; il y a avec toi quatre sœurs et un jeune frère qui ne demandent qu'à grandir. Si toi, tu es faible et délicat et tout blanc, si la charrue te fait mal, si le foin nouveau t'incommode, si tu brises les voitures dans les ornières, si tu es délicat comme ta mère au lieu d'être vigoureux comme ton père, crois-tu donc qu'il n'y a de peine dans le monde qu'à travailler la terre ? Chacun a son lot ici-bas, celui-ci a ses bras, celui-là a sa tête ; l'un parle, l'autre écrit, l'un pense, l'autre laboure. Je ne veux pas accuser ici ta mère et le frère Christophe ; mais il me semble qu'ils pouvaient mieux t'élever. Ainsi donc, c'est toi que j'en fais juge : ne veux-tu pas aller chercher fortune là-bas, puisque la terre ici ne peut pas te nourrir ? Ne veux-tu pas être un monsieur là-bas, comme ton grand-père maternel, puisque tu n'as pas appris à être un paysan comme ton père ? A présent, voilà qui est dit, mon garçon ; j'ai fait mon devoir, je t'ai averti, ma conscience ne me reproche rien. A présent, reste ou pars, je n'ai plus rien à te dire; seulement, ton père te demande cette faveur, c'est que, dans tous les cas, tu ne dises pas un mot de cette conversation à ta mère ; tu me le promets, Prosper ? »

A ces mots, mon père s'en alla, visiblement ému et ne voulant pas laisser paraître son émotion ; je restai seul avec Marguerite et le bon curé, et après avoir pris une pause assez longue pour ne pas pleurer, nous tînmes conseil tous les trois.

Notre curé me parla comme il parle toujours, en bon

père ; il me dit que mon père avait raison ; que je ne pouvais pas plus longtemps manger, sans travailler, le pain de mes jeunes sœurs et de mon jeune frère. Il me fit sentir la nécessité d'avoir un état dans le monde et de vivre par soi-même. Marguerite, qui suivait attentivement ce discours, approuvait en silence tout ce qu'il disait, et le digne homme, en conséquence, allait toujours.

Quand il m'eut bien persuadé qu'il fallait mettre à profit mes études et mes talents naturels, quand il m'eut bien prouvé qu'il n'y avait dans le monde que quelques privilégiés qui vivaient sans travailler, M. le curé se mit à me parler plus directement de ma position et des espérances qu'il avait conçues pour moi. « Sans te flatter, me dit-il, tu es un bon jeune homme, mon ami, tu sais le latin aussi bien qu'on peut le savoir ; tu sais autant d'histoire qu'un honnête homme peut en enseigner; quant à la grammaire, tu l'as apprise dans Port-Royal. Tu as des mœurs douces et bonnes ; ton enfance a été respectée et respectable ; tu peux aller à quelque chose, mon fils ; tu peux être bon à tes semblables, mon fils ! Sois donc tranquille, enfant, sur ton avenir. Courage, enfant, tu as ta mère qui t'aime comme une mère tendre et faible ; tu as ton père qui t'aime comme un père courageux et fort ; tu as pour toi ta bonté, ta jeunesse, ta bonne conscience et la bénédiction de ton pasteur. » Disant ces mots, il m'embrassait en sanglotant, le saint vieillard !

Que te dirai-je ? nous nous entretînmes ainsi longtemps tous les trois ; nous gardâmes ainsi longtemps le silence. Je dînai au presbytère, bien tristement. La nuit

venue, il fut convenu entre nous que je partirais aussitôt que mon trousseau serait fini; il fut surtout convenu que je prendrais sur moi toutes les conséquences de mon départ. C'était le seul moyen que ma mère ne s'y opposât pas.

Voilà, mon ami, comment je suis parti; voilà par quelles raisons je les ai quittées, ces riantes campagnes; pourquoi je l'ai quitté ce beau ciel; pourquoi je t'ai dit cet adieu à toi, mon frère! Crois-tu donc que si une main de fer ne m'eût pas jeté loin de toi et de ma mère, je serais allé loin de toi et de ma mère? Crois-tu donc que si la nécessité cruelle ne m'y eût pas forcé, j'aurais été de mon propre mouvement dire à ma mère: *adieu, ma mère!* et à la vieille Marguerite: adieu, Marguerite! et à toi: adieu! adieu! adieu! Christophe! le crois-tu donc? — Et crois-tu donc que pour Paris, j'aurais laissé nos fêtes de chaque jour; et crois-tu que pour Paris, j'aurais laissé tout le hameau là-bas, au milieu des mares, du fumier, des moissons, des forêts, et des sons éclatants de *l'Angelus?* Et tu as pu croire cela, Christophe! et tu as pu croire que je renonçais ainsi de mon plein gré à rêver, à dormir, à étudier, à être aimé, à aimer, à être heureux tout le jour! et tu l'as cru, mon bon Christophe! Pauvre, pauvre enfant que je suis! moi, avoir de l'ambition! moi, parler d'avenir! moi, vouloir être quelque chose! moi, courir dans ce monde là-bas qui tourbillonne en blasphémant! Tu as cru pourtant tout cela, Christophe, quand je t'ai quitté; et sans tes larmes, j'aurais vu le reproche dans ton regard!

Non, je ne veux pas que tu gardes plus longtemps

cette pensée cruelle ! Non, je ne veux pas que tu me croies plus longtemps parjure envers l'amitié ! Non, c'est un secret trop pesant à garder, et je ne le garderai pas plus longtemps, mon ami; non, par le ciel ! il faut que tu saches ce qu'il m'en a coûté pour me séparer de toi, de toi, mon frère ! Hélas ! je suis déjà bien assez malheureux !

Mais aussi, autant j'étais décidé à te dire toute mon infortune, autant je suis décidé, mon ami, à poursuivre la route commencée. Mon père et M. le curé avaient raison; il faut qu'un homme soit un homme; il faut que celui qui n'est plus un enfant quitte les lisières et marche tout seul. En avant, donc ! ayons donc du courage chacun de notre côté. Toi, prends soin des enfants du pauvre, apprends-leur à aimer Dieu, à le connaître, à le servir; reste pauvre et modeste; cache avec soin ta science comme un autre cacherait son crime, et ne m'oublie pas dans tes prières de chaque soir.

Moi, je vais me livrer en pâture à un monde qui ne voudra pas de moi, même comme sa dupe; j'ai bien à travailler pour arriver à mon jour d'automne, n'est-ce pas?

N'importe, je vais ensemencer le pauvre rocher qu'on me livrera dans ce monde; je veux le cultiver, avec la bêche et la charrue, et sous le soleil du midi; je ne veux pas que mon père me reproche encore de n'avoir pas semé et de recueillir; cependant, si tu m'en crois, recueille pour deux; de la patience et du courage, mon frère; le terrain dans lequel tu sèmeras est meilleur que le mien.

Ainsi donc, en avant, toi et moi ! en avant tous

les deux dans deux routes différentes ! Je vais tracer le sillon qui m'est confié à la garde de Dieu, et à ta garde aussi, Christophe.

Je t'écris tout cela, en attendant que la grande dame à laquelle tu m'as adressé soit de retour des bains de Dieppe, où elle accompagne madame la duchesse de Berri.

Quant à mon oncle, je le trouverais peut-être si je savais seulement son nom, sa demeure ou son état à Paris.

LETTRE V.

Je te disais dans ma précédente lettre que ma future protectrice n'était pas à Paris quand j'y arrivai. On l'attendait de jour en jour : sa maison était toute prête à la recevoir. Et quelle maison, grand Dieu ! cela s'appelle un hôtel. Tous les grands seigneurs de Paris ont un hôtel à eux tout seuls ; ils logent là-dedans avec leurs domestiques et leurs chevaux, presque aussi à leur aise que mon père dans sa ferme. C'est justement là ce qui fait que ma petite chambre est si petite à Paris. Admire le hasard ! J'étais sorti le matin de bonne heure pour faire ma visite. Je m'étais habillé de mon mieux avec mon bel habit des dimanches, quand ma mère me donnait le bras pour aller à la messe. Je marchais sur la pointe du pied pour arriver tout éclatant dans cette maison. J'arrive. Je parle

au domestique qui est à la porte. : « Madame la comtesse de Macla, s'il vous plaît? — Elle n'y est pas ! — Quand rentrera-t-elle, monsieur, s'il vous plaît ? — Elle ne rentrera pas! » Alors je remis dédaigneusement mon chapeau sur ma tête, et je fis tous mes efforts pour avoir l'air aussi insolent que ce laquais.

Cependant les valets du dedans accouraient à la porte; les oisifs du dehors entouraient la porte; moi, je cherchais un exorde à ma colère dans le genre du : *quo usquè tandem* ? Je ne trouvais pas mon exorde, ma colère attendait donc son exorde, les passants attendaient ma colère. Heureusement ma colère ne vint pas plus que mon : *usquè tandem* ! ce qui dut contrarier vivement les passants.

J'ignore combien de temps cette hésitation ridicule eût duré si un domestique de la maison, un cuisinier, ma foi! en bonnet et en tablier blancs, ne m'eût reconnu à mon air naïf, et ne fût venu à moi en me tendant la main. — Eh, mon Dieu ! s'écria-t-il, c'est monsieur Prosper, lui-même ! Bonjour, monsieur Prosper, mon camarade Prosper, quand nous allions à l'école. Et comment se porte le bon frère Christophe ? comment se porte M. le curé et la vieille Marguerite ? Mais comme vous voilà grandi et beau garçon, monsieur Prosper! Mais entrez donc! entrez, n'ayez pas peur, vous êtes chez moi. — Messieurs, disait-il à ses camarades, je vous présente Prosper, mon pays; viens donc, Prosper, tu dejeûneras avec nous! Ce fut ainsi, qu'en un instant, mon digne pays me faisait passer, en présence de ses associés, par tous les degrés de l'échelle de l'intimité.

Ce digne garçon, si parleur, si bavard et si officieux à

présent, et de manières si distinguées (tu ne le croiras jamais), ce n'était rien moins que Gaspard Touzon, le grand Gaspard, Gaspard la bête, comme on disait chez nous, le quatrième et le dernier enfant de Prosper Touzon, le garde-chasse à la Butte-aux-Lapins; t'en souviens-tu?

Tu te rappelles comme il était sournois, mélancolique, butor; à présent, c'est un boute-en-train, il a de l'esprit et il est vif comme un poisson. Je lui ressemblerai peut-être un jour.

Quel qu'ait été son accueil, son accueil m'a touché: au milieu de cette foule qui me regardait en dedans et en dehors, j'avais grand besoin d'être reconnu par quelqu'un; mieux encore valait-il être reconnu par Gaspard Touzon que par un autre. Je me laissai donc embrasser par Gaspard tant qu'il voulut m'embrasser; trop heureux de passer cette fois devant le concierge sans lever mon chapeau!

Telle fut ma première visite chez la grande dame qui doit me protéger un jour, et faire de rien quelque chose, hélas!

LETTRE VI.

Je n'ai pas accepté le déjeuner de Gaspard ; mais, en revanche, je l'ai invité à déjeuner. Un déjeuner de trente sous, ma foi ! Ce qui n'a pas empêché le digne Touzon de me dire à deux reprises : *Nous déjeunons mieux que cela à l'hôtel.*

Toutefois, Gaspard, malgré son esprit et ses succès, est un digne homme encore ; la prospérité ne l'a pas changé ; il est cependant cuisinier en second chez madame la comtesse. Je lui ai dit ce que je venais faire chez sa maîtresse ; je lui ai montré ta lettre de recommandation, et je lui ai expliqué en même temps comme quoi je savais le latin aussi bien que M. le curé, ce qui pouvait me conduire à tout, comme tu me l'as dit souvent.

Gaspard, qui n'était guère occupé par mon déjeuner,

m'a écouté attentivement ; de temps à autre, il fronçait le sourcil en signe de blâme ; il n'a pas trouvé qu'une lettre de recommandation du frère Christophe fût une lettre de *première qualité* comme il dit. — Moi qui vous parle, disait-il, je ne suis entré, et subalterne encore, dans les cuisines de l'hôtel, que sur la recommandation expresse de M. le général baron de Talont, aide-de-camp, officier de la Légion-d'Honneur et chevalier de Saint-Louis.

Puis il buvait mon mauvais vin à petites gorgées, sans quitter sa grimace de mécontentement.

Alors je l'ai mis sur le compte de sa maîtresse ; il a peu parlé de sa maîtresse et même en a-t-il parlé tout bas, d'où j'ai conclu que c'était une maison bien ordonnée. — Cependant, il m'a dit que madame la comtesse était, autant qu'on peut l'être, dévote et grande dame, rien de plus, rien de moins.

Quand je le saurai, si je le sais jamais, je te dirai ce que c'est en effet qu'une grande dame et une dévote.

Cependant, malgré la discrétion ou l'ignorance de mon invité, le déjeuner ne m'a pas ennuyé ; je ne sais pas si mon ami Gaspard pourra en dire autant.

Il m'a quitté en me promettant de m'avertir aussitôt que sa maîtresse sera de retour.

LETTRE VII.

Je ne suis pas fâché d'être à Paris tout seul et libre avant d'entrer sous le joug qu'on appelle *la protection*. J'attends donc patiemment le retour de madame la comtesse. Je viens et je vais. C'est une cohue dont on ne voit rien ; c'est une ville à laquelle on ne devine rien. Cependant, je ne m'ennuie pas. Je suis comme le voyageur qui ferait le tour de la muraille de la Chine ; c'est toujours la même pierre ; mais la masse impose et occupe. Paris, pour un pauvre jeune homme comme moi, est une muraille sans issue. Tout est fermé pour moi et pour les gens de ma fortune ; les théâtres sont fermés, les palais sont fermés, les boutiques sont fermées, tout est fermé, les jardins publics même sont fermés. — L'autre jour, je veux entrer dans le jardin des Tuileries, la sentinelle me

barre le passage : — *On ne passe pas !* j'étais en veste. J'ai vu de loin les orangers du jardin qui sont en fleurs.

Vois-tu, c'est un désert pour moi, cette grande cité, cette immense ville ! tout y est sonore et vide. Chacun passe comme l'éclair sans se voir ; la débauche tend ses piéges au coin des rues pour celui qui passe. Piéges hideux pour tout le monde, dangereux pour chacun, excepté pour le pauvre. Celui qui n'est pas vêtu comme les autres ne vaut pas un beau chien, dans cette ville ; on l'écraserait sous les pieds des chevaux qu'on ne le ramasserait que comme on ramasse des immondices ; on vous heurte, on vous pousse, et sans vous voir. Vous mourriez de faim au coin de la borne qu'on ne se douterait pas que vous mourez de faim ; j'étais bien moins seul, au milieu de nos bois, que je ne suis seul ici dans ce désert peuplé !

Dans nos forêts, il n'y a pas une place inhabitée ou inconnue ; on sait l'âge de tous les arbres, on peut saluer de son nom le moindre insecte ! Tout vous sourit, la nuit et le jour ; le jour, c'est l'oiseau qui chante là-haut dans l'arbre, là-haut dans le ciel ; la nuit, c'est l'oiseau qui chante, c'est le ver qui jette son âme et son phosphore en sillons lumineux ; c'est l'étoile qui file et qui tombe comme une de nos villageoises qui se foule le pied dans un bal ! O notre forêt déserte ! quelle ville habitée, quelle ville hospitalière, quelle bonne et douce ville, et populeuse et bruyante, et hospitalière, comparée à Paris ! La forêt vous donne pour rien son ombre séculaire, et son tapis de mousse, et son eau fraîche. Paris vous vend très-cher son ombre pelée, sa chaise de paille, son eau

fétide ; la forêt étend sous vos pas ses moelleux petits sentiers qui courent au pied de l'arbre comme les poussins autour de la poule ; Paris vous enseigne de mauvaise grâce sa rue infecte et sombre que vous cherchez ! la forêt c'est la ville, c'est l'hospitalité, c'est le monde, c'est le bel art, c'est la vie ; la ville c'est le meurtre, c'est le désert, c'est le mensonge, c'est la mort.

Te souviens-tu, Christophe, de la cabane verte que roule le berger çà et là, dans les pâturages lointains ; c'est une maison sur deux roues, qui se mène à bras où l'on veut. Quand le berger a bien placé sa maison sous un bel arbre, sur une pente heureuse, il s'entoure d'un grand parc sinueux, aux formes variées. Il fait en petit ce que les autres font en grand ; il a sa maison et sa clôture tout autour de sa maison. Que de fois, par l'orage, nous sommes-nous réfugiés dans cette petite maison toujours ouverte, sans même demander la permission du propriétaire absent !

Te souvient-il encore des huttes de torchis et de bois que le charbonnier se construit dans la forêt ? on les prendrait de loin pour les ruches de quelques abeilles malhabiles. Dans ces huttes vivent ensemble et le père et l'enfant et la mère ; ils y couchent l'hiver et l'été ; ils sont entourés de feux couverts par la cendre, tout comme le berger est entouré de ses agneaux bêlants ! Ils vivent seuls, pauvres, errants et nus comme le berger. D'heure en heure, et quel que soit leur sommeil, ils sortent pour voir si leurs feux couvent toujours sous la cendre. C'est une pénible vie que celle des charbonniers ! Certainement, ceux-là ont le droit d'être durs envers les hommes pour qui les hommes sont si durs ! certaine-

ment ceux-là ont le droit de fermer la porte de leur ruche aux hommes qui leur ferment la porte de leurs maisons ; ces pauvres sauvages sont tout noirs, ils sont maigres, ils ont faim ! Que de fois, cependant, nous ont-ils dit avec un blanc sourire, et en se pressant autour de leur foyer : — *Jeunes gens, prenez place et soupez avec nous !*

Eh bien ! cette petite cabane, si petite qu'elle soit, cette pauvre hutte si humble qu'elle soit, si étroite qu'elle soit, Paris est bien grand, bien grand ! tu chercherais en vain dans tout Paris vingt pouces de terre où reposer ta hutte ou ta cabane, ne fût-ce qu'une heure !

Souvent, quand je m'arrête dans les places publiques, on me montre au doigt et l'on se dit tout bas : — *Voilà un paysan !*

Paysan ! c'est mieux que si on disait : — *Voilà un Cafre !*

Il faut que je te rassure sur mes ressources pécuniaires. Dieu merci, elles sont encore fort grandes. Mon père a vendu deux vaches avant mon départ, souviens-t'en ! Souviens-toi aussi que ma mère a filé tout cet hiver. Le curé et Marguerite voulaient acheter un cochon, ils ne l'ont pas acheté. — O cœurs humains et touchants sacrifices ! tout cela pour me donner le droit de vivre vingt-quatre jours à Paris, sans y mourir de misère et de froid.

Gaspard m'a prévenu par une lettre que ma bienfaitrice arrivait après-demain.

LETTRE VIII.

Elle arrive demain ! demain je saurai d'elle ce qu'elle peut ou ce qu'elle veut faire pour moi. Demain je saurai si en effet je suis bon à quelque chose dans ce monde ! Voudra-t-on de moi, voilà la question !

A te dire vrai, c'est une incertitude qui me pèse. Je me suis relevé pour te dire cela en confidence.

Car je ne dors pas, je ne dors plus. Je suis arrêté comme par le remords. Et toi, tu dors, Christophe ! tu dors ! Ta journée est remplie par les bonnes actions et par les beaux ouvrages ; et tu sais le soir ce que tu feras le lendemain. Homme heureux ! Bonsoir, bonsoir.

LETTRE IX.

Cette lettre sera très-longue peut-être, si je puis dire tout ce qui se passe là! Voici trois jours que je suis plongé dans la stupeur la plus profonde. Ce que j'ai vu et ce que j'ai entendu est en même temps si étrange et si simple que je ne sais plus que penser. Où suis-je? où sommes-nous? Vraiment, pourquoi donc le Ciel m'a-t-il laissé tomber ici, pauvre âme isolée, pour ne me donner ni appui, ni soutien, ni fortune, ni pouvoir, ni état, ni maison, pour faire de moi un paysan trop savant et trop faible pour être un paysan, pour me donner des habits qui me font rougir? Pardonne-moi cet emportement, cher Christophe; mais, hélas! contre qui veux-tu que je m'emporte, si je ne m'emporte pas contre toi, mon ami?

Je t'ai raconté que madame la comtesse, ma protectrice, revenait des bains de Dieppe. On m'avait averti de son retour. Elle arrivait le soir, le lendemain elle serait visible. J'avais hâte de la voir cette femme d'où dépendait ma destinée ! non pas que j'eusse envie de la connaître ; mais j'avais besoin qu'elle me connût. Ma protectrice allait être ma seule ressource ; mes ressources s'en allaient chaque jour ; je n'avais plus le lin filé par ma mère ; les deux vaches de mon père étaient parties ; le pourceau du bon curé me restait ; mais il était si petit et si faible ! Hélas ! pensai-je en moi-même, il faudra tout une année à ma bonne mère pour filer autant de chanvre, mon père n'a plus de vache à vendre, et les pauvres de M. le curé ne s'apercevront que trop l'hiver prochain qu'il n'a pas tué son porc de tous les ans.

Il fallait donc en finir et tenter cette grande dame. Je pris mon courage à deux mains pour la seconde fois ; je me fis aussi élégant que je pus ; puis je cherchai mes lettres de recommandation ! je ne trouvais pas mes deux lettres. Je m'inquiète, je me tourmente, où sont-elles ? Je suis perdu si mes lettres sont perdues ! Toute ma vie est dans ces lettres. C'est là qu'on dit ce que je suis ; sage et fort, et rangé, et savant, et honnête ; c'est là qu'on me donne toutes les qualités de l'esprit et du cœur ; ces lettres, mon espérance, où sont-elles ? où est-il mon brevet pour l'avenir ? Là est mon nom, grand Dieu ! jusqu'à mon nom que j'ai perdu ! Si je l'ai perdu le nom de mon père, il me faudra huit jours pour l'envoyer chercher par la poste. J'ai passé ainsi une heure horrible à force d'angoisses. Je me suis jeté tout confondu sur mon lit défait ; je prenais mille résolutions diverses tour à

tour ! Tout faire plutôt que d'attendre encore ! plutôt que de fatiguer mon père de nouveau, plutôt que d'inquiéter mes amis de là-bas ! Je pensais déjà à me faire soldat, si on voulait me recevoir et me donner trente francs d'avance ; quand tout à coup je retrouvai mes lettres de recommandation dans une des poches de mon habit.

Je sortis mal remis de cette secousse. Je traversai encore une fois la foule ; toujours la même foule, oisive, en guenilles et à jeun, qui court et qui s'amuse, même à jeun, de tout ce qu'elle voit en courant, et je n'eus pas l'esprit de me demander :

— *Comment vit-elle, celle-là ?*

J'arrivai à l'hôtel de madame la comtesse. Une voiture m'avait éclaboussé en passant ; je perdis beaucoup de temps à m'essuyer avec mon mouchoir. Oh ! qu'il en coûte pour être présentable à celui qui est pauvre ! quel gré on devrait lui savoir de l'éclat de ses souliers et de la propreté de ses habits ! Un peu restauré, j'entrai à l'hôtel par les cuisines en demandant mon ami et protecteur Gaspard Touzon.

Quand j'entrai, Gaspard était occupé à la cuisine ; le chef était revenu avec sa maîtresse. Gaspard avait repris son rôle de subalterne ; il était retourné à son poste d'esclave ; c'était bien le même bonnet, le même tablier, mais ce n'était plus le même visage radieux ; pauvre et humilié Gaspard !

Cependant, il me reconnut, mais en toute hâte, à la dérobée, en tournant la broche. Quant à sa protection, elle se bornait, ce jour-là, à ce simple signe de tête ; puis il me désigna la porte de l'antichambre, et il revint à son gibier qui tournait.

Voilà où était tombé mon protecteur, le protégé du général baron de Talont, aide-de-camp, officier de la Légion-d'Honneur et chevalier de Saint-Louis.

Et moi, j'étais bien plus tombé que lui encore, moi le protégé du curé de Saint-Nicolas, de Pierre Touzon et de frère Christophe l'ignorantin !

Et je serrais dans ma poche mes lettres de recommandation ; car je n'espérais plus qu'en elles depuis que je ne pouvais plus compter sur mon ami Touzon.

J'entre dans l'antichambre ; à moins d'entrer à genoux, il est impossible d'entrer plus respectueusement quelque part, même à la chapelle ardente, le Vendredi-Saint.

Personne ne me regarda dans l'antichambre.

Il me semble que je demandai quelque chose, madame la comtesse, par exemple. — Personne ne me répondit. Cependant je tirai mes lettres de ma poche. Mes deux lettres sur du gros papier à compter les journées des ouvriers, que nous avions eu tant de peine à trouver à la ferme. — Je tendis une de mes lettres seulement, personne ne tendit la main pour la recevoir. — Alors ma pauvre lettre retomba dans mon chapeau ; mon chapeau la reçut d'un air si timide que je me pris à prendre en pitié ma lettre de recommandation.

Quelle minute j'ai passée là ! quel horrible moment ! épuisé, haletant, honteux, muet, la bouche dévorée par la fièvre, le cœur palpitant, le sang soulevé, pâle, à demi mort, je m'assis sur une banquette qui était là pour le service des domestiques ; l'antichambre trouva que j'étais bien hardi !

On entrait chez madame, les deux portes s'ouvraient et les personnes qui étaient dans le salon voisin se levaient; on annonçait le nouveau venu; je penchais la tête, je voyais le coin d'un tableau, je voyais un fauteuil, je voyais une fleur du tapis; puis les deux battants se refermaient, tout était dit; l'antichambre redevenait antichambre et les laquais redevenaient laquais.

Cependant ils me souffraient là avec eux : ils m'avaient vu quelquefois avec mon ami Touzon.

Combien cela eût-il duré? je ne sais. J'étais là sans pouls, sans regard, sans âme; là comme dans un rêve. Tout à coup, un grand bruit de carrosse se fait entendre; deux chevaux fringants, traînant une petite voiture, entrent dans la cour; un homme entre dans l'antichambre.

— Madame la comtesse est-elle visible? dit-il.

Le valet, avec le plus profond respect : — Oui, monsieur.

Ils se lèvent tous. Moi je ne me lève pas et je regarde.

Il faut que ma figure, à ce moment-là, ait eu une singulière expression de misère et d'accablement; il faut que mon œil ait révélé quelque peu les passions de mon âme; car, tout à coup, ce monsieur qui allait entrer en toute hâte, cet homme élégant et riche, à qui les laquais eux-mêmes portaient tant de respect, il me regarde! il s'arrête! il s'approche de moi! Jamais, non jamais, regard pareil n'a passé sur ma tête! cet homme était là m'étudiant avec un regard fixe qui me faisait frémir. Il resta ainsi tout un siècle à me regarder. Moi, tout entier soumis à cette étrange fascination, j'y suc-

combais en silence : on eût dit un coupable qui attendait son arrêt de mort.

Oh ! c'est là une étrange position, à laquelle je ne voudrais pas revenir. C'est là un supplice que je ne voudrais pas éprouver deux fois ! moi, courbé en deux sous ce regard ! moi, qui souvent avec toi ai regardé le soleil en face. Oh ! la misère ! la misère ! comme elle flétrit un homme, et les plus jeunes et les mieux nés ! comme elle ploie leur âme ! comme j'ai tremblé, moi, devant cet homme que je ne connaissais pas, qui ne me connaissait pas. Pourquoi aussi, malheureux que je suis, rester dans l'antichambre ? pourquoi me flétrir là tout seul ? pourquoi ne pas oser frapper à cette porte qui s'ouvre toute seule pour tant de gens ? pourquoi me surprendre à être vil pendant deux heures ? vil tout seul ? Vois-tu ? Christophe, s'il fallait encore souffrir ce que j'ai souffert en cet instant, j'aimerais mieux mourir !

Je ne sais pas si l'étranger comprit ce qui se passait dans mon cœur, s'il eut pitié de mon violent et muet désespoir, ou bien s'il attendit pour me parler qu'il m'eût assez vu ; il s'approcha encore de moi, et avec une voix très-douce, le geste le plus poli et l'accent le plus affable : — Monsieur, me dit-il, vous attendez peut-être que votre tour soit venu pour entrer chez madame la comtesse ?

Ce ton poli, cette voix si douce, ce regard bienveillant, toute la grâce de sa personne, me calmèrent tout à coup. Mon cœur, qui bondissait dans ma poitrine, devint plus calme ; je me sentis mieux, j'eus la force de me lever et de répondre, tremblant encore :

— Hélas ! monsieur, je n'ai pas de tour pour entrer ;

j'entrerai quand madame la comtesse le voudra. Cependant, monsieur, j'aurais grand besoin de lui parler.

Et je me remettais peu à peu en parlant. Pour lui, il me regardait toujours, mais déjà avec moins d'attention et d'un air plus amical.

— Eh bien! me dit-il, puisque vous êtes ici avant moi, puisque c'est à vous à entrer, je vous demanderai la permission d'entrer avec vous, si vous le voulez bien?

En même temps, il ouvrait la porte du premier salon. Le valet de chambre annonce : — *M. le baron de la Bertenache!*

M. le baron s'arrêta sur le seuil de la porte et se retournant vers moi : — Passez le premier, je vous prie, me dit-il.

Le premier salon n'était guère qu'une antichambre plus élégante que la première et mon conducteur ne s'y arrêta pas.

Une porte s'ouvrit; il me prit par la main en me disant : — Suivez-moi!

Je le suivis.

Je ne te décrirai pas ce que je vis alors. Tu as lu assez de poëtes pour avoir le droit de ne pas me croire; ce qui nous gâtera toujours toutes les histoires du monde, à nous autres hommes simples et ignorants, ce sont les contes des *Mille et une Nuits*. Mets donc la bride sur le cou de ton imagination, et laisse-moi décrire ce que j'ai vu.

C'est une grande chambre, un grand lit qui ressemble à un autel recouvert du dais de la Fête-Dieu; une femme, qui n'était ni vêtue, ni toute nue, était assise nonchalamment dans un grand fauteuil; ses deux pieds

se croisaient l'un sur l'autre ; elle écoutait ; elle parlait, elle regardait, elle voyait tout ; elle ne me vit pas.

A la vue du baron, elle se leva à demi de son siége en souriant ; elle tendit sa main au baron en souriant.

— Eh ! bonjour ! Et comment allez-vous ? Et pourquoi ne vous a-t-on pas vu de toute la saison, méchant ?

Moi, je me retirai dans le coin de la cheminée et je me fis tout petit. J'étais tout entier à la scène qui se passait.

Outre la comtesse, il y avait encore là une dame d'un certain âge, en robe de satin noir ; un tout jeune homme en habit d'officier qui était penché sur le siége de la vieille dame ; un peu plus loin, dans un vaste fauteuil à ramages, un évêque, oui, un évêque, portant sa large croix d'or sur sa poitrine, lisait tranquillement son journal.

A proprement dire, madame la comtesse parlait seule, et M. le baron écoutait seul. Les autres personnages étaient des personnages muets, qui se parlaient et qui s'écoutaient tout bas.

Moi, retiré dans mon coin, je voyais tout ; je suivais le moindre mouvement de cette femme de tant de pouvoir. Elle était blanche et vive, elle avait l'œil noir et net, les dents très-belles, le port très-haut, la voix d'un timbre éclatant. C'était une grande dame.

Après elle, ce qui m'occupait le plus, c'était monseigneur l'évêque, entends-tu, Christophe ! un évêque sans rochet, assis sur un fauteuil, dans une chambre, avec des femmes et lisant un journal ! Quel spectacle pour nous qui n'avons vu un évêque que le jour de notre confirmation, à genoux devant lui et recevant le petit souf-

fiet chrétien, et baisant sa bague verte! — Moi, je ne pouvais me rassasier de la vue de cet évêque.

Le reste de la société ne prenait pas plus garde à lui qu'il ne fallait, on le traitait comme un autre homme. C'était étrange!

La conversation allait toujours. — Et ce qui t'étonnera, c'est que tout en ne perdant aucun geste des interlocuteurs, je ne perdis aucune de leurs paroles. J'étais double! Te rappelles-tu un jour que j'étais malade que le médecin prétendait que nous avions six sens! J'avais retrouvé mon sixième sens, en vérité!

Mais, comment te donner une idée de ce jargon, de ce murmure, de ce badinage, de ce bruit, de ce silence? On croirait d'abord, à les entendre, que ces gens-là parlent français, et qu'ils parlent le français de tout le monde; mais on voit bientôt que c'est un langage au-dessus de la portée de tous les hommes. L'idée, la pensée, le mouvement, la forme de cette parole, tout cela est inexplicable. Les mots n'ont plus le même sens, et puis c'est une parole coupée, entrecoupée, allant çà et là par sauts et par bonds, se repliant sur elle-même sans fin et sans âme, et revenant à chaque instant à son point de départ par un détour. Te rappelles-tu ce jour où tu voulus apprendre l'hébreu, mon ambitieux Christophe? Déjà tu lisais le livre saint dans son magnifique alphabet, mais c'était tout. Tu n'avais pas l'intelligence de ces nobles sons que tu venais de découvrir. Ainsi étais-je moi, entendant tout ce monde parler de politique, de royauté, de religion, de poésie, d'amour, de mille passions étranges et brûlantes dont le nom m'était à peine connu; et cependant personne n'avait encore

daigné me jeter un regard, personne ne savait encore que j'étais là ; quand tout à coup, madame la comtesse, tournant par hasard ses yeux à demi fermés vers le coin où j'étais assis, laissa tomber ces mots avec une négligence et un mépris que nulle parole humaine ne saurait expliquer :

— Que nous veut ce monsieur? En même temps elle était sur le point de faire un geste comme pour me montrer du doigt.

Tu me croiras si tu veux, Christophe, je n'ai jamais senti plus complètement le mépris humain, le mépris dans toute sa lourdeur, le mépris aigu, incisif, pénétrant, aiguisé, trempé dans le venin, d'une grande dame, qu'en entendant ce : *Que nous veut ce monsieur ?*

Elle avait, en disant cela, les lèvres rapprochées, les yeux écartés, les dents serrées, l'œil à ses pieds ou aux miens ; j'entends encore et j'entendrai siffler longtemps à mes oreilles ce : *Que nous veut ce monsieur ?*

J'étais bien bas dans l'antichambre, j'étais encore plus bas dans le salon. La société, en entendant : *Que nous veut ce monsieur ?* me jeta un demi-regard ; le colonel m'aperçut à travers les cheveux bouffants de la vieille dame ; la vieille dame me regarda dans les yeux du colonel ; l'évêque lui-même ne me vit qu'à travers son journal ; j'étais muet, accablé, perdu !

Le baron de la Bertenache, tout seul, me regarda avec compassion, avec bonté, et, qui plus est, avec politesse ; car il est certaines positions dans la vie où la politesse soulage plus que la pitié ; je l'éprouvai pour la seconde fois ; et, soit instinct, soit terreur, je laissai le baron

répondre pour moi à cette question : *Que nous veut ce monsieur ?*

— J'ai trouvé monsieur dans l'antichambre, assis à côté de vos gens, madame, répliqua-t-il ; certainement ce n'était pas là sa place, et j'ai cru servir vos intentions bienveillantes en l'introduisant avec moi. De grâce, madame, faites que je n'aie pas trop présumé de mon crédit auprès de vous ; regardez mon protégé d'un œil plus favorable ; voici bien longtemps qu'il attend une audience ! soyez bonne pour lui comme vous l'êtes pour tant de gens qui ne le valent pas. Regardez-le, de grâce, c'est un beau jeune homme de vingt ans à peine, un enfant encore, plein d'ingénuité et de tendresse, timide, mais homme de cœur, j'en suis sûr... Regardez comme il tremble, madame, et que sa pâleur est belle, cette pâleur de l'innocence ! c'est absolument le teint que vous avez vous-même après une pénible nuit de sommeil !

En même temps, il se levait, et, me prenant par la main, il me plaçait justement devant la comtesse : j'étais ébloui.

A la voix de mon introducteur, l'attention de la société me devint, sinon plus favorable, du moins plus honorable et plus directe ; on me regarda en face, et, qui plus est, la comtesse, toujours hautaine cependant, m'adressa directement la parole. — Que voulez-vous, monsieur ? — et qui êtes-vous, monsieur ?

Je sentis qu'il fallait faire un effort pour répondre, ou mourir ; je tendis mon âme de toutes mes forces, et d'une voix ferme, et qui peu à peu me rassurait moi-même, à mesure que je m'entendais parler, je répondis :

— Madame, je suis le fils d'un fermier, dont le père

était le fermier de votre père. Mon père, me trouvant trop faible pour travailler à la terre, m'a envoyé à Paris pour choisir un état. Le frère ignorantin Christophe, mon mentor et mon ami, m'a appris à lire et à écrire, et le grec et le latin; il dit que je suis bon à quelque chose, et, comme vous avez été bonne pour lui, il a osé me donner une lettre pour vous, madame.

En même temps, je cherchais mes deux lettres dans ma poche; elles étaient restées dans mon chapeau, mon chapeau était par terre, au coin de la cheminée; j'allai prendre une de mes lettres et je la présentai à la comtesse.

La comtesse hésitait à la prendre. — Le baron la prit à sa place :

— Permettez-moi, madame, d'être votre lecteur ce matin; je m'intéresse à ce jeune homme, et je ne veux pas que vous laissiez sans la lire la lettre de son protecteur Christophe.

Alors il ouvrit la lettre, et cette lettre, que j'avais lue à peine et dont je ne t'avais pas remercié, mon ami, si tu savais comme elle est belle, et bonne, et simple! tu aurais pleuré toi-même, si tu avais pu l'entendre lire ainsi; pour ma part, j'ai cru tout d'abord que ta cause était gagnée, et que l'on ne pouvait rien refuser à une prière ainsi faite; toute la compagnie paraissait émue en l'écoutant, et moi-même, moi, ton Prosper, j'en avais les larmes dans les yeux!

Quand la lettre fut achevée, il y eut un moment de silence, pendant lequel je me grandis de dix coudées, la taille des héros d'Homère, me sentant aimé et protégé par un homme tel que toi!

Après quoi, madame la comtesse, me parlant avec une plus douce voix :

— Et que voulez-vous faire à Paris, mon enfant ?

— Madame, lui dis-je, tout encouragé, c'est à vous que je demande conseil.

— Puisque vous êtes si savant, reprit-elle, puisque M. Christophe vous a si bien élevé, puisque vous savez le latin aussi bien que M. le curé d'Ampuy, ne voulez-vous pas entrer au séminaire ? en ce cas, je vous recommanderai à notre saint oncle que voici.

En même temps, elle regardait son oncle à qui la proposition parut fort peu agréable.

— Madame ma nièce, dit monseigneur, en se relevant à demi sur son fauteuil, croyez-vous donc que le séminaire soit ouvert ainsi au premier venu, sans nom, sans patrimoine, sans famille, parce qu'il a été élevé par le frère Christophe ? Le séminaire ! le séminaire ! ne dirait-on pas qu'il n'y a qu'à frapper à cette porte pour que la porte s'ouvre ? Prenez-vous le séminaire pour une caserne, je vous prie ? Et encore, quel moment choisit-on pour recommander ce nouveau venu on ne sait d'où ? Le moment où la religion se relève de toutes parts, à l'ombre de tout bon chrétien ; le moment où les séminaires se remplissent de jeunes gens de grand nom et de vastes espérances ;—croyez-vous donc qu'il en soit aujourd'hui du clergé de France comme sous l'empire, ma nièce ? Sous l'empire, le dernier goujat qui avait peur d'aller à l'armée était bon pour le sacerdoce ; aujourd'hui l'autel se peuple dans ce que la France a de plus noble et de plus grand. Cherchez donc une autre place pour monsieur, s'il vous plaît. Au lieu de me l'adresser, pourquoi ne le

recommandez-vous pas à votre cousine que voilà, ou à M. le colonel? — Et monseigneur se promenait de long en large, tout ému, et sans me regarder. Moi j'étais confondu de donner tant d'embarras à un évêque.

La vieille dame en robe noire répondit à monseigneur :

— Ce que vous nous demandez, monseigneur, est bien difficile, pour ne pas dire impossible. Nos bureaux sont remplis de solliciteurs recommandés de si haut! il n'y a pas une place vacante qui ne soit demandée pour leurs protégés, même par des princes du sang! Songez donc, monseigneur, à toute la misère qui entoure la vieille noblesse! elle a tant souffert, elle aussi! elle a tant d'enfants à pourvoir, tant de vieux serviteurs à nourrir, tant de besoins! Tout ce que je puis faire pour M. Prosper, c'est de le recommander de toutes mes forces à monsieur le colonel.

En même temps la vieille dame faisait un horrible sourire à M. le colonel.

Le colonel, qui pensait à tout autre chose, improvisa tout à coup un brusque sourire, pour répondre à celui de la dame. L'effet de ces deux sourires, l'un jeté avec tant d'art, ridé jusqu'aux oreilles, l'autre brusque et subit, et qui se balance à peine au bout des lèvres, ces deux sourires me firent horreur, surtout en pensant que ma destinée était placée entre ces deux sourires.

Après quoi, le colonel répondit nonchalamment :

— Pour moi, je suis bien disposé à signer un engagement à M. Prosper, mais je ne lui conseille pas la carrière militaire : c'était bon il y a dix ans; il y a dix ans, on pouvait fort bien avoir été soldat et devenir général,

c'était la mode ; il y a dix ans, quand un conscrit faisait son sac en partant, il y laissait toujours une place vide pour y chercher le bâton de maréchal, c'était l'usage ; aujourd'hui tout cela est changé : vous parlez de réformer le sanctuaire, monseigneur ! et l'armée, donc ! à qui est-elle livrée encore, l'armée ? quels hommes la commandent ? si l'autel a besoin de grands noms, nous aussi nous en avons grand besoin ! l'armée et l'église, ce sont les domaines de la noblesse. Je ne conseille donc pas à monsieur de se faire soldat ; cependant, s'il le veut à toute force, je le recommanderai puissamment à mon sergent-major.

Je voyais bien que la conversation languissait. — Je n'eus pas le courage d'y mettre fin, en me retirant. C'était une vengeance bien innocente de tant de mortifications, n'est-ce pas ?

Alors madame la comtesse revint à son oncle :

— Monseigneur mon oncle, ce jeune homme ne convient qu'à vous : il est trop faible pour faire un soldat ; il est trop innocent pour faire un commis ; il sait le latin ; il explique Cicéron, mon oncle, Cicéron que vous aimez tant ! donnez-lui une petite place dans votre séminaire, cela fera un beau diacre ! un diacre tout blond, comme vous les aimez ! Aidez-nous un peu, mon oncle ; ce jeune homme va se perdre, si vous ne lui tendez pas la main, monseigneur ! donnez-lui seulement une bourse, — nous nous chargeons du reste, nous autres ; — nous ferons une quête, nous ferons une loterie, nous jouerons son trousseau à l'écarté, nous ferons tout ce que nous pourrons pour ce jeune homme ; n'est-il pas vrai, ma cousine et messieurs ?

Et chacun, par un signe de tête, de donner son consentement à cette bonne œuvre.

A ce mot de quête, à l'idée de cette aumône qu'on voulait me faire en jouant, je ne me contins plus; je relevai la tête enfin! je retrouvai un peu d'orgueil enfin! je me rappelai enfin que j'étais venu à Paris pour être un homme! j'étais si hors de moi que je parlai avec le plus grand sang-froid; la sueur coule de mon front quand j'y songe à présent.

— Madame... mesdames... monseigneur... monsieur le colonel... dis-je lentement, je n'accepte ni votre aumône, ni votre pitié! Je suis un homme de cœur, qui aime mieux mourir de faim que de vous voir jouer entre vous à qui me donnera ma première soutane! La nécessité m'a jeté à Paris; mais c'est une nécessité honorable dont vous voulez faire une honte; mes amis m'y ont envoyé, croyant avoir assez de crédit pour demander votre protection pour moi, et non pas votre aumône; donc, je vous remercie de votre pitié, monseigneur, mesdames et messieurs, gardez-la pour d'autres! Je sors.

Je ne te dis pas là tout mon discours; j'ai mieux parlé encore que cela; et puis, il fallait voir tout ce monde d'égoïstes dérangés dans leur oisiveté du matin! Il fallait voir le mécontentement de tous ces visages! Moi, infime, qui déconcertais tout d'un coup leur vaniteuse charité, moi qui dérangeais leur partie de cartes projetée pour le soir! j'ai eu là un moment de triomphe complet sur l'égoïsme de ces gens-là!

Ces gens-là, surpris un instant par ma colère et honteux de leur surprise, reprirent leur facile et commode attitude de mépris.

— Mais vraiment, vous êtes fou, monsieur Prosper! me dit la comtesse.

Ta lettre, qu'elle tenait encore, lui échappa de la main.

Je ne répondis pas ; je ramassai ta lettre par terre, et je la baisai. — En relevant la tête, je vis le regard du baron qui ne m'avait pas quitté. — Mais, disait-il à la comtesse, mais voyez donc, madame, comme il est beau, cet enfant !

J'allais sortir ; le baron se leva, et, se mettant devant la porte, il m'arrêta.

— Monseigneur, dit-il, il est bien convenu que vous ne voulez pas de ce jeune homme ?

— Madame la baronne, dit-il, il est bien convenu que vous ne voulez pas de ce jeune homme ?

— Monsieur le colonel, dit-il, il est bien convenu que vous ne voulez pas de ce jeune homme ?

Et vous, madame la comtesse, il est bien convenu que vous ne voulez pas de ce jeune homme ?

Disant cela, il jeta sur moi un regard inexprimable de bienveillance et de pitié, un regard plein de regret et de douleur.

— Vous ne voulez pas, reprenait-il, de ce jeune homme ! de cet enfant de vos domaines ; de ce petit Prosper si bien élevé par le frère Christophe, et qui a mangé le blé de votre grange ?

— Vous n'en voulez pas : vous ne voulez pas donner une mère à l'orphelin, un appui au jeune homme isolé ; vous ne voulez pas ? Vous ne voulez pas faire droit à la prière du vieux curé qui vous prie à genoux, à la prière de ce bon Christophe qui vous prie à genoux ? Vous vou-

lez à toute force le laisser à lui-même dans tous les vices de cette infâme ville, le pauvre enfant si blond, si innocent, si naïf ? Cela est dit entre nous, n'est-ce pas, que vous abandonnez cet enfant, et que vous me le laissez cet enfant à moi, madame ?

— A vous ! à vous ! s'écria la comtesse d'un air effrayé.

— Et pourquoi pas à monsieur le baron, reprit l'évêque. Oui, monsieur, ajouta monseigneur, cet enfant si plein d'orgueil, nous vous le donnons, à vous, en toute propriété. Vous êtes riche et puissant, nous vous confions son avenir. Nous avons bien assez de pauvres, nous autres, pour ne pas en refuser à ceux qui nous en demandent. Et maintenant, ma nièce, donnez-moi la main ; vous, monsieur le colonel, donnez la main à votre cousine, il est temps d'aller déjeuner.

Et ils sont tous partis pour aller déjeuner, sans me demander si j'avais faim ?

Tout cela te semble étrange, n'est-ce pas ? et à moi donc ! quand je songe que tout cela m'est arrivé en un jour ! quand je songe que moi j'ai heurté à mon premier pas dans le monde une comtesse, une baronne, un évêque et un colonel ! et quelle comtesse, et quelle baronne, grand Dieu ! et quel évêque, et quel colonel ! Les plus grands noms de la vieille France, car la France se divise aujourd'hui en deux Frances : la France noble et la France roturière, la cour et la ville. La première France est tout, la cour est tout, le reste n'est rien. La toute-puissance royale et divine s'éparpille dans la nation tant qu'elle peut, tendant ses filets et son joug de toutes parts ; cela est bien extraordinaire et bien incompréhensible pour toi, Christophe !

LETTRE X.

J'en suis resté, dans ma dernière lettre, à l'instant où le baron la Bertenache venait de s'emparer de ma personne. Il me semblait que je venais de jouer un rôle dans un de ces anciens contrats de vente, par lesquels les Romains vendaient leurs esclaves : on avait fait pis que me vendre, moi, on m'avait donné pour rien, et à qui donné? mais enfin on m'avait donné : mon maître m'entraînait hors de cette maison comme s'il avait eu peur que j'y voulusse rester ; il me fit monter en voiture avec lui, et nous voilà partis au galop.

Oui, parti avec lui, parti avec lui dans sa voiture, sans lui avoir dit oui ou non ! Parti ! et en chemin mes pensées se pressaient à flots. Que devenir, grand Dieu ! dans cette grande ville ? Que faire ici ? et à quoi suis-je

bon? et qui voudra de moi? et qui me donnera mon pain de chaque jour? Oh! c'est qu'alors je sentais combien elle est sublime cette parole du *Pater : donnez-nous notre pain de chaque jour!* Plus d'espoir, plus d'avenir, plus rien pour moi, pas une âme qui me porte intérêt! Tout m'est fermé, Paris et mon village! Eh! comment ne me serais-je pas abandonné à la première voix charitable qui me dit : Venez avec moi, Prosper!

Quelquefois je me repentais de n'avoir pas accepté l'aumône que voulaient me jeter ces gens-là; je m'en voulais de mon orgueil, et je me disais que c'était par ma faute si j'étais tout à fait perdu.

Mon protecteur me voyant si préoccupé, me laissait tout entier à ces tristes idées. Il abaissa les stores ne sa voiture pour me donner de l'air, puis il se mit à regarder de l'autre côté pour me laisser plus libre et plus maître de moi.

Nous arrivâmes ainsi à son hôtel dans le faubourg Saint-Honoré : c'est une maison du siècle passé, aux dehors élégants et riches; une maison cachée au fond d'une vaste cour et parfaitement éloignée de tous les bruits et de tous les regards de Paris.

Nous descendîmes, il me fit entrer chez lui, me donnant toujours le pas, et me disant à chaque fois : Donnez-vous la peine d'entrer.

Il me pria de lui faire l'honneur de déjeuner avec lui. On mit donc un second couvert, et l'on servit.

Le repas était exquis; le vin était beaucoup plus vieux que le vin le plus vieux de mon père; j'avais faim et soif; j'ai bu et mangé; mon hôte était si prévenant et si bon que j'oubliais tous mes chagrins; je me confiai en enfant

à cette nouvelle providence. Lui, me voyant boire et manger, jouissait de mon bon appétit, comme nous-mêmes, Christophe, quand nous donnions notre morceau de lard et notre grand morceau de pain bis au mendiant du grand chemin.

Mais voilà ce qui est plus incroyable, et quel signe de croix tu vas faire quand je t'aurai dit qui est cet homme, Toutefois, il faut encore que je te raconte notre conversation, je te dirai ensuite qui il est.

Quand j'eus bien bu et bien mangé (c'était le premier bon repas que j'eusse fait depuis mon entrée à Paris.) — Ainsi donc, me dit-il, vous voilà comme je vous veux, et voici déjà que vous reprenez courage ; et vous avez raison, mon enfant, l'avenir est si grand! En effet, ce qui vous arrive aujourd'hui et ce que vous regardez comme un très-grand malheur est peut-être un grand bonheur en effet.

— Je ne vois guère, lui répondis-je, comment c'est un grand bonheur pour moi ; être seul au monde, être privé du seul appui que je pouvais espérer dans ce monde ; hélas! j'ai peut-être été bien imprudent tout à l'heure aussi, et sans mon mouvement d'orgueil je serais peut-être prêtre ou soldat à l'heure qu'il est.

— Et c'est justement par ce mouvement d'orgueil que vous valez quelque chose, mon enfant! J'ai tressailli de joie quand je vous ai vu, vous, pauvre jeune homme, rejeter dédaigneusement l'insolente aumône de ces messieurs et de ces dames. Bravo! jeune homme, me suis-je écrié tout bas. Bravo! jeune homme, crache au nez de ces misérables! couvre-les de ton mépris comme d'une tache ineffaçable. Montre-leur ce que vaut un homme de

cœur à ces lâches sans cœur et sans âme ! De ce mouvement d'orgueil, mon ami, date pour vous dans mon âme une amitié qui ne finira qu'avec ma vie. Disant cela, il avait l'air pénétré.

Puis il reprenait : — Pauvre enfant ! qui voulait aller au séminaire ! mais vous ne savez donc pas ce que c'est que le séminaire ; c'est une caverne où le plus hideux de tous les vices, l'hypocrisie, règne en maître souverain. Le séminaire, c'est un repaire d'ambitieux et de menteurs, c'est un vil ramassis de tout ce qu'il y a de stupide dans le monde. Vous ne les avez donc jamais vus comme ils sont laids et abrutis ! quels yeux rouges ! quelles faces couvertes de lèpre et d'envie ! quels nez épais ! quelles mains gluantes ! quelle attitude terne et misérable ! Qu'iriez-vous faire dans ce taudis sacré, vous jeune homme noble et loyal qui ne savez même pas faire la différence d'un janséniste et d'un jésuite ! vous, enfant, qui croyez que tous les prêtres ressemblent au curé d'Ampuy ! vous, enfant, qui vous lavez les mains chaque matin, qu'iriez-vous faire dans cette crasse abominable ? Vous qui avez expliqué Cicéron et qui lisez les beaux livres de Salluste, qu'iriez-vous faire dans cette ignorance ? O les infâmes ! ils se calomnient, ils s'espionnent, ils se dénoncent ; ils sont divisés en catégories et en centuries ; ils sont du sacré-cœur, ils sont de toutes les corporations possibles ! ils se flagellent et ils sont dévorés de passions ; ils jeûnent et ils sont maigres, et ils sont gourmands comme des damnés ; ils prêchent toutes les vertus, et ils rêvent l'incendie et la persécution ! Le clergé de France ! enfant ! vous croyez que cela ressemble au presbytère du village si calme, si saint, si bon, si pauvre !

mais le clergé de France se bat à outrance sur des ruines ; c'est une puissance factice qui s'est ranimée pour un jour ; c'est un mensonge dans la société telle qu'elle est, aussi bien que la royauté elle-même est un mensonge.

Pauvre enfant qui voulait se faire soldat! Mais aujourd'hui être soldat c'est le métier d'une brute. Ce fut le plus noble métier quand le soldat était utile, quand l'égalité chassée du monde s'était réfugiée dans l'armée, quand toute l'histoire de l'Europe était à la guerre, quand le soldat était toute la force, toute la défense, toute la gloire, toute l'espérance de la nation. Quand l'empereur, le petit caporal de la grande armée, disait au soldat : *Mon frère!* Mais, hélas ! depuis qu'il est mort le grand soldat, son armée est morte et tombée avec lui. Que veux-tu faire à présent, pauvre soldat qui viens trop tard dans tous les champs célèbres de l'Europe, et à qui toute l'Europe tremblante pourrait répondre : *Il n'est plus temps, l'empereur a passé par là, il n'a rien laissé pour toi, soldat!* Es-tu donc un portefaix pour marcher au pas, chargé d'un fusil désarmé, d'une giberne vide et d'un sac tout neuf? Toi soldat! toi prêtre! Mais la caserne est une galère comme le séminaire est une galère. Mais cet évêque que vous voyez là-bas, mais cet homme de guerre que vous avez vu là-bas, tout cela est mensonge. Le peuple ne croit pas à l'église, le peuple ne croit pas à l'armée, le peuple croit que tout cela est mort, l'église sous Voltaire, l'armée sous Bonaparte ; l'église nouvelle et la nouvelle armée, tout cela est affaire de parade, tout cela est affaire d'étiquette, tout cela est l'affaire d'un jour! Cessez donc de penser au séminaire, cessez donc de vouloir porter les armes aux

jeunes colonels ! Si vous voulez être quelque chose, faites-vous quelque chose vous-même ; pour commencer faites-vous gentilhomme, c'est la chose la plus facile, la plus utile en ce moment et qui vous compromettra le moins. N'y consentez-vous pas, monsieur le chevalier ?

Et comme je l'écoutais en ouvrant de grands yeux et de larges oreilles : — Nous avons un an pour parler de cela, reprit-il. Souvenez-vous d'une chose, à dater de ce jour, je vous adopte. Je fais de vous, non pas mon fils, mais plus que mon fils, mon élève et mon ami, de ce jour ma table est la vôtre... Pas de refus et pas de remercîments. Acceptez comme je vous offre, simplement... Pour commencer, empruntez-moi ma bourse, je vous prie ; à Paris il faut qu'un homme ait de l'argent pour être un homme ; à compter de ce jour vous avez la moitié de cinquante mille livres de rente, si vous voulez !

A ce dernier mot sérieusement prononcé, je reculai d'effroi. Je ne sais quelle terreur subite me saisit, mais je sentis mon cœur se serrer dans ma poitrine, et je devins pâle horriblement Le baron me prit la main :

— Tenez, me dit-il, vous avez peur, et vous avez raison. Vous vous méfiez d'un bienfaiteur inconnu, c'est très-bien fait. Vous avez tous les nobles instincts, Prosper. Je vais vous ramener d'un mot ; je suis votre oncle, je suis le frère de ta mère, mon enfant ; ma bonne sœur ne t'a-t-elle donc jamais parlé de moi, Prosper ?

Et moi, sans lui répondre, je lui remis la lettre de ma mère. Il y jeta à peine un coup d'œil.

— Ainsi, dit-il, tu le vois, ta mère elle-même te confie à moi ton oncle et ton ami.

Puis, comme j'hésitais encore. — Enfant que tu es,

me dit-il, tu es de mon sang, et je t'aime. Je t'ai reconnu dans l'antichambre de cette insolente comtesse ; tu ressembles si fort à ta mère, quand ta mère avait vingt ans ! Ainsi donc laisse-toi guider par moi ton guide naturel. Tu allais chercher la protection d'une grande dame inconnue, accepte la protection de ton oncle. Je t'élèverai aussi bien que le frère Christophe, pour le moins, tu verras. Donc, repose-toi sur moi de ta destinée ; je la ferai belle et digne du fils de ma sœur. Si ton père est un paysan, ton grand-père était gentilhomme, tu verras. Du reste, fais à ton plaisir, va, cours, agis, pense comme tu voudras, je ne te demande obéissance qu'en ceci : c'est de ne jamais me parler de ce que je fais pour toi. Cela est bien entendu. Ah ! certes, je vais donner une sévère leçon à cet évêque, à ce colonel, à ces deux grandes dames. Je vais apprendre à cette société pédante et impérieuse ce que valent ses mépris. Allons, mon fils, marchons en avant, la tête haute et sans reculer d'un pas. surtout point de remercîments, point de reconnaissance ; la reconnaissance est un lourd bagage pour celui qui veut marcher. Marche donc sans me dire : Merci ! — Quand il se trouve un beau cheval à dresser, je le dresse ; quand il est bien dressé, ceux qui me voient en passant, se disent entre eux : — *Voilà un cavalier excellent !* et le cheval ne m'en sait aucun gré !

C'est ainsi qu'il a employé tous les tons pour me convaincre ; tu n'as jamais vu, ni entendu, ni rêvé un homme plus éloquent et plus persuasif que mon oncle le baron.

Et comme je sortais sans emporter l'argent qu'il m'avait offert : — Prenez donc votre argent, me dit-il,

monsieur mon neveu ! Voulez-vous , par une fausse honte, retomber dans la vie misérable que vous avez menée ? Si vous ne voulez pas accepter cette bourse, empruntez-la-moi , vous me la rendrez en temps et lieu ; dans dix ans s'il le faut, quand vous aurez fait assez de progrès dans le monde pour avoir beaucoup d'ennemis.

Surtout, ajouta-t-il, point d'avarice, point d'épargne, usez-en largement avec cet argent ; puisque vous en avez, jetez l'argent à plusieurs mains à la face de l'espèce humaine, elle se courbera devant vous. Pour réussir en quelque chose, il faut toujours avilir les hommes tant qu'on le peut. Après quoi il me tendit la main, et je pris congé de lui.

Bonsoir ! je tombe de fatigue, de cette fatigue qui n'est pas le sommeil. Bonsoir ! je me suis levé un paysan presque mendiant, je me couche un riche chevalier. — Mon ami Christophe, bonsoir !

LETTRE XI.

N'est-ce pas que tu commences à ne rien comprendre à ce qui m'arrive? un peu de patience, mon ami, ne dépense pas tout ton étonnement en un jour; mets en réserve ton admiration, fais provision de stupeur, rêve avec moi, rêve tout éveillé, comme moi je rêve tout éveillé. Je ne sais pas ce qui m'arrive, mais je te le raconte comme cela m'arrive; tu ne comprends rien à ce que je te raconte, mais tu m'écoutes et tu me suis du cœur et du regard; c'est tout ce qu'il me faut : marchons tous les deux en avant, les yeux fermés, nous les ouvrirons plus tard.

Quand je sortis de chez mon oncle le baron, il était deux heures; depuis huit heures du matin que j'étais levé, une révolution s'était déjà opérée dans ma personne.

Quelle révolution ? je l'ignore ; mais enfin mon pas était plus léger, ma tête était plus haute, Paris était plus beau déjà. D'où venait ce changement, et d'où me venait ce nouvel aspect du Paris nouveau ? Oh ! si ce n'était pas à toi que je parle, à toi mon naïf et patient confident ! si ce n'était pas mon frère Christophe qui m'écoute et qui plonge dans mon cœur, je garderais mon triste secret pour moi, je le cacherais avec soin, comme l'avare cache son trésor ; je m'étourdirais pour l'oublier ; mais c'est à toi que je parle, Christophe, et il faut que tu saches tout ce qui se passe là : le bien et le mal, la vertu et le vice, le bonheur et le désespoir de mon cœur.

Me voici donc hors de l'hôtel, dans la rue, marchant fièrement. Sais-tu pourquoi j'étais fier ? oui, j'étais fier ! parce que je me sentais pénétrer, moi aussi, dans ce monde impénétrable ; parce que je sentais que ce mur d'airain allait s'ouvrir pour moi, comme le rameau d'or dans l'*Énéide !* ou plutôt, je venais de le conquérir, mon rameau d'or ; je l'avais à la main, ma puissance enchantée ! j'étais riche ! riche tout à coup ; riche d'un trésor trouvé, comme on le rêve à chaque maison qu'on voit en ruines, riche par enchantement, comme on le devient le soir, au coin du feu, dans les contes de la veillée ; j'étais riche !... j'avais de l'or ! de l'or !... je tenais enfin dans ma main, en résumé, mais en entier, ce vaste Paris qui reculait toujours devant mes pas, quand j'étais pauvre ; j'étais le maître, moi aussi, du Paris matériel, du Paris qui tombe sous les sens. A moi Paris ! à moi le Paris des spectacles et des fêtes, des bals et des concerts ! à moi le Paris du vice, le seul Paris ! J'ai de

l'or ! j'ai beaucoup d'or ! un or intarissable... un or que je n'ai pas gagné ! l'or qu'on dépense sans regret et sans remords ; l'or qui vous arrive tout exprès pour être jeté, J'ai de l'or ! je puis le prendre à pleines mains et le répandre ; et, si je le jette devant moi, l'espèce humaine va se baisser jusqu'à terre pour le ramasser dans la boue; et, quand elle sera baissée, je puis lui donner du pied au derrière, et c'est à peine si elle se retournera pour me dire, avec un niais sourire : *Grand merci, riche !*

LETTRE XII.

Comme cet argent m'a changé toute la ville !... La ville était si hargneuse et si revêche hier, quand je n'avais rien ; elle est si obéissante et si souple aujourd'hui que je suis riche! Hier je passais timidement contre la muraille ; je rasais la muraille, et j'aurais volontiers essuyé, avec le pan de mon habit, le pavé boueux que j'avais touché du pied... Aujourd'hui, depuis deux heures, c'est moi qui insulte la muraille ; je marche aux plus beaux endroits de la rue, je foule le pavé tant qu'il me plaît ; je m'appuie sur le pavé de toutes mes forces ; je lui brise le crâne avec le talon de mes souliers ; le pavé courbe la tête. La ville prend son chapeau à deux mains pour me saluer la première ; la ville est mon esclave, soumise, patiente, obéissante, résignée. La ville va me

donner tout ce que je lui demanderai. A genoux devant moi ! elle est à genoux : arrache de ta bouche ta première pêche, ton meilleur morceau de bœuf ! elle me donne son bœuf et sa pêche. Vive l'hospitalité de l'or ! je demande à la ville tout ce qu'elle a, elle me le donne ; ce qu'elle a de plus cher, elle me le livre pour les usages les plus abjects. La ville me livre son fils aîné pour en faire un crocheteur ; son vieux père pour en faire un portier ; elle me vend son frère cadet pour qu'il aille se faire tuer à ma place ; elle me prostitue sa petite fille qui a seize ans ! O la bonne ville ! Que disais-je donc ? Que c'était un gouffre sans issue... je mentais... c'est un lieu de délices dont on ne peut sortir ! Je mentais, j'ai calomnié cet honnête Paris. Voyez comme il court sur mes pas, la main à ses lèvres et le sourire sur les lèvres ; voyez comme il se range pour me faire place ; voyez comme il enlumine chaque soir ses comédiens pour moi ! comme il raccourcit la robe de ses danseuses pour moi ! comme il charge ses tables de vins et de viandes pour moi ! comme il prodigue le rouge à ses courtisanes pour moi ! l'or à ses maisons de jeu pour moi ! le vice partout pour moi ! Tout cela est à moi, heureux ! Tout cela est à toi, Prosper, Édouard, Georges, Chavigni de Chavigny ! A moi la ville ! Paris est bien plus facile à acheter que l'empire romain, et s'achète bien plus vite, et se paie à bien meilleur prix. Viens donc dans ma capitale, mon Christophe, viens-y demain, viens-y après-demain. Tant que j'en serai le roi, grâce à mon or, viens ! et, quand tu seras arrivé, nous irons bras dessus, bras dessous dans la ville, comme deux bons frères, et nous irons nous asseoir à quelque balcon doré, qu'on nous louera comme

on loue une fenêtre à la Grève, un jour d'exécution, mais moins cher. Nous irons nous asseoir à ce balcon, et de là nous verrons passer toute ma ville, tous mes sujets, tout mon harem, mes sultanes favorites, mes houris échevelées, mon paradis sur la terre; — et, du haut de mon balcon, si tu vois passer un beau cheval, tu me diras : — *Je veux ce cheval* ! tu l'auras ! De même, si tu vois passer une femme, n'importe laquelle, tu me diras : — *Je veux cette femme* ! — et tu auras la femme comme tu auras le cheval. — Viens donc, mon ami, viens donc dans mon royaume, que je te fasse le maître de tout ce monde comme j'en suis le maître; après nous, ce sera à d'autres à régner tout un jour.

Te rappelles-tu le saint-Évangile où il est raconté que Notre Seigneur Jésus-Christ fut transporté par le diable au sommet d'une haute montagne ? Le diable dit à Notre-Seigneur :—*Tu vois tous les royaumes de ce monde ? adore-moi, ils sont à toi* !

Il y a des philosophes qui ont prétendu qu'il n'y a pas de montagnes assez hautes pour qu'on puisse voir de leur sommet tous les royaumes de l'univers !

Les imbécilles ! à l'heure qu'il est, je vois tous les royaumes du monde renfermés dans ma bourse : - il y a deux cents louis au moins !

LETTRE XIII.

Ce qui m'a emporté si loin dans ma dernière lettre ; ce qui m'a jeté dans cette exaltation violente qui doit te faire peur, c'est la vue de l'or. Il m'eût fallu une âme plus forte pour passer ainsi, sans enthousiasme, de la misère à la fortune, de l'esclavage à la liberté, du mépris de tous à l'admiration de tous ; cependant, les premières heures passées, et quand je me suis bien assuré que j'avais en effet tout ce que je voulais avec de l'or, je me suis mis à rendre à Paris tout le mépris qu'il m'avait donné ; il ouvrait sa main avide, j'ai resserré mon or ; je lui ai laissé toutes les voluptés bâtardes qu'il voulait me jeter à la tête, et je suis heureusement revenu dans mon sang-froid et dans mon bon sens.

Christophe, je t'envoie un gros paquet, je le confie à

ton amitié, afin que tu fasses accepter mes premiers présents aux bons amis que j'ai laissés là-bas.

Donne à ma mère cette paire de lunettes montées en or, à elle qui a fatigué ses pauvres yeux pour moi.

Fais accepter à mon père cette charrue que j'ai achetée, dont l'inventeur a obtenu un brevet d'invention, et qui a été fort éprouvée à Saint-Ouen.

J'envoie aussi à M. le curé un beau bréviaire tout doré, avec sa couverture en velours. — Plus, un mouchoir à fleurs pour Marguerite.

Et rien pour toi, Christophe !

Christophe, quand je te donnerai quelque chose, à toi, je l'aurai acheté avec l'argent que j'aurai gagné.

Bonjour.

LETTRE XIV.

J'ai mis le reste de mon argent dans un tiroir tout ouvert ; je n'ai rien gardé sur moi, afin de pouvoir marcher posément dans la ville, et je suis sorti beaucoup plus calme ce matin.

C'est une bonne chose que de marcher ainsi dans Paris, sans argent, tout en se disant : — *J'ai de l'argent;* on n'est ni riche ni pauvre ; on jouit de ce qu'on voit sans le désirer ; on ne succombe à aucune tentation, et on ne la regrette pas quand elle est passée ; on sait qu'on n'a qu'à se mettre à courir un peu, prendre son argent, et revenir sur ses pas... et l'on passe tranquillement son chemin.

Mon exaltation des trois derniers jours m'avait fait si grand'peur que je me suis tâté plusieurs fois pour savoir si je n'étais pas fou.

Le moyen singulier que j'ai trouvé pour me calmer m'a calmé en effet. — Laisser mon argent à la maison, redevenir foule ! c'est ce que j'ai fait.

Alors je suis allé revoir mon bon oncle. Dans mes trois jours de délire je n'y avais pas songé une seule fois. Ce serait ici le lieu d'appliquer la parole que répète si souvent notre digne curé, — *du porc qui mange le gland sans regarder le chêne d'où le gland est tombé.*

J'ai trouvé mon oncle dans son cabinet : il était assis dans un coin, sur un tabouret fort bas ; il était tout habillé comme un homme qui va sortir ; il lisait dans un livre élégamment relié ; il lisait avec beaucoup d'attention.

Ce cabinet est une merveille. Je ne me serais jamais figuré qu'un seul homme pût avoir à lui seul tant de livres ; de grandes armoires de haut en bas occupent les quatre murailles ; les livres y sont rangés avec beaucoup d'ordre ; rien n'égale la variété des dorures ; chacun de ces volumes, pris séparément, est un chef-d'œuvre d'élégance, de richesse et de goût.

Du reste, l'appartement est dans un style sévère : une vaste table, toute chargée de papiers, occupe le milieu de cette pièce ; les ornements de la cheminée sont en bronze ; la pendule est en bronze ; c'est un lieu fait tout exprès pour l'étude et pour la méditation.

A la vue de cet homme si riche, plongé si profondément dans l'étude, je devins rouge de honte, moi qui, depuis quinze jours, n'avais pas ouvert un livre ! mon reste d'enthousiasme s'évanouit tout à fait, et je redevins ce que j'aurais dû être toujours, un jeune homme modeste

et simple, qui se sait ignorant, et qui sait qu'il a besoin de tout le monde.

Quand mon oncle s'aperçut que j'étais près de lui, il ferma son livre avec soin, et se leva; puis, avec le même sourire que s'il m'eût vu le matin même :

— Comment allez-vous aujourd'hui, mon cher neveu ?

— C'est moi, lui dis-je, qui devrais être venu bien plus tôt m'informer de vos nouvelles, monsieur; mais, depuis que je vous ai quitté, j'ai eu trois jours de délire qui m'ont fait oublier tous mes devoirs; pardonnez-moi !

— Vous n'avez pas de devoirs envers moi, me dit-il; je suis votre ami et vous êtes le mien, voilà tout. Je ne voudrais pas d'une amitié qui vous serait à charge ou à gêne. Vous venez me voir, tant mieux ! c'est que vous y prenez plaisir; vous ne venez pas, tant mieux encore ! c'est que vous prenez plaisir ailleurs. Grande et pleine liberté à un enfant de votre âge ! voilà tout mon plan d'éducation : il n'est pas plus gênant que cela, et vous verrez, j'espère, qu'il n'en est pas de meilleur !

Il se rassit; moi je me mis à regarder tous ses beaux livres. — O les beaux livres ! lui dis-je, et comme, au lieu de me prêter votre argent que je ne vous rendrai pas de sitôt, vous auriez bien mieux fait de me prêter quelques livres que je vous aurais rendus, monsieur, et qui ne m'auraient pas tourné la tête comme votre argent.

— Il ne faut rien exagérer, répondit le baron; cette bibliothèque que vous voyez là est une affaire d'ostentation et de luxe, rien de plus : sur quatre mille volumes

que j'ai entassés ici à grands frais et à grand'peine, il en est à peine cinquante dont la perte me causerait quelques regrets... et encore, dans ces cinquante, si l'on m'en donnait une demi-douzaine à choisir, n'était ma réputation de bibliophile et ma vanité de propriétaire, je verrais brûler tout le reste avec l'insensibilité d'Omar, quand il brûla la bibliothèque d'Alexandrie.

En même temps il jetait un coup d'œil satisfait sur ses beaux livres. — Telle que vous voyez, ma bibliothèque, disait-il, c'est une des plus belles de Paris !

Alors nous parlâmes de littérature; il en parla en homme d'esprit et de goût, qui est au courant de tout ce qui s'imprime de son temps et de tout ce qui est resté du vieux temps. — Voyez-vous, me disait-il, littérairement parlant, c'est une époque misérable que la nôtre; c'est une littérature improvisée, élevée loin de l'antiquité, parlant au hasard une langue de hasard, écho affaibli du dix-huitième siècle, que nos auteurs n'ont pas compris. Jusqu'à notre siècle, les siècles littéraires se tenaient en France. Les arts et les lettres allaient d'un progrès, à un autre progrès, attendu, désiré et prévu; malgré les efforts de quelques esprits faux, pour faire rétrograder la langue, la langue marchait toujours. Ronsard était bafoué dans son temps, comme Chapelain dans le sien. L'esprit français marchait pas à pas. La poésie se faisait en même temps que l'histoire se faisait; la poésie suivait toutes les nuances de l'histoire; elles se portaient l'une et l'autre, elles s'aidaient mutuellement à marcher. Le grand Corneille, tout humble qu'il était, s'appuyait sur les larges épaules de Richelieu; Racine était soutenu par Louis XIV; à son tour, Voltaire donnait un coloris sans égal au règne de

Louis XV, beau règne et belle époque! c'était le beau temps du génie français. Il comptait alors sur un avenir, parce qu'il avait sous les yeux son beau passé. La révolution a brisé le passé littéraire, comme elle a brisé le passé politique : ce sont deux rives escarpées qui ont perdu le pont qui les unissait. A présent, qui osera ou qui pourra le construire de nouveau, ce pont politique et ce pont littéraire? je doute que ce soit Charles X, je doute que ce soit M. Casimir Delavigne. Ces deux ponts sont brisés, j'imagine, sans retour. En attendant, l'humanité reste assise sur la rive nouvelle, occupée à voir couler l'eau comme le paysan d'Horace. Que ceux qui aiment ces plats rivages y demeurent; moi, je laisse la poésie moderne où elle est; je remonte le courant tout là-haut, jusqu'à ce que j'arrive à l'antiquité. A mon sens, l'antiquité seule est belle! seule elle a compris quelque chose aux passions fortes. Savez-vous quelque chose de plus beau que l'*Iliade*, le savez-vous? quels hommes! quels héros! quelles amitiés! je donnerais tout ce qu'a fait le dix-septième siècle pour la colère d'Achille ou la mort de Patrocle! quel sentiment! quelle vie! quelle verve! quel grand cri pousse Achille! c'est un cri qui retentit dans mon âme, après deux mille ans, comme il a retenti sur les bords du Scamandre! Et puis, comme le poëte rejette au loin la passion vulgaire, la passion de tout le monde! Hélène ne paraît qu'une fois dans ce grand poëme dont elle est le prétexte, et encore ne paraît-elle que dans le conseil des vieillards, qui se lèvent pour la saluer, comme on salue la duchesse de Berry quand elle passe! Oh! l'Iliade! l'Iliade! — Et qu'Alexandre avait raison de porter Homère dans une cassette d'or.

Voilà comme il a parlé d'Homère ; puis, après un silence d'un instant, il a repris :

— Toute l'antiquité est ainsi faite ; elle vit par la passion ; elle seule elle a été passionnée. Nous autres, à l'exemple de cette ville d'Italie qui a gâté sa langue et chassé ses dieux, nous avons fait de la passion la plus misérable chose qui soit au monde ; nous l'avons habillée en paniers, et nous lui avons mis du rouge et des mouches ; à la place d'Achille et d'Alexandre, nous avons M. le marquis Pyrrhus, ou M. le comte Britannicus. Madame la baronne Roxelane est venue chanter ses douleurs sur le même ton que madame la présidente Hermione. Belle passion et belle poésie, ma foi ! Et pourquoi ces messieurs se font-ils si malheureux, je vous prie ? Pour les plus insipides pleureuses, pour les plus sottes bavardes de l'univers. Mais nous appelons cela de la passion, nous autres ! nous appelons cela de la tragédie grecque, rien de plus ! De la tragédie ! et de la tragédie grecque encore ! Il en est ainsi de tout ce qui a été fait en France, tout est mort. Qu'ont-ils donc fait de la chanson ? Comparez : *O ma tendre musette !* ou *Malbrough*, ou autres chefs-d'œuvre, à quatre vers d'Anacréon ! Comparez M. Ségrais à Théocrite ! Et l'ode ! qu'ont-ils fait de l'ode ? de l'ode grecque et latine ? Les barbares ! ils ont fait de l'ode latine quelque chose comme ceci :

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur ;
Tout ce que le globe enserre
Annonce n dieu créateur

Voilà leurs odes. Horace s'appelle chez nous J-B. Rousseau ; Horace, l'ami de Mécènes et d'Auguste, est chez nous un cuistre, honteusement chassé du café Procope, et qui vit avec des servantes, et qui boit de la bière le reste de ses jours. O pitié ! pitié ! C'est la race des rois de France qui a fait tout cela pourtant ! c'est pourtant François Ier qui a commencé ! Mais vous savez le latin, n'est-ce pas ?

Tout occupé que j'étais à suivre cette dissertation littéraire si féconde en idées qui se croisaient l'une l'autre, si pleine d'aperçus tout nouveaux, je n'entendis pas la question qu'il m'adressait si brusquement. — Vous savez le latin ? me dit-il.

— Je le sais, lui répondis-je.

— Mais vous le savez, j'espère, comme on sait une langue qu'on sait bien ; vous le lisez comme vous lisez le français ; vous en comprenez toutes les merveilleuses licences, de même que vous comprenez, par exemple, ce vers de Racine :

> Et de David éteint rallumé le flambeau.

— Avez-vous jamais lu Juvénal ? aimez-vous la satire X ?

— J'ai lu Juvénal avec fureur, mais aussi et surtout j'ai lu tout Virgile, et tout Horace aussi et *les Décades*, je puis dire que je sais bien le latin.

Il reprenait, sans me répondre directement :

— O Virgile ! que j'ai aimé ses bucoliques ! quelle fraîcheur ! quelle admirable naïveté ! quels bergers mollement étendus sous l'ombrage des hêtres, quel murmure

des ruisseaux et d'abeilles errantes ! quelles luttes harmonieuses sur la flûte. Bergers, chantez Daphnis : portez Daphnis jusqu'aux cieux ! Honneur à toi, Daphnis ! — Puis toutes les joies des campagnes ; toutes les anecdotes que cachent les saules, le festin du soir quand l'ombre descend de la montagne ; puis les injures des bergers rivaux ! Quel chef-d'œuvre que *les Bucoliques !* N'est-ce pas, Prosper ?

— Mais, lui dis-je, j'aime beaucoup aussi *les Géorgiques* et beaucoup aussi l'*Énéide*, le quatrième livre surtout !

A ces mots il fit un geste convulsif.

— Oh ! s'écria-t-il, je le vois, vous avez été élevé comme tous les autres ; vous sentez le collége, monsieur, et l'admiration de collége, la plus sotte des admirations. Mettre les *Géorgiques* sur la ligne des *Bucoliques*, grand Dieu ! autant vaudrait dire que l'abbé Delille vaut Virgile. Rien n'est vrai comme les *Bucoliques*, rien n'est faux comme les *Géorgiques*. Les bergers de l'Arcadie vivent dans les *Bucoliques*, les beaux et jeunes bergers de l'Arcadie, vaniteux, taquins, flâneurs, chanteurs, poëtes, paresseux, Italiens déjà tout Romains qu'ils sont encore ; rien ne vit dans les *Géorgiques*. Le laboureur romain des *Géorgiques* ressemble à faire pitié au soldat laboureur du théâtre des Variétés; c'est un laboureur qui n'a jamais labouré, ce sont des campagnes qui n'ont jamais été cultivées ; rien ne vit dans ce livre, ni les hommes, ni la campagne ; rien n'est vrai, ni la fable, ni la leçon ; où avez-vous jamais vu qu'on fît sortir des abeilles du cadavre d'un taureau? C'est pourtant là ce qu'il y a de plus animé dans

tout ce poëme : l'épisode d'Orphée, la descente aux enfers ; Orphée s'en va sur les pas d'Hercule appelant Pyrithoüs ; Orphée est un plagiaire, rien de plus, comme le poëte a perdu ces beaux vers :

Te veniente die, te decedente canebat !

C'est toi qu'appelait son amour,
Toi qu'il pleurait la nuit, toi qu'il pleurait le jour.

Relisez donc les *Géorgiques*, mon bon neveu, s'il vous plaît, avant d'en parler, et ce qui vaut mieux encore, apprenez les *Bucoliques* par cœur.

Extinctum nymphæ crudeli funere Daphnim
Flebant ! Vos coryli testes !

Et il alla ainsi jusqu'à la fin, récitant ces beaux vers avec une indéfinissable expression de passion et de regrets.

Et quand il eut fini. — Je conçois bien jusqu'à un certain point votre antipathie pour les *Géorgiques* ; ce n'est ni un livre d'agriculteur, lui dis-je, ni un livre d'homme du monde ; il est trop savant, ou trop peu savant ; c'est un défaut ; mais n'est-ce pas un aimable délassement des guerres civiles, je vous prie ? Quant à *l'Énéide*, ce n'est pas un livre de la vieille république, je le veux bien ; mais le quatrième livre, je vous le demande à mon tour, que trouvez-vous de plus beau ?

Il porta la main à ses yeux. — Je vous ai déjà dit, répondit-il vivement, que *l'Énéide* est un poëme manqué, aussi manqué pour le moins que la *Henriade*. *L'Énéide*,

c'est un écho affaibli et médiocre du seul poëme épique de ce monde, *l'Iliade*. Virgile a mis en récit ce qu'Homère avait mis en action. Virgile a été, pendant ses douze chants, à côté de la poésie épique; il a fait d'insipides vers entremêlés de beaux vers, rien de plus. Ajoutez que le sujet de *l'Énéide* est de toute insipidité. Comment voulez-vous que je m'intéresse autant à un peuple qui va naître, qu'à un vieux peuple qui tombe? Que me fait à moi le petit Latium tout en chaume, comparé à la vieille cité troyenne tout en pierres? Comparez-vous Hector à Énée; comparez vous Énée à notre ami Achille? Énée qui calcule toutes les chances de son voyage; Achille qui va d'un seul bond d'une rive du Scamandre à l'autre rive, et que rien n'arrête, pas même la voix et les pleurs de ses chevaux? Quant à votre quatrième livre, c'est là justement que je vous attendais, jeune homme, pour vous apprendre à ne pas admirer sur parole. Ce quatrième livre est un mensonge de sentiment, un mensonge, d'abord parce qu'il est impossible que cette reine de Carthage, occupée à fonder un royaume et très-malheureuse sous son premier mari Sichée, s'amuse tout de suite à faire l'amour avec un homme comme Énée, froid, ennuyeux, bavard et admiratif! Un mensonge, parce qu'il est impossible, d'autre part, qu'un homme comme Énée, si pieux, si soumis au Ciel, qui a perdu sa femme dans le sac de Troie et qui la pleure, devienne amoureux à la première vue, et surtout qu'il tombe amoureux d'une femme comme Didon, emportée, maussade, volontaire, pauvre et ruinée, avec des mains qui sentent le cuir de taureau; c'est tout au plus si Énée pourrait devenir amoureux de l'*Anna soror*. Voici donc

que, malgré tout le sang-froid mortel de ses deux héros, le poëte les anime d'une belle flamme qui jette son plus grand feu dans une caverne pendant une nuit d'orage ; laquelle caverne, pour le dire en passant, ne vaut pas le nuage où Junon enferme Jupiter ! Voici donc que Virgile les livre l'un à l'autre ; puis, quand son orage est passé, il les sépare au moyen d'un songe ; Énée s'en va sur ses vaisseaux, Didon se brûle sur un bûcher, sans que l'un ni l'autre rencontre le plus petit obstacle. Et vous appelez cela de la passion ! vous appelez cela de la poésie ? vous comparez ce froid accouplement avec la colère d'Achille ? vous êtes bien jeune ou bien froid, en vérité !

D'où je conclus : *l'Énéide* est un grossier contre-sens, le quatrième livre est un fade mensonge, Didon est la plus ennuyeuse des héroïnes, Énée est le plus insipide des héros. De tout ce monde, je n'aime que le jeune Ascagne, qui s'en va dans la campagne à cheval.

At puer Ascanius. Et il récita encore tout le morceau, car c'est une mémoire infatigable, et il sait par cœur même les poëmes qu'il aime le moins !

Comme il me vit plongé dans le plus profond étonnement. — Vous devez me trouver bien pédant, me dit-il, mon enfant, mais c'est un défaut de mon âge qui s'avance ; et puis de quoi parlerait-on si on n'avait pas à s'entretenir de ces belles productions du génie humain ? La contemplation des œuvres du génie élève l'âme, elle fait oublier la terre, elle nous rend meilleurs. Moi je viens aux anciens poëtes comme je vais à un ami dont les bras me sont toujours ouverts, et dont le sourire est toujours tout prêt. Je vis avec eux, je les aime, je me bats avec eux dans la phalange macédonienne ; je sais leurs noms

à tous, je sais leur gloire et je m'en pare ; je parcours l'Attique à pied, je vais de Sparte à Lacédémone, je me lève devant les vieillards, j'assiste à la lutte des jeunes gens, frottés d'huile ; seulement je ne coupe pas la corde de la lyre, je trouve qu'il n'y a jamais trop de cordes à la lyre quand on la touche bien.

Il se leva. — Mais je vous prie de croire, me dit-il, que je ne suis pas tous les jours aussi exalté et aussi ennuyeux. Cependant en voilà bien assez pour aujourd'hui, *sat prata biberunt ;* adieu donc, mon ami Prosper, allez vous distraire quelque part ; employez bien ces belles heures de votre jeunesse ignorée ; il faudra bien, quand vous aurez jeté votre feu au dehors, que vous fassiez vos premiers pas dans le monde. Il en est du monde comme de la poésie; vous avez bien des opinions à refaire, bien des préjugés à revoir. Il me dit encore une fois : adieu, mon neveu ! et tout fut dit.

LETTRE XV.

Cet homme est devenu mon maître en tout, il m'a laissé si libre de faire tout ce que je veux faire et d'aller partout où je veux aller, que je suis toujours près de lui, toujours chez lui, à l'étudier, à l'interroger, à l'écouter. Il ne se lasse d'aucune de mes questions, il ne se fatigue d'aucune de mes visites, il ne recule jamais devant aucun de mes préjugés. On n'est pas facile comme il est facile, on n'est pas instruit comme il est instruit. Tu ne saurais croire tout ce que renferme cette tête et ce cœur.

Souvent ses réponses sont d'une solennité cruelle; en général il voit la nature humaine sous un bien triste aspect; il en a compté toutes les taches et toutes les rides. Il en connaît toutes les maladies; c'est un grand anato-

miste qui a touché l'âme avec le scalpel et qui l'a disséquée; cela fait peur !

Et cependant il y a si peu d'objections à lui faire ! il est si difficile de lui répondre ! Mon épouvante redouble à force de comprendre de plus en plus qu'il a raison. C'est un homme qui ne croit plus à rien, ni à la loyauté des hommes, ni à la vertu des femmes, ni au ciel, ni à l'enfer ; il ne croit à rien. Il verra un enfant sourire à sa mère, en lui tendant les bras, il dira que cet enfant a faim ou soif ou envie de quelques jouets; la femme au chevet de son mari malade, le mari agenouillé au tombeau de sa femme, le prêtre qui prie, le soldat qui se bat, le laboureur qui est aux champs ; vains efforts ! il ne respecte rien, ni la prière, ni la maladie, ni le deuil, ni le courage, ni le travail du laboureur. Il a fait de l'égoïsme le seul Dieu invisible de ce monde. — Vous-même, me dit-il, vous, Prosper, vous, mon neveu, je ne vous aime que parce que cela m'amuse de vous aimer.

— Je ne vous aime que parce que je suis heureux de donner un démenti à la philantropie de madame de Macla et à la charité de monseigneur. Je ne vous aime que parce que vous serez pour moi un jour un beau joyau de plus dans ma philosophie, une éclatante preuve de mes principes, un signe certain de mon mérite personnel peut-être. Avec le temps et votre bonne nature, de vous pauvre enfant abandonné et tremblant dans une antichambre sous le mépris des laquais, je ferai un homme fort, un homme brave, un homme qui ne craindra rien de lui-même, ni des autres, ni de la terre, ni du ciel. Mais pour cela, il faut du temps et du courage, mon ami.

C'est ainsi qu'il me parle franchement et tout d'une

pièce. Avec moi il va droit au fait; il ne se gêne plus à présent pour me dire toute sa pensée. C'est un homme très-respecté, très-considéré et très-puissant à la cour et à la ville, parce que c'est un homme qui dit très-haut tout ce qu'il pense, et parce qu'on sait généralement que la bienveillance n'est pas le fond de son caractère.

Nous passons ainsi notre vie lui et moi, moi et lui, tant que je peux. Moi livré au monde extérieur, courant la ville, vivant en dehors, attendant impatiemment qu'il plaise enfin à mon tout-puissant ami de m'ouvrir les hautes régions du monde où il m'a promis de me faire entrer.

Car, vois-tu, la vie que je mène me fatigue et me pèse; je roule dans un cercle trop étroit et trop vide. Je suis trop à l'aise dans ce petit monde; j'ai hâte d'entrer enfin dans le grand monde pour y étouffer avec les autres, pour me venger des mépris du monde envers moi, pour mettre en pratique les leçons de mon maître. Mais, hélas! quand je lui en parle il me dit toujours : — Il n'est pas encore temps, on n'entre pas dans le monde sans que le monde, au préalable, ait pris votre signalement et signé votre passeport.

LETTRE XVI.

Il m'a dit aujourd'hui : — Pourquoi ne pas mieux vous habiller, Prosper ? qui donc vous a fait cet habit si mal fait ? pourrez-vous me dire quelle est la forme de ce chapeau ? et quelle nécessité de porter des bottes de cette épaisseur ? Moi, qui me trouvais fort élégant, je ne savais que répondre.

— Voyez-vous, mon neveu, a-t-il repris, il y a deux manières de s'habiller aujourd'hui, c'est de suivre la mode pas à pas ; ou bien encore de ne pas la suivre. Vous ne pouvez, pour être décemment vêtu, être trop près ou trop loin de la mode. Labruyère a dit un contre-sens quand il a dit *que l'homme d'esprit se laissait habiller par son tailleur*. L'homme d'esprit commande à son tailleur comme à tout le reste. Si vous étiez un homme

célèbre ou un homme considérable, et que vous eussiez alors droit d'échapper au joug de la mode, vous feriez appeler votre tailleur; vous lui commanderiez un habit une fois pour toutes, un gilet une fois pour toutes; vous feriez en sorte que ce fût un habit de l'autre siècle, afin de bien faire voir que vous n'êtes pas dans la mode de notre siècle; de même pour votre chapeau, vous adopteriez une forme tranchée; de même pour votre chaussure, vous la feriez à votre pied très à l'aise; mais une fois cet habit adopté, une fois ce chapeau arrêté, vous auriez toute votre vie le même costume, toujours le même. Cela vous vieillirait de dix ans d'abord, cela vous rajeunirait de vingt ans plus tard. Ceci est, sans contredit, la façon la plus commode de se vêtir; mais je vous le répète, le monde pardonne ce laissez-aller seulement à quelques hommes privilégiés; à la grande naissance, à la très-grande fortune, au mérite bien reconnu, à tous ceux à qui le temps est cher, aux heureux de ce monde en un mot. Mais à tous ceux qui, comme vous, ont leur chemin à faire, un costume sévèrement à la mode est de rigueur, le monde ne pardonnant rien à ceux qui ne se gênent pas pour lui. Le monde a la vanité et la jalousie d'un parvenu; il veut qu'on lui sacrifie toutes ses aises; vous ne serez jamais assez respectueux pour le monde, vous ne lui ferez jamais assez de sacrifices; commencez donc par vous habiller comme il veut qu'on s'habille; prenez son tailleur, son bottier, tous les ouvriers dont le beau monde se sert; qu'il voie à votre linge, qu'il sente à vos odeurs, qu'il devine à vos vêtements que vous avez passé par la même route que lui; route de gêne et de fatigue; sauf à vous à porter vos habits

avec toute l'aisance que vous pourrez. Ainsi donc, dès demain, je vous enverrai les fournisseurs donc je me servais autrefois quand j'étais jeune et beau comme vous, quand j'avais besoin comme vous de parvenir.

Tu ne saurais croire jusqu'où s'étend sa sollicitude. Il a voulu assister lui-même à la prise de mes nouveaux habits, et alors pour la première fois il est monté à la chambre de mon hôtellerie, qui à présent est au premier cependant. — Mon Dieu, Prosper, m'a-t-il dit, quel horrible appartement! quel escalier infect! dans quel bouge honteux êtes-vous allé vous loger? Je ne voudrais pas pour tout au monde que mon valet de chambre passât une nuit seulement dans ce méchant lit.

Il était en train de me démontrer la nécessité d'habiter une belle maison, lorsque le tailleur arriva. Il a critiqué beaucoup tout ce qui avait été fait. — Cet habit est trop étroit par devant; il fait un mauvais pli par derrière. — Ce gilet est deux fois trop long; il vous coupe en deux comme un magister de village, — et cela! et cela! — Monsieur, a-t-il dit au tailleur, tout ceci est d'un goût détestable; remportez-le, et travaillez mieux une autre fois.

Le tailleur a promis d'être prêt après demain.

Comme le tailleur s'en allait, mon linge est arrivé. Le plus beau linge du monde, c'est une blancheur, c'est une finesse, c'est une élégance dont rien n'approche; il en a été content. — Ceci, a-t-il dit, est une des premières nécessités de l'homme bien mis. C'est à son linge que se reconnaît l'homme comme il faut. L'habit peut être négligé quelquefois, le linge jamais. Il a parlé ainsi pendant une heure, et aussi bien parlé tout au moins qu'à propos de Virgile ou d'Homère l'autre jour.

Quand tout a été fini, il est descendu avec moi ; j'ai payé la dernière quinzaine de mon hôtel, et nous avons été du même pas chercher un autre appartement pour moi.

En chemin, il me faisait encore une leçon. — A un homme d'un certain monde, ce qui importe avant tout pour son logement, c'est que la maison qu'il habite soit vaste, honorable et belle. Il faut qu'on voie son habitation du dehors, il faut qu'il ait un beau portier, un vaste escalier éclairé le soir, beaucoup d'écuries et de remises au-dessous de lui, des chevaux et des domestiques dans sa cour, une fontaine, un jardin, s'il est possible ; car pour l'homme qui passe, pour le visiteur distrait, pour le facteur de la poste aux lettres, tout cela, portier, vaste escalier, vestibules, écuries et remises, domestiques et fontaine, cour et jardin, tout cela est à lui un instant ; l'opinion le lui donne ou le lui prête en tout ou en partie : or, il faut que l'homme sage accepte toujours, bon gré malgré, ce que lui donne l'opinion ; quels que soient ses dons, il en reste toujours quelque chose.

Ainsi parlant, nous arrivâmes dans une grande et belle rue qui donne sur les Tuileries. Tout vis-à-vis le noble jardin et dans une vaste maison nous trouvâmes un petit logement d'une seule pièce. — Il faut prendre cela, me dit-il, la maison convient. Quant aux meubles de votre appartement, il n'y a dans le monde que deux meubles indispensables.

Je voulus savoir quels étaient ces deux meubles indispensables ; il me répondit avec sa complaisance ordinaire :

— Les deux meubles indispensables sont, pour les au-

tres d'abord, pour vous ensuite, un secrétaire pour les autres, une toilette pour vous. Avec ces deux meubles-là très-beaux, très-complets, très-parfaits, vous vous passez de tous les autres sans que personne ait rien à redire. En effet, à la rigueur, vous pouvez avoir un méchant lit : on suppose que vous aimez à coucher sur la dure. — On vous pardonne une mauvaise table et de vieux fauteuils. — On dit que vous n'avez pas de luxe; mais un secrétaire! Le secrétaire est un coffre-fort apparent, il a remplacé le coffre-fort tout rempli de nos pères. Le secrétaire est le meuble qui est censé contenir votre fortune courante; il faut qu'il soit monté avec soin, il faut qu'il soit fermé avec soin, il faut qu'il soit à serrure et à ressorts à raison de la fortune que vous voulez qu'on vous suppose. Après le secrétaire, la toilette. L'homme de la nature ne se lave jamais, l'homme policé se lave tous les jours une fois pendant cinq minutes, l'homme comme il faut se lave tout le jour. Vous autres, jeunes gens, quand vous vous êtes plongés le matin dans l'eau froide comme de jeunes canards, vous croyez avoir fait beaucoup. Vous ne connaissez pas d'autres ablutions que celles des Turcs. Vous êtes des barbares. Ceci est une longue et difficile science, mais aussi une grande supériorité, un grand bonheur, surtout avec votre figure, mon neveu Prosper, surtout avec vos mains, surtout avec ces longs cheveux si souples! Vous êtes né pour être un cavalier accompli, mon ami, la nature vous a tout donné, le regard, la voix, la taille, l'esprit, le cœur; il vous manque l'éducation, et je ne vous cache pas que vous êtes bien en retard!

LETTRE XVII.

Trois jours après, j'allai le voir dans tout l'attirail de mon nouveau costume; qu'aurais-tu dit, mon bon Christophe, si tu avais pu me voir dans mon triomphe? J'étais vraiment un élégant cavalier; c'était une seconde métamorphose plus complète encore que la première : tout était nouveau pour moi dans le costume. Ma poitrine était maintenue sans efforts; mes épaules sentaient mon habit sans être gênées, tout le reste était à l'avenant; quand j'entrai chez mon oncle, il ne put retenir un sourire de satisfaction.

— Mon élève se forme, me dit-il, et il sera bientôt aussi avancé que son maître. C'est bien cela! Voyez donc, Prosper, comme votre taille est plus élancée! comme votre poitrine paraît plus large et votre pied plus petit;

vous n'êtes plus le même homme, et cependant que de progrès vous avez encore à faire !

D'abord, il faut mettre plus d'aisance dans votre démarche, moins de raideur dans votre maintien, il ne faut pas avoir l'air de vous apercevoir de votre habit ; n'y tenez pas le moins du monde, non plus qu'à votre chapeau, qui a l'air trop neuf ; brisez tout cela ; que tout cela ait l'air de vous obéir ; par exemple, ces gants sont ternes et ne sont pas encore déchirés, c'est une faute ; votre cravate est trop empesée, il faut qu'elle se roule nonchalamment autour de votre cou sans se terminer par ce nœud ridicule qui rappelle l'empire. La véritable cravate, selon moi, est la cravate du siècle passé, on la voyait à peine ; elle laissait à la tête toute sa grâce quand on avait la tête petite ; or, vous l'avez fort petite et fort penchée ! J'insiste sur ce point, voyez-vous, parce qu'en effet la cravate est l'article important chez un homme ; selon sa manière de la mettre, il lui donne l'air d'un niais ou l'air d'un fat, ou, qui pis est, l'air d'un sot : trois airs à redouter également, le dernier plus que le second, le second plus que le premier. Donc, étudiez avec soin cette partie de votre costume, que la grâce en soit savante ; surtout, si vous voulez que votre cravate soit en harmonie avec votre gilet, portez à l'avenir un gilet moins échancré et qui montre beaucoup moins votre linge ; vous ressembleriez au mari d'une blanchisseuse un lundi.

Il me dit tout cela d'un si grand sang-froid, que moi je l'écoute avec la plus grande attention ; car, à tout prendre, tout cela qui doit te paraître à toi si misérable, me paraît très-bien calculé. Si en effet, me disait-il en-

core, l'homme ne s'habillait que pour se vêtir, une blouse lui suffirait; l'hiver il porterait une blouse en laine et tout serait dit. Une fois donc que vous admettez que le costume est une distinction sociale, vous en faites une science très-importante et très-avancée, qui a ses secrets, ses mystères, ses triomphes et ses défaites. Mon oncle possède à fond cette science du costume, et ce n'est qu'après l'avoir entendu disserter sur ce sujet, que l'on s'aperçoit combien sa simplicité est savante, combien son désordre est calculé, et par quelle suite de recherches et d'études il a fallu passer pour arriver à cet admirable hasard.

Je ne saurais me rappeler tout ce qu'il m'a dit à ce sujet. Entre autres choses, il m'a fait remarquer que je sentais beaucoup trop les odeurs : — Il faut, dit-il, qu'un homme aime les odeurs pour lui seul; il faut que les autres devinent qu'il les aime, mais ne les sentent pas. A l'homme sensé qui n'aime ni le vin, cet abominable feu à l'usage des brutes, ni le café, ce stupide poison des bonnes femmes et des cuisinières, ni le thé, cette fade décoction chinoise qui vous rend les dents noires, les parfums sont une ressource puissante. Ils pénètrent le corps d'un feu léger et doux; ils raniment les esprits sans avoir besoin de passer par l'estomac; ils réjouissent la vue, l'odorat et le toucher, les trois vrais sens, les trois sens dignes d'un homme, sans avoir besoin d'appeler à leur secours le goût, ce sens de la brute, le seul sens de l'animal. J'aime les parfums avec passion; mais dans les parfums il y a un choix sévère et très-important. Je les divise en deux classes, le parfum chaud et le parfum acide. Le parfum chaud est une peste. Le camphre, le

musc, la vanille, sont autant d'essences huileuses qui vous portent à la tête et au cœur ; ce sont des odeurs lourdes et terrestres qui ne vont pas au-delà de l'odorat. Parlez-moi du parfum qui s'envole comme le gaz ! parlez-moi des odeurs qui s'échappent de leur prison de cristal ! Vous ouvrez le flacon, plus d'odeur, où est-elle ? elle est là-haut dans le ciel ! Il faut qu'un parfum s'exhale doucement, sans violence, sans excès, par folles bouffées ! Notre pays est un pays malheureux pour cette jouissance du sixième sens. L'Orient est le vrai pays des essences ; on ne les cueille, on ne les comprend, on ne les aime que là. Nous autres Visigoths, nous prenons le premier flacon venu et nous posons notre nez sur cette essence, et puis advienne que pourra. Oh ! nous sommes bien en retard ! Quand je passe devant la boutique de Chardin, d'Houbigant ou de Lubin, et autres empoisonneurs, quand je vois ces petites fioles étiquetées, ces crêmes, ces écumes, ces pommades, ces essences pour les cheveux, ces amas infects de compositions horribles, le dégoût me prend comme il prend un gourmet arrêté devant le comptoir en plomb d'un marchand de vins. Nous sommes un misérable peuple ! comprenez-vous cela ? Dans leurs temples chrétiens ces Français si dévots, dans sa chapelle royale ce roi si chrétien et si riche, au nez de leur Dieu restauré sur son autel, au nez de cette croyance catholique qu'ils veulent ranimer à tout prix, les malheureux, dans des encensoirs d'argent, brûlent une ignoble térébenthine ! une espèce de colophane volée au saule pleureur, et ils appellent cela de *l'encens* ! Oui, mon Dieu ! ils te disent, à toi qui as fait l'Arabie, à toi qui as fait le désert : cette épaisse et crasse fumée qui brûle

sous la main vacillante de l'enfant de chœur : *C'est de l'encens !* C'est de l'encens, mon Dieu ! le roi lui-même te dit : *c'est de l'encens !* et puis l'archevêque se plaindra qu'on n'aille pas dans le temple ? Monseigneur le premier aumônier dira que la chapelle est déserte ; les courtisans trouveront, même le front tourné vers l'auguste famille et le dos tourné à l'autel, que la messe est trop longue. Je le crois bien, par Dieu ! que le temple est désert, que la chapelle est abandonnée, et que la messe est longue avec la fumée d'un pareil encens !

Quelle France inodorante ! quel pays insipide et maussade ! Croiriez-vous qu'à son sacre, où, Dieu merci ! il avait fait venir des choses bien étonnantes, le pape d'abord, Bonaparte lui-même, Bonaparte empereur, dans la France qu'il avait faite, n'a pas pu trouver quatre prises de pur encens ? et il appelait cela un sacre !

On lui fit donc de la térébenthine de première qualité, mais plus infecte que la térébenthine ordinaire, et il fut content ! Le pape fut content aussi ! Ils ont élevé Saint-Pierre de Rome sans songer à faire planter de l'encens pour Saint-Pierre de Rome ! les profanes ! Voilà pourquoi maître Luther eut si beau jeu, quand il criait contre Saint-Pierre de Rome !

Retenez bien ceci, mon neveu, un parfum ne peut pas être trop doux, trop léger, trop vaporeux. Le bon parfum est aussi rare que le beau diamant, et bien plus digne d'un homme : c'est une jouissance qui doit être isolée pour être complète. Il ne faut pas que les autres s'aperçoivent de votre bonheur ; cachez-vous, et surtout redoutez les contrefaçons ! Redoutez les odeurs distillées dans l'eau-de-vie de grains, le musc pilé dans l'esprit-

de-vin, redoutez le sachet ambré, redoutez les plantes médicinales ; redoutez la fausse essence de roses qui infecte, redoutez la fausse essence de Portugal faite à Grasse en Provence, redoutez les parfums du Nord comme les vins du Nord, comme les hommes du Nord. Ils sont épais, colorés et lourds ; c'est le soleil qui fait le parfum, c'est le sable brûlant, c'est le vent tiède : le parfum et la poésie c'est tout comme ! Parfums et poëtes, la puissance et le génie, les beaux sabres et l'encens et les riches tissus, et l'opium, *cette* poésie toujours prête, et tout ce qui fait la vie matérielle des peuples qui ont conservé l'esclavage, des peuples heureux en un mot ; tout cela nous est venu de l'Orient.

Surtout, mon ami, en fait de parfums, méfiez-vous d'une odeur abominable qui est devenue en France, je ne sais comment, une chose de première nécessité : je veux parler de l'admirable *eau de Cologne de Farina*. On mettrait un vaisseau à flot avec l'eau de Cologne qui se dépense chez nous tous les ans ; c'est un fluide qui brûle comme l'acide sulfurique, et qui est un peu plus infect. Chaque fois qu'un marchand d'eau-de-vie a de la marchandise avariée, il fait infuser je ne sais quelle drogue dans sa marchandise, et l'eau-de-vie devient eau admirable *de Cologne*. La femme de l'épicier, la femme de l'huissier, la femme de chambre, le commis de boutique et le sous-lieutenant de génie en font une effroyable consommation ; ils en font une eau virginale pour se rafraîchir le teint ; une eau seconde pour se blanchir les dents ; ils s'en arrosent les cheveux pour les faire friser ; ils s'en appliquent des compresses sous les yeux pour s'empêcher de pleurer ; ils en mettent partout ; ils en

mettent dans leur mouchoir de poche, et quand ils viennent à lever leur mouchoir, il s'en exhale une odeur pourrie à vous faire tomber à la renverse. L'eau de Cologne et la térébenthine ont perverti l'odorat national chez nous, comme l'orgue de barbarie et le tambour de basque ont gâté notre peu d'instinct musical. C'est une infection abominable ! et puis il y a des gens qui vous disent : — Vous êtes de grands poëtes ! Si nous avions été poëtes quelque peu, nous aurions commencé par mettre au gibet M. Jean-Marie Farina et ses imitateurs, et tous ceux qui vendent de l'eau admirable à 6 francs les six pintes. Vingt sous la pinte de parfums! Il me semble entendre dire à un faussaire : — Achetez-moi mon collier de perles cinquante francs !

Disant cela, il tira de sa poche un petit flacon, puis il eut l'air de s'endormir mollement enfoncé dans son grand fauteuil.

Telle fut à peu près sa dissertation sur les parfums.

Je ne sais pas ce que tu en penses; pour ma part je l'ai trouvé aussi intéressante que la dissertation de Pline le naturaliste : *de unguentis.*

LETTRE XVIII.

C'est vraiment un homme plein de science et d'originalité. Il a sur tout ce qui existe des aperçus si neufs et si fins, neufs du moins pour moi ignorant des choses de ce monde, que je ne puis assez te dire tout mon étonnement non plus que mon plaisir à l'entendre parler. Aussi je l'écoute de toute mon âme; d'ailleurs, je suis fort touché de la peine qu'il se donne pour m'instruire. Il m'a déjà appris plus de choses que je n'aurais pu en deviner en toute ma vie. Quand il me voit, il fait tous ses efforts pour être aimable et gai, et pour laisser de côté ce qu'il appelle son enseignement; mais son zèle l'emporte le plus souvent, et il se met à disserter tout à coup; il monte en chaire, et il me parle des heures entières sur *le comme il faut*, le *quod decet*, et en un mot, sur

toute cette science de la vie qu'il a poussée aux dernières limites.

Aujourd'hui, nous avons parlé de détails de la toilette; il a parlé sans façon, sans enthousiasme et sans colère, et il a été très-amusant, car son défaut, s'il en a un, c'est de s'emporter sans raison, et d'entrer dans de grandes fureurs à propos de la moindre chose qui lui déplaît.

— La toilette d'un homme, m'a-t-il dit, comme celle d'une femme au reste, vit surtout par ses détails. Je ne vous parle pas de la toilette des femmes que je n'ai jamais comprise. Ce que les femmes appelent leur toilette est une chose si bizarre qu'il n'y a rien à en dire : ce sont des couleurs tranchées, des morceaux de ruban et des morceaux de gaze; ce sont des souliers bien faits pour un pied souvent mal fait, ce sont des gants collants sur une main très-maigre, ce sont de longs bras dont on voit le coude rouge, c'est une taille entassée dans un corset écourté; c'est une foule de colifichets sans goût et sans grâce et sans prix : ou bien ce sont de lourds diamants, plus habitués à être chez l'usurier que sur le col raboteux de leur maîtresse; ce sont, des robes très-longues pour dissimuler des jambes très-mal faites, ce sont des oreilles percées où pend de l'or mat, ce sont des cheveux entassés en chignon, pêle-mêle avec de faux cheveux dont la double charge fatigue les yeux des plus prévenus; c'est du rouge qu'elles mettent sur leurs joues, du noir dont elles teignent leurs sourcils, une large boucle et une large ceinture; tout cela est mesquin, d'ailleurs, et de valeur aucune. Prenez dans un bal la femme la plus élégante, déshabillez-la, ou plutôt faites-

la déshabiller par votre valet-de-chambre, et faites vendre sa robe, son fichu, ses souliers, toute sa gaze et tous ses rubans, vous ne trouverez pas de tout cela de quoi lui acheter un pot de fard : c'est misère et vanité. *Frivolité est le nom de la femme*, comme Shakespeare l'a très-bien dit.

Au contraire, un homme comme il faut peut faire de chaque objet de sa toilette un très-grand objet de luxe ; j'entends un luxe excellent et très-respectable, celui qui échappe à la foule, qu'elle ne comprend pas, dont elle n'est aucunement jalouse et dont elle ne voudrait pas. L'homme de bon goût se dissimule toujours, tout au rebours de la femme qui tend toujours à se montrer, même quand elle est simple. Un homme sort de son hôtel, il a des chevaux noirs, un harnois noir, une voiture anglaise et d'une couleur terne, des gens en habit, en bas de soie et sans livrée. Dans la ville, il va doucement et sans bruit ; cela ménage ses chevaux et lui concilie la bienveillance des passants. On sait gré de tout à un homme riche ; surtout on lui sait gré de faire le moins de bruit possible. Ainsi, quand il s'arrête à la porte d'une maison, il descend tout de suite, et son laquais referme doucement la portière de la voiture, au lieu de la jeter avec fracas. Un pareil homme a toujours l'air d'arriver à pied : c'est une prévenance pour ceux qui ont des chevaux de louage. Il entre dans un salon, on l'annonce sans son titre, s'il a un titre ; chacun dans son âme, pour l'en récompenser, le fait comte s'il est baron : il salue tout le monde sans relever ses cheveux sur son front ; il va se placer à une bonne place peu apparente, et là, si vous le regardez, vous verrez tout de suite

quelle supériorité il a sur ses rivaux. Au premier abord, il n'a rien qui se fasse trop remarquer; mais si vous l'approchez de plus près, vous allez de découvertes en découvertes; sa montre est en argent, il est vrai, mais c'est une montre de Bréguet qui n'en fait plus; sa chaîne est très-petite, c'est une chaîne vénitienne du bon temps; remarquez son cachet, je vous prie: c'est un camée du temps d'Auguste, un Alcibiade, s'il vous plaît, et il a été monté par Ben-Venuto-Cellini, le grand orfévre de Médicis. Il porte à ses doigts des bagues d'un vieux siècle, des bagues florentines, la gloire de l'Italie; sa tabatière n'est pas en or, mais elle est surmontée d'un camée qu'il a porté, d'abord malgré la mode, et qu'il porte encore à présent que la mode en est venue, parce qu'il en a le droit. Il en est de même de tous les détails de cette personne; au jeu, il a de l'or tout neuf, frappé d'hier, et s'il laisse tomber une pièce d'or, il ne la ramasse pas: il ne dispute jamais au jeu, il ne donne jamais de conseil et il n'en demande jamais. Il rit peu, il écoute peu, il est plutôt froid qu'affable; il ne cherche nullement à être plaisant ni à amuser; il laisse ce soin-là aux plus pressés; il sait fort bien que ce n'est jamais impunément qu'on amuse une assemblée. Du reste, poli avec tout le monde, très-empressé auprès des femmes sur le retour, auprès des hommes puissants; indifférent aux célébrités sans fonds, estimant la science autant que le pouvoir, tâchant de faire son profit de l'une et de l'autre, et les flattant toutes les deux tant qu'il peut, parce qu'il y a toujours, dans cette flatterie, quelque chose à gagner pour lui.

Un pareil homme ne sait jamais une seule anecdote;

il ne connaît ni M. un tel pair de France, ni M. le duc un tel, dont on parle devant lui avec éloges ; il n'avoue jamais avoir vu la pièce nouvelle, et surtout il ne se permet pas de dissertation littéraire, la plus insipide des vanités.

Il ne parle jamais ni des nouvelles du soir, ni du cours de la rente, mais de la maladie régnante quand il y a une maladie régnante ; il parle quelquefois du roi, du dauphin, de la dauphine, de l'archevêque ; et toujours avec le plus grand respect et la plus grande réserve, il dit : — Le roi, madame la dauphine, monseigneur l'archevêque de Paris.

Les autres parleront de leurs terres, de leurs chevaux, de leurs alliances, de leur fortune, de leur vieux père ou de leur jeune sœur ; lui ne parle jamais ni de ses terres, ni de sa fortune, ni de ses chevaux, ni des cheveux blancs de son père, ni de sa jeune sœur à marier. Il sait trop bien qu'on ne doit jamais importuner personne ni de sa fortune, ni de son esprit, ni de ses belles actions, ni de ses nobles sentiments.

Il n'affectera ni vice, ni vertu ; il ne parlera ni des nuits qu'il a passées à table, ni du service funèbre qu'il a entendu à Saint-Germain-l'Auxerrois ; quand on lui parle d'une femme suspecte, il répond : — Je ne la connais pas ! Cela fait plaisir à toutes les femmes, et cela ne coûte rien.

Quand une femme laisse tomber son mouchoir de poche, il ne se précipite pas pour le ramasser.

Mais il écoute parfois ce quelle dit, ou il fait semblant d'écouter avec un geste imperceptible d'approbation, cela suffit.

Il ne porte jamais une seule croix à sa boutonnière, excepté quand il a un habit noir ; dans ce cas seulement, il laisse passer un bout imperceptible de ruban rouge ; ce qui fait que tout le monde se souvient qu'il est officier de la Légion-d'Honneur et chevalier de cinq ou six ordres étrangers avec l'approbation de sa majesté.

Il s'en va comme il est venu, sans éclat et sans bruit ; il a peu parlé, il a peu souri, il a été très-peu galant, il n'a déployé aucun faste, et quand il est parti, tout le monde s'accorde à penser qu'il est l'homme le plus aimable, le plus galant, le mieux élevé et le plus riche de la société.

LETTRE XIX.

Ce matin, il est entré chez moi de bonne heure.

— Déjà levé ! m'a-t-il dit ; on voit que vous êtes jeune et que vous ne savez pas encore la valeur d'un instant perdu. Celui qui a inventé cette belle expression, *tuer le temps*, était un grand philosophe. Il n'y a pas d'ennemi plus difficile à tuer que celui-là : c'est la vieille histoire de l'hydre aux sept têtes renaissantes ; surtout le matin d'un homme ! La matinée est si longue et l'ennui est si grand ! aussi je suis venu tuer le temps avec vous.

— A votre aise, mon oncle, lui ai-je dit. Cependant, je vous avouerai que le temps ne me paraît pas si long que vous dites. La matinée ne me fait pas peur encore ; il est vrai que je suis si nouveau-venu dans le monde que l'ennui ne peut encore me surprendre, et en vérité,

ne fût-ce que pour la nouveauté du fait, je voudrais en être là.

— Cela viendra, quand vous n'aurez plus rien à voir et à apprendre, mon ami. Jusqu'à présent, la curiosité vous a tenu éveillé. L'avidité de tout voir, de tout compendre et de tout sentir, vous a protégé contre l'ennui; le bonheur a voulu que vous vinssiez ici pauvre et nu, puis que vous fussiez riche, puis élégant, ce qui est plus difficile; à présent, vous avez encore plusieurs degrés à parcourir. — L'ambition. — Le plaisir. — L'amour. Une fois à ce dernier degré de l'échelle, l'ennui vous prendra à la gorge, comptez-y.

— Vous m'avez promis de me faire entrer dans le monde, lui dis-je, aussitôt que je ferais tout ce que font les gens du monde; je m'y suis appliqué de mon mieux; vous-même vous êtes content de votre élève; qu'attendez-vous pour me présenter?

— Je n'attends plus que deux choses, a-t-il répondu, que vous sachiez tuer un homme et dompter un cheval.

Et encore cette autre chose, que vous sachiez ce que c'est que le vice, ce que c'est que l'amour, ce que c'est que le jeu, ce que c'est que le mensonge et la trahison, et l'hypocrisie et la politique; car il faut savoir tout cela, pour entrer dans le monde avec un peu d'honneur.

— Il faut savoir tuer un homme! répondis-je.

— Oui, dit-il, il faut savoir tuer un homme; le duel, c'est l'égalité des hommes élevés dans le monde; le duel, c'est le despotisme des forts; le duel, c'est plus qu'un frivole ruban attaché au chapeau du jeune homme, c'est une sanction physique et morale de la loi qui fait respecter l'âge mûr. Celui-là est perdu dans le monde de là-

ches qui n'a pas le cœur de se battre, car alors les lâches, qui sont sans nombre, font du courage sans danger à ses dépens. Celui-là est perdu dans ce monde où l'opinion est tout qui ne saura pas acheter l'opinion d'un coup de feu ou d'un coup d'épée ; celui-là est perdu dans ce monde d'hypocrites et de calomniateurs, qui ne saura pas se faire raison l'épée au poing des calomnies et surtout des médisances. La médisance assassine mieux qu'une épée nue ; la calomnie vous brise bien plus fort que la balle d'un pistolet. Je ne voudrais pas vivre vingt-quatre heures dans la société, telle qu'elle est établie et gouvernée, sans le duel.

Le duel est la seule égalité possible dans ce temps d'égalité ; il égalise toutes les conditions, il comble toutes les distances, il réunit les membres épars du corps social ; il fait de chacun de nous un pouvoir indépendant et fort, il fait de chaque vie à part la vie de tout le monde ; il fait de mon sang ton sang, et de mon cœur ton cœur ; il prend la justice à l'instant où la loi l'abandonne ; seul, il punit ce que les lois ne peuvent pas punir, le mépris et l'insulte ; ceux qui ont parlé contre le duel étaient des poltrons ou des imbéciles ; celui qui a parlé pour et contre était un sophiste et un menteur des deux parts. Nous ne sommes encore un peu des peuples civilisés aujourd'hui que parce que nous avons conservé le duel.

Il est donc de toute nécessité qu'un homme sache se battre : l'escrime est aussi nécessaire dans une éducation bien faite que la grammaire ; il faut savoir se servir aussi bien d'une épée que d'une plume ; j'aimerais autant faire une faute d'orthographe que de manquer à parer tierce.

Ainsi donc, je serai votre maître d'escrime, s'il vous plaît, et nous nous battrons tous les deux, chaque matin, jusqu'à ce que vous m'ayez blessé, monsieur.

En même temps, il envoyait chercher deux fleurets dans sa voiture. — En garde! disait-il, — et le voilà qui me mit en garde. — Le pied plus avancé, — le poignet plus en avant! — Fendez-vous, — tenez vôtre arme plus légèrement. — Une! deux! — Que votre pied tienne bien à la terre! tenez-vous à la terre! — Effacez la poitrine! — Gardez-vous; la tête est raide! — Il m'a ainsi donné de très-longues leçons pendant plus de deux grands mois.

Si tu savais quel est cet homme quand il tient une arme! la vue du fer lui donne la fièvre; j'ai senti trembler sa main quand il me plaçait en garde, quand il a découvert ma poitrine, quand il m'a mis droit vis-à-vis de lui; c'était vraiment un beau duelliste! — Puis bientôt il a croisé mon fer avec le sien. — Une! deux! — On n'a pas l'œil plus rapide! on n'a pas la main plus ferme. — Il loue, il blâme, il s'écrie. — Il me dit quelquefois: Vous présentez le flanc... — Rompez! — Avancez! c'est bien! c'est mal! — Puis il se bat comme s'il avait un ennemi; il s'agite, il se démène, il est furieux... Tout ce que je puis faire, à force de sang-froid, c'est d'éviter de terribles coups de bouton qui me meurtrissent la poitrine et le bras.

Puis, quand nous nous sommes bien battus, il jette là son fleuret... il s'approche de moi... il découvre mes bras et ma poitrine... il compte les coups... — Oh! pauvre petit! quels horribles coups! En voici un qui t'aurait percé d'outre en part; — en voici un qui allait droit au poumon...

tu aurais entendu le vent siffler dans ta poitrine... — En voici un qui te perçait le cœur, grand Dieu ! — A ces mots, j'ai cru qu'il allait se trouver mal. Il m'aime tant !

LETTRE XX.

Nos leçons d'escrime continuent. J'ai voulu aller dans une salle d'armes faire assaut chez un professeur célèbre, il y est venu avec moi.

En entrant, j'ai demandé au maître d'escrime de faire deux ou trois passes avec moi ; il m'a trouvé déjà très-habile et très-délié ; il a dit que je me battais peu dans les règles, mais que j'avais le jeu subtil et embarrassant. — Mon oncle a voulu nous voir plus animés, alors nous nous sommes portés des bottes plus sérieuses ; c'était vif et hardi, c'était nouveau ; je touchais pour le moins aussi souvent que j'étais touché ; on faisait cercle autour de nous. La vue de tant de regards m'anima ; la vue du fer opéra aussi sur mes sens. Je rompis, je revins, j'allais vivement ! cela fatiguait mon antagoniste ; une fois sorti

de ses coups et de ses démonstrations, il perdait la tête; à mesure que je m'escrimais, il se décourageait; bref, je l'ai désarmé; son fleuret a été tomber au bout de la salle. — On m'a applaudi beaucoup; le prévôt a été sifflé.

Ce prévôt d'armes est un ancien militaire de la vieille garde. — C'est un de ces vieux grognards de romans et de vaudevilles, toujours sur le point d'honneur, insupportables Rodomonts, à qui l'empire avait donné de grandes habitudes d'impertinence; du reste, fort entêté de son art, jaloux de sa renommée, colère, aimant le vin, bretteur, et ne craignant guère de voir couler le sang.

Cet homme, se voyant désarmé par moi et entendant les railleries cruelles de la salle d'armes, s'oublia jusqu'à porter la main sur moi!

Tu ne saurais croire combien c'est là un effet terrible!

C'est la dégradation qui tombe sur vous!... cette chair qui heurte votre chair vous écrase l'âme... Vous sentez à votre joue du sang qui y pèse comme la fange... le feu de la honte vous dévore... une joue ainsi tachée ne se lave qu'avec du sang.

Cependant la colère me trouva calme. — Je frappai mon fleuret à terre et j'arrachai le bouton.

Mon antagoniste en fit autant, ce fut l'affaire d'une seconde; le bouton du fleuret vola des deux parts, et le fer, innocent jusque-là, redevint mortel.

Et nous nous précipitâmes l'un sur l'autre avec une rage inouïe... moi surtout, j'étais au ciel! Ce n'était plus l'escrime ordinaire, ce n'était plus le même fer, ce n'était plus la même terre, c'était une terre toute nouvelle, c'était un combat, c'était une boucherie! Ciel et terre! je ne puis

dire ce qui se passa dans mon cœur, mais évidemment je voyais déjà un grand trou dans le cœur de mon ennemi qui s'escrimait devant moi; à mon premier geste, il avait compris qu'il était mort.

Vois-tu, moi en présence de ce vieux soldat, en présence de ce spadassin habile, moi tout nu devant cet homme qui aurait pu être mon père, moi qui me vengeais d'un affront brutal? — C'était la génération nouvelle aux prises avec la génération passée; c'était la restauration aux prises avec l'empire; c'était le citoyen en garde avec le soldat; c'était le jeune homme qui dit au vieillard : *Va-t'en!*

Son épée me passa sous le bras; en voulant parer, je glissai, je tombai, il vint frapper du ventre sur mon fer. — Il était mort!...

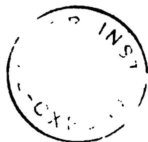
— Il est mort, dit mon oncle, je suis content de vous, mon neveu!

Disant ces mots, il jeta sa bourse à la femme de ce pauvre diable. Elle reçut cet argent, comme si on lui avait payé un cachet vingt fois sa valeur.

LETTRE XXI.

Tu ne sais pas ce qui se passe dans l'âme, quand on a tué un homme. C'est une abominable sensation! Voir tomber au bout de son fer cette vive et puissante création! sentir à peine que votre fer enfonce dans cette vie, et au bout de votre épée trouver une âme! une âme immortelle! Subir ce dernier et vague regard du mort, qui ne sait pas au juste ce que doit chercher son dernier regard! Avoir à ses pieds cette masse inerte, et se dire que tout à l'heure, à l'instant, ici même, ici, ce grand corps animé s'agitait autour de vous avec du feu dans ses yeux et du feu au bout de son épée, et du feu dans son cœur! Ce grand silence qui succède à ce grand bruit! Horreur! horreur! et cependant puissance aussi! et cependant volupté aussi, et cependant joie immense d'avoir échappé à

la mort ; et cependant estime des hommes et son estime à soi, car les hommes et vous-même vous savez que vous n'avez pas eu peur ! Oh ! je conçois la guerre ! je conçois les mourants et les morts ! je conçois les cadavres ! je conçois toutes les rages de l'homme ! je conçois tout ! J'ai appris la vie sur ce cadavre, aussi bien que l'homme qui dissèque ; j'ai appris le courage sur ce cadavre ; j'ai appris le duel sur ce cadavre ; j'ai appris combien un homme est peu de chose et combien il meurt vite, sur ce cadavre ! j'ai appris ce que c'était qu'une épée, sur ce cadavre. Merci, pauvre homme, merci de ton injure ! merci de ta main sur ma face ! merci de ta brutalité des camps ! merci ! tu meurs pour moi aujourd'hui, merci ! Ta vie va profiter à ma vie, ton sang sera utile à mon sang, ton âme servira de cuirasse à mon âme, ton corps à mon corps ; merci ! Quelle que soit ton injure, je te pardonne à ce prix-là ; je suis chrétien !



LETTRE XXII.

Ce qu'il y a de singulier en ceci, et ce qui donne un horrible démenti à cette loi sublime : *homicide point ne seras ?* c'est que depuis mon duel, tous ceux qui en ont su quelque chose, loin de me regarder comme un monstre taché du sang de son semblable, me regardent au contraire avec beaucoup de politesse et de courtoisie. Si le mort n'était pas de mon rang, il était passé maître en fait d'armes, ce qui égalise bien des conditions. Enfin, rien n'égale la considération dont je jouis depuis ce malheureux jour ; seulement, j'ai bien peur d'avoir beaucoup grandi dans l'estime de mon portier.

LETTRE XXIII.

Mon oncle n'est pas le dernier à me complimenter sur ce grand succès que je viens de remporter sur la mort. C'est un homme très-compétent en ces sortes d'affaires, et dans le monde ses jugements sont sans appel. A le voir si doux, si calme, si poli, si réservé, qui le dirait ? c'est pourtant une des épées les plus redoutées de Paris. — Prosper, me disait-il, ne va pas raconter à ta mère que j'ai joué ta vie si vite; j'avais décidé en moi-même que tu ne te battrais qu'un mois plus tard ; la brutalité de cet homme a tout fait; heureusement que tu n'es pas mort. Vois-tu, mon enfant, on ne meurt que lorsqu'on n'a plus rien à faire sur cette terre. Si tu avais été tué, je me serais dit : — Cet enfant-là ne devait pas aller bien loin puisque la mort l'arrête si vite; je t'aurais donné une belle tombe en marbre, et je me serais paré de ta mort

comme je me pare de ta vie; j'aurais inscrit mon nom dans le cimetière du Père Lachaise sans avoir besoin de m'y faire porter moi-même ; et qui sait ? je me serais fait quelques amis de plus, avec un beau morceau de marbre noir orné de lettres d'or. Toutefois, je ne suis pas encore assez égoïste pour ne pas être fort heureux de te voir debout encore, et tout prêt à me faire honneur, toi vivant! Maintenant, te voilà en bon chemin dans le monde; rien ne vous annonce un homme comme un duel bien fini. Marche donc en avant ! ton premier duel t'en épargnera d'autres ; marche! tu as parfaitement compris que le duel doit être un combat à mort! tu as parfaitement compris qu'il faut défendre sa vie à outrance ; qu'après l'opinion rien n'est cher autant que la vie. C'était, il est vrai, commencer bien vite à mettre brusquement mes enseignements en pratique, mais tu t'en es tiré comme un brave et digne jeune homme ! La société te doit tous ses respects, puisqu'elle a mis ses respects au bout d'un fleuret déboutonné ! Tu t'es montré homme de cœur, la société n'a plus qu'une chose à te demander à présent, c'est de te montrer homme d'esprit.

Mais, ajoutait-il, il faut que je te le dise tout de suite, tu as perdu ton admirable sang-froid dans ce duel! le sang t'a monté à la tête et aux yeux ; tu ne t'es pas possédé comme un homme se possède toujours ; tu as demandé vengeance, encore tout chargé de l'opprobre que cet homme t'avait fait ! C'était trop tôt ; une autre fois, mets vingt-quatre heures entre l'offense et la vengeance, entends-tu ! Il faut laisser refroidir son sang au moins toute une nuit quand on va se battre : la main y gagne et le coup-d'œil aussi.

Mon Dieu ! que j'aurais été désolé, quand j'y pense, si tu avais été tué par cet homme ! J'aurais perdu à la fois mon neveu, l'enfant de ma sœur, et, qui plus est, j'aurais perdu mon paradoxe. Or, tu sauras plus tard qu'on s'attache autant aux paradoxes qu'on a faits soi-même qu'aux vérités qu'on a trouvées. Le paradoxe appartient en propre à celui qui l'invente ; la vérité est le domaine de tout le monde. Mon cher paradoxe Prosper, je vous répète que vous vous êtes bien battu !

LETTRE XXIV.

Oui, c'est cela, je suis son paradoxe ; il a son paradoxe comme J.-J. Rousseau avait le sien. Le paradoxe de Rousseau, le citoyen de Genève, c'était la haine de toute la société ; le paradoxe de mon oncle le baron, c'est de prouver ce que je valais à cette comtesse, à ce colonel et à cet évêque, qui m'ont maltraité si fort. Il est arrivé à mon oncle ce qui est arrivé à Jean-Jacques Rousseau ; son paradoxe commencé en riant il l'a pris au sérieux. Il a habillé son paradoxe qui était nu ; il l'a trouvé au dessous de la foule, il l'a mis au niveau de la foule, puis il l'a mis au-dessus de la foule ; il a voulu que son paradoxe devînt grand seigneur, il l'a fait grand seigneur ; il a voulu qu'il se battît en duel, il s'est battu en duel ; c'est cela, j'y suis ; je suis un jeu de l'esprit de

M. le baron ; je suis son caprice d'un jour, sa fantaisie d'un moment, rien de plus. Il m'aime comme sa création ; il me trouve beau comme on trouve beau le premier tableau qu'on a fait. Je suis son prix de l'académie de Dijon, moi, rien de plus ! Voilà tout. J'ai tort de m'effrayer. D'ailleurs, le prix de l'académie de Dijon n'a-t-il pas enfanté plus tard l'*Émile*, l'*Héloïse* et le *Contrat Social ?*

En fait d'amitié, Christophe, je ne connais que ton amitié ; avec elle seule je suis à l'aise, par toi seul je me laisse aimer, de toi seul je n'ai pas peur. O mon frère, si l'amitié de mon oncle est un paradoxe, la tienne est une vérité.

Bonjour. Hélas ! je donnerais dix ans de ma vie pour embrasser ma mère — et t'embrasser !

LETTRE XXV.

Il a toujours à me faire quelque surprise nouvelle, des surprises inouïes et qui tiennent du prodige pour moi pauvre et abandonné enfant ! Toutes les fois qu'il me donne quelque chose, ce don nouveau me fait mal, et cependant je l'accepte parce qu'en acceptant les premiers présents, je me suis tacitement engagé à recevoir tous les autres. Et puis par ce moyen il agrandit son paradoxe !

Donc il m'a dit au moment où je le quittais, après déjeuner : Savez-vous monter à cheval ?

— Mais, mon oncle, j'ai souvent monté les chevaux les plus fougueux ; j'ai suivi les chasses au long courre et je suis tombé de cheval bien des fois.

— En ce cas, m'a-t-il dit, si vous êtes souvent tombé

de cheval, vous devez être quelque peu cavalier ; il faut que vous ayez des chevaux.

— Des chevaux à moi, mon oncle! Mais songez donc que j'ai déjà presque des chevaux ; il y en a tant dans la maison que j'habite! Si j'ai des chevaux, il me faut une autre maison, un second domestique, que sais-je ? Vous allez donc vous ruiner pour moi ?

— Oh, dit il, je suis riche. J'y ai pensé longtemps ; mais plus j'y ai pensé, plus j'ai vu qu'il te fallait des chevaux. Tu sais déjà te battre en duel, ceci est pour toi ! Il faut que tu saches monter à cheval, pour les autres ; ceci est une des conditions d'un certain monde; on n'y entre pas à pied, on y entre encore moins dans ces dégoûtants véhicules remplis de paille et d'ordures qu'on appelle des cabriolets ; encore moins dans ces boudoirs ambulants des bourgeoises de qualité ou des Phrynés du carrefour qu'on appelle un fiacre. Aujourd'hui, bien que l'honneur soit en grande considération, il vaut mieux être porté en simple tilbury que de porter la croix d'honneur. Tant que tu n'auras pas de chevaux, le café Tortoni te sera fermé le matin ; la Bourse, ce grand temple de la fortune publique, te recevra avec mépris et dédain sur le milieu du jour ; le bois de Boulogne s'indignera, le soir, de te voir sur un cheval le louage. Tu n'oseras pas te faire descendre au café de Paris pour y dîner ; sans équipage, tu es un homme de la foule. Le cheval te donnera l'intelligence de cette société à part, et l'estime des laquais et des femmes, ce qui est beaucoup. Les écuries d'Abraham Aaron, le juif, servent d'antichambre au monde de la Chaussée-d'Antin, tout comme l'église de Saint-Sulpice sert d'antichambre au faubourg St.-Germain. Il te faudra donc passer par

l'écurie et par l'église si tu veux être quelque chose dans ces deux mondes. Passons donc par l'écurie d'abord; nous passerons par l'église ensuite, elles se tiennent. Et il me mena du même pas chez le juif Abraham Aaron.

Rien n'est beau comme l'écurie du juif. Moi qui ai vu les écuries de Chantilly au dôme élevé, percées de toutes parts, arrosées par quatre fontaines, remplies de chevaux anglais étendus au milieu du fourrage, animés par le son du cor, le bruit des piqueurs, les chansons des palefreniers, les aboiements des dogues, je me suis pourtant étonné des écuries du marchand. Là un cheval est pansé bien mieux que chez le prince lui-même; là tous les chevaux sont vifs; tous ils portent tout droit la tête et la queue; c'est superbe! On mettrait le petit cheval blanc de mon père dans ces habiles écuries qu'en moins de trois semaines il prendrait toutes les apparences d'un cheval anglais de pur sang.

Mon oncle se connaît en chevaux (il prétend qu'il faut se connaître en chevaux quand on est un jeune homme.) — Voici, a-t-il dit au maquignon, un étranger de mes amis qui veut acheter deux beaux chevaux; un cheval à deux fins, pour la selle et le tilbury, et un cheval de selle; traitez-le bien, et si vous le volez, soyez honnête homme, volez-le sur le prix et non pas sur le cheval.

Nous avons fait essayer devant nous beaucoup de chevaux.

— Croisez-vous les bras, me dit mon oncle; tenez vous ferme sur vos jambes, votre cravache renversée, l'œil tendu et dans l'attitude du plus profond recueillement... surtout ne dites rien; Aaron et tous les jeunes gens qui sont là imagineront que vous êtes un très-ha-

bile connaisseur ; or , cela sert toujours dans l'occasion, ne fût-ce qu'à revendre son cheval.

Après bien des essais devant tout ce monde qui nous regardait, rien n'étant amusant pour ceux qui ont des chevaux comme de voir un nouveau venu qui en achète, nous avons arrêté deux chevaux de très-belle apparence, vifs, animés, élégants, l'œil superbe, au prix de cinq mille francs les deux.

Oui, cinq mille francs deux chevaux ! j'en ai honte ! mais aussi j'en ai grande joie ! Je les entends qui entrent dans mon écurie, et je descends pour les embrasser, après toi !

LETTRE XXVI.

Nous sommes dans le fourrage, dans les harnois, dans les voitures jusqu'aux oreilles ; l'équitation a remplacé l'escrime. Mon maître ne m'a pas envoyé au manége plus qu'il ne m'avait envoyé à l'académie. — La meilleure manière de tomber d'un cheval, a-t-il dit, c'est d'apprendre à le monter. L'équitation, c'est comme l'escrime; seulement, au lieu de se battre avec un homme, on se bat avec un cheval. Il faut à peu près le même sang-froid, le même courage et la même habileté ; il faut avoir la main aussi légère pour dompter l'un que pour tuer l'autre. Je t'ai appris deux ou trois coups d'épée qui sont sûrs, je n'ai pas autre chose à t'apprendre pour ton cheval : tiens-le des genoux avec vigueur, lâche-lui la main ; que sa tête soit libre et son flanc captif ; surtout pas plus

de ménagement pour le cheval que pour l'homme ; une fois en garde, frappe de l'épée et en avant ! une fois à cheval, frappe de l'éperon et en avant !

Sauf, quand l'épée est dans le fourreau et le cheval dans l'écurie, à prodigüer les salutations et l'avoine ; l'avoine encore plus que les salutations ; car un cheval qu'on nourrit bien ne croit jamais qu'on s'humilie devant lui.

Notre première sortie à cheval n'a pas été malheureuse; il m'a laissé le plus beau des deux ; il a monté le cheval à deux fins ; il a trouvé que j'étais bien en selle, il m'a dit de porter les jambes plus en dessous, et de bien présenter le corps ; c'est ce que j'ai fait. Il m'a dit qu'il fallait être plus à son aise que je ne l'étais ; qu'il fallait parler et rire comme si on était dans un fauteuil, et ne pas se tenir immobile entre les deux oreilles de son cheval, comme si l'on était au manége Franconi ; j'ai obéi. Après les premières ruades, j'ai été le maître de mon cheval ; je l'ai mis au pas tant que j'ai voulu ; puis je lui ai rendu la main, et nous avons été au petit galop. C'était un samedi... au bois dn Boulogne... la promenade était arrosée... l'air était frais... le beau monde était dehors... Avant d'être à cheval et sur mon cheval, je n'avais jamais vu le monde de niveau ; je l'avais toujours vu de bas en haut, m'arrêtant aux armoiries de la calèche, et ne voyant jamais ce qui était dans la calèche : tantôt une femme seule, à demi couchée dans sa voiture, et l'œil entr'ouvert dans l'attitude du recueillement ; tantôt toute une famille, le père et la mère, les deux enfants, et, sur le devant, la nourrice qui tient le troisième enfant, tantôt la femme de théâtre qui revient quand les

autres partent, et qui se hâte parce que son rôle va commencer ; tantôt le ministre qui va au galop pour faire croire qu'il a besoin d'arriver ; tantôt l'homme d'église qui se mêle à ces joies mondaines ; tantôt la princesse qui passe et son enfant qui salue ; tout le gouvernement de la France se promène dans cette allée ; tous les noms puissants de la France, toutes les grandes fortunes, toutes les gloires consacrées, c'est-à-dire toutes les gloires qui vont en voiture ! c'est un beau monde vu ainsi ! On n'a pas le temps de l'analyser, il paraît et il s'en va ; il montre sa grâce, et il fait comme Galathée qui s'enfuit dans les saules quand on l'a vue ; il passe et il repasse, ce monde de pouvoir et de luxe, et il n'a que le temps de sourire en silence, le muet qu'il est ! il ne peut se livrer ni à ses calomnies, ni à ses haines ; il est charmant, il est séduisant ; il est si innocent, vu de loin ! Vu de loin, l'imagination est pour beaucoup dans cet enchantement d'une heure ! c'est le monde tout au rebours de ce qu'il est d'habitude. On craint de se heurter au bois de Boulogne ; on se fait place l'un l'autre ; on s'avertit du moindre cahot ; si l'un des promeneurs vient à tomber, c'est à qui lui tendra la main pour l'aider à se relever ; si une voiture se brise, mille voitures volent à son secours ; on dirait un peuple de frères. Mais, pour acheter droit de bourgeoisie dans ce peuple, il faut acheter un cheval ; mais pour bien le voir, ce peuple à part, et pour le suivre, il faut être monté sur un cheval. Mon oncle avait bien raison, le cheval, c'est la grande supériorité parisienne. Voyez comme ces jeunes gens se saluent et s'admirent ; voyez comme les femmes ont le sourire gracieux et facile ! La foule qui passe dans

leur poussière, et qui se traîne lentement à pied dans leur sillon, n'aperçoit ni ces grâces, ni ces sourires ! Moi, à cheval, je vois tout cela, je domine tout cela, j'ai des ailes comme les autres.

Et album
Mutor in alitem.

Je suis mieux placé du haut de mon cheval, pour voir Paris, la grande ville, dans sa calèche, que n'était placé Asmodée lui-même au sommet des toits.

LETTRE XXVII.

Mon cher précepteur a fait de l'écurie une science ; voici tantôt dix jours qu'il n'est occupé qu'à me démontrer la sellerie et la manière de se connaître en harnois, en voitures, en équipages de toutes sortes.

— Une fois qu'on est dans le luxe, m'a-t-il dit, il faut bien prendre garde de tomber dans le bourgeois, c'est-à-dire dans le commun. Le bourgeois n'entend rien à la vie élégante, heureusement pour nous, grands seigneurs. Le bourgeois achète un cheval ; on lui dit que le cheval a eu le feu aux quatre jambes, il répond : Qu'est-ce que cela me fait, pourvu que le cheval me porte ? et il croit avoir fait un excellente affaire, en payant son cheval mille francs de moins. Le lendemain, le bourgeois achète une voiture ; on l'avertit que la forme de cette voiture

date de l'année passée, et que, par conséquent, elle est plus vieille que si elle avait dix ans. — Le bourgeois répond : Que m'importe ? pourvu qu'elle me traîne ; et il achète la voiture ! Le bourgeois est l'égout complaisant où s'en vont nos vieilles voitures, nos vieux chevaux, nos vieux harnois, tout notre luxe de la semaine passée, acheté à crédit; il achète tout cela avidement et au comptant, et à moitié prix... L'idiot !... comme si le cheval que nous lui vendons ne nous avait pas servi tant qu'il pouvait nous servir ! comme si nous avions encore à faire quelque chose avec la voiture que nous lui cédons ! Il faut donc compter beaucoup sur le bourgeois, et toujours ; mais pour cela, il ne faut pas être bourgeois soi-même ; il ne faut pas dire comme lui : Qu'importe ! Au contraire, choisis avec le plus grand soin et tes chevaux et tes voitures ; que tes chevaux soient fringants et vifs ; peu importe qu'ils aient du fonds, ce serait du fonds pour le bourgeois. Que tes voitures soient élégantes avant tout; peu importe qu'elles soient solides, ce serait de la solidité pour le bourgeois. Jouis de tout, flétris tout, gâte tout, fais tout ce qui te plaît, mon enfant ; livre-toi à toutes tes fantaisies ; fais des enfants et prends des maîtresses, sauf ensuite à faire adopter tes bâtards et à faire épouser ta maîtresse par le bourgeois.

Il me donna ainsi toutes les leçons imaginables de prudence et de plaisir. Quel bon maître j'ai trouvé là !

LETTRE XXVIII.

Mais, lui disais-je, j'aime déjà mes chevaux, je leur fais une longue visite chaque matin et chaque soir; je les vois manger, je les entends hennir; mon tilbury est aussi fort élégant et fort léger, et c'est à peine si j'y tiens avec mon groom. Pourquoi voulez-vous donc que je songe déjà à vendre et à changer tout cela pour faire plaisir au bourgeois?

— C'est que, m'a-t-il répondu, tu es encore dans le luxe de seconde qualité, le luxe mobile et changeant du jeune homme, le luxe ruineux, le luxe qui plait aux usuriers et aux laquais; le luxe qui te liera avec tous les élégants de la ville, le luxe des échanges dans lesquels il y a deux dupes et deux trompés; le luxe des paris, des courses, des maquignonages de toute sorte; car ceci est

un des grands avantages du cheval de changer en maquignons tous nos jeunes gens à la mode; j'espère que tu ne feras pas fi d'un des priviléges les plus importants de ta nouvelle position. Plus tard, quand tu seras à mon âge, tu arriveras au luxe de première qualité, à ce luxe honorable et solide qui se fixe, qui ne change pas, qui a passé à travers tous les extrêmes, et qui s'est arrêté dans le *comfort*, comme disent les Anglais.

Nous parlions ainsi dans mon tilbury que je conduisais pour la seconde fois. — Tu conduis bien, me disait mon oncle ; seulement, il faut que ta main soit beaucoup plus basse ; ta main sera moins sûre, mais tu auras beaucoup plus de grâce ; et c'est de la grâce qu'il faut avoir avant tout, dans une voiture de luxe. En même temps, me voyant passer de côté et d'autre, couper les ruisseaux devant les calèches les plus rapides — Mais vraiment, ajoutait-il, tu ne conduis pas mal !

Après quoi nous allions au pas. C'est une grande coquetterie d'aller au pas quand on a prouvé qu'on pouvait aller très-vite. Allant au pas, nous vîmes passer plusieurs femmes à cheval ; elles montaient, pour la plupart, des chevaux fort maigres, et un méchant voile vert flottait sur leur triste figure. — Voilà, lui dis-je, de sottes femmes ! Il se retourna vers moi avec une expression moqueuse. — Vraiment, dit-il, tu trouves qu'elles sont laides et tu as bien raison, mon ami ! Mais c'est que vraiment elles sont laides : regarde donc cette démarche, les longs corps tout plats ! ces robes longues qui cachent ces vilains pieds ; ces figures affectées, surmontées de ce chapeau d'homme qu'elles dénaturent, et embellies de ce petit nez mal ouvert ! car j'ai remarqué que toutes les

femmes qui montaient à cheval avaient un nez à peine, et qu'elles étaient plus laides que les autres. Et conçois-tu, mon ami, la folie de ces pauvres hommes qui courent à cheval après ces haridelles ? comme ils sont essoufflés ! comme ils ont peur qu'elles ne tombent la face la première. Tiens, en voilà une qui n'a fait qu'un saut ! Et en effet, le cheval d'une de ces dames s'était arrêté court ; l'amazone infortunée avait roulé sur la poussière ; je voulus descencendre ; mon oncle saisit mon fouet, fouetta mon cheval, et le cheval s'emporta au grand galop.

Si bien que je renversai un vieillard qui traversait le chemin. Mon oncle, sans s'arrêter, jeta sa bourse au vieillard.—Puisque nous avons la route belle, courons, dit-il, je n'ai guère envie de paraître devant le juge de paix !

Et nous courûmes jusqu'à Boulogne ; à Boulogne, le cheval n'en pouvait plus.

— J'ai bien peur, me dit mon oncle, que ton cheval ne soit légèrement poussif.

— Vous croyez, lui dis-je en pâlissant !

— Cela te démontre la nécessité de te faire des amis à qui tu puisses vendre tes chevaux poussifs !

— Et ce pauvre homme que j'ai renversé, croyez-vous qu'il ait bien du mal ?

—Bah! dit-il, il a ma bourse !—D'ailleurs, il fallait bien que ton premier accident t'arrivât tôt ou tard ; tu ne sais conduire un tilbury que de ce jour.

LETTRE XXIX.

Tu vois bien que c'est un homme souvent très-dur; son sarcasme est cruel; à force de mépris pour l'espèce humaine, il vous la rendrait haïssable. Moi qu'il a trouvé tout jeune et docile à toutes les empreintes, il a pu facilement me faire voir en beau sa triste misanthropie; il a tant d'esprit et de finesse quand il parle! la raillerie lui vient si naturellement! Il y a tant de spontanéité dans son sarcasme, que tout cela est irrésistible! aussi je cède malgré moi. Je cède après avoir combattu quelque temps dans mon âme; j'écoute toutes ses cruautés, je les répète et souvent j'y applaudis; car, en résumé, toutes ces cruautés sont pour moi! elles sont pour l'homme que renverse ma voiture ou que je tue en duel; il me couvre comme d'un manteau de son profond égoïsme; mais il n'est cruel, il n'est égoïste que pour moi.

Aussi, malgré son rire forcené, il y a des jours où je l'aime, je crois, presque autant que je t'aime. Je me vois riche, heureux, considéré, grâce à lui. D'abord il m'a donné tout ce qui fait l'aisance, puis, de l'aisance il m'a jeté dans le luxe, ou plutôt il m'y a porté avec toutes les transitions convenables, avec les précautions les plus grandes pour que le luxe ne me portât pas à la tête et au cœur. Il m'a trouvé enfant pleureur et craintif; il a fait de moi un homme hardi et brave! Sans lui que serais-je devenu dans cette grande et insensible cité où l'or règne en maître? J'y serais mort de froid et de faim, accablé par la pitié payée des hôpitaux. Grand Dieu!

En effet, plus j'avance et plus je comprends à quel dernier et misérable échelon de l'échelle sociale le destin m'avait placé. Plus j'avance, et plus je comprends aux battements de mon cœur, au bouillonnement de mes sens, au son de ma poitrine qui est rude et forte, à quels malheurs les passions m'auraient poussé, si les passions qui me viennent m'avaient trouvé dans la misère, pauvre et nu, sans pain, sans asyle, sans soutien, tourmenté par mes jeunes et poétiques études, tourmenté par mes beaux rêves de seize ans, par mes souvenirs d'innocence et de sommeil! Que serais-je devenu, grand Dieu! si la passion avait saisi mon cœur humilié par la misère? Car alors il aurait fallu ajuster ma passion à la taille de ma fortune! il aurait fallu ravaler ma passion jusqu'à la boue; il aurait fallu chercher mes égaux dans les carrefours et dans les cavernes. — Horreur! — La passion inassouvie me poussait au crime; je le sens. — Ou bien encore, que serais-je devenu si les passions m'avaient saisi au corps et à l'âme dans le crasseux séminaire où j'allais être admis

par charité? Que serais-je devenu si je m'étais senti un autre homme que l'enfant que j'étais, au milieu de ces prières monotones, de cette vie si austère, de cet espionnage continuel, de ces dévorantes abstinences de tout genre, de cette abominable hypocrisie de toutes les heures? Que serais-je devenu, grand Dieu! et quel abominable hypocrite j'aurais été, et quel emporté vicaire! et quel jésuite dissolu! et quel homme! Perdu, anéanti, honni, misérable, envieux, faisant de la politique d'antichambre avec de grands politiques d'antichambre! je frémis rien que d'y songer.

Mais aujourd'hui quelle différence! quel beau soleil! quelle belle vie! quelle oisiveté élégante et jeune! quelle avenir chatoyant! Je vais, je viens, je grandis, je me pare et je rêve à l'aise! Je sais par cœur le fort et le faible de cette société dans laquelle je vais entrer. Aspirant hardi à l'initiation de ces mystères redoutés, je prête l'oreille et j'écoute la voix du monde qui est là-bas et qui m'appelle. J'entends le flot qui bourdonne, j'entends la grande mer qui s'agite; moi aussi je vais me lancer dans cette mer, moi aussi j'ai mon pilote, j'ai mon guide, j'ai mon ami qui me défendra de l'orage et des autans.

Pardonnne-lui donc, Christophe, un peu de dureté pour les autres, en faveur de la bienveillance qu'il porte à ton ami.

LETTRE XXX.

Je t'annonce avec joie et avec crainte qu'enfin je vais bientôt le voir de près, ce monde que je n'ai vu encore que de loin. Je l'ai dit à mon maître hier : — A présent que j'ai passé par la salle d'armes et par l'écurie, quand donc me ferez-vous entrer dans le monde, mon maître ?

Il m'a répondu en souriant, et en me prenant la main avec une galanterie des plus aimables :

— Nous entrerons dans le monde bientôt, mon cavalier. Il ne vous manque plus guère, pour être du monde, que deux ou trois petites conditions essentielles à remplir. Vous avez déjà tué votre homme, c'est bien ! vous montez un cheval de deux cents louis, c'est bien ! A présent il vous reste quatre choses à trouver qui ne

sont pas aussi communes que vous pourriez le penser au premier abord : un nom, un vice, une opinion, un état.

— Rien que cela, lui dis-je, je n'y avais pas pensé vraiment ! mais vous avez raison, mon oncle ! Un nom et un état d'abord, un état d'abord ; une vie que je gagne, une vie que j'explique aux autres, que je m'explique à moi-même, car souvent j'ai peur de la vie que je mène. Donnez-moi donc un état, mon ami ! donnez-moi une existence qui vienne de moi, de mes mains ou de ma tête. Je veux gagner ma vie, j'ai été assez oisif comme cela. Oh ! vous avez de grandes idées quand vous voulez ! oh! vous êtes vraiment mon ami! Un état, un état à moi, Prosper, à l'enfant de votre sœur ; un état si vous voulez que je sois un homme, car vraiment c'est pitié que cette vie de hasard. C'est pitié ! c'est pitié ! c'est pitié !

Ainsi, je m'animais peu à peu. Ce seul mot, *un état*, ce mot que j'ai entendu dire à mon père, m'avait mis hors de moi. *Un état !* je me sentis un homme tout nouveau, et je me laissai aller à cette lueur tant que je pus aller.

Mais je le répète, c'est un homme, tout bon qu'il est, qui est ennemi des illusions les plus innocentes. Il m'a laissé dire, et quand j'ai été fatigué il a pris la parole.

— Enfant que tu es ! te voilà devenu bourgeois tout d'un coup. Le bourgeois se sert de son cheval pour ses affaires, tu veux un état pour vivre ; c'est un métier que tu veux dire ! Enfant ! quand je te parle d'un état, moi, ton ami, je ne te parle ni de ton boucher ni de ton pro-

priétaire, ni d'aucuns de ces détails vulgaires à l'usage du vulgaire. Je te parle d'un titre qui explique tout d'un coup ta position sociale. Autrefois, quand c'était le règne des nobles, un titre honorifique suffisait; on était vicomte ou baron, et la société n'en demandait pas davantage; elle savait que la noblesse donnait le privilége de vivre grandement et sans rien faire. Il n'en est pas ainsi aujourd'hui. Aujourd'hui, tous les efforts de la vieille cour pour réhabiliter la noblesse ne l'ont pas tellement réhabilitée qu'un gentilhomme puisse se contenter de dire : — *Je suis marquis!* La société, qui est toute composée d'éléments plébéiens, dit à ce noble : Vous êtes marquis, et quoi encore? C'est ce *quoi encore* que je veux te donner; c'est cette difficulté vulgaire que je veux t'aplanir; c'est cette explication à ton existence que je veux trouver. Qui se soustrait aujourd'hui à cette loi générale de la société risque de passer pour un chevalier d'industrie, et c'est ce qu'il ne faut pas. Il faut marcher tout haut au soleil, tête levée; on peut avoir une maison murée aujourd'hui, il suffit que le coffre-fort soit ouvert. Voilà donc, mon ami, ce que j'entends par ce mot : *un état.* Un état, c'est la plus grande indépendance possible avec le moins de travail possible. Plus l'indépendance est grande, moins le travail est pénible, plus l'état est beau. Il ne faut donc pas à ce mot *un état,* sauter de joie et faire de l'enthousiasme comme s'il s'agissait d'une action héroïque. — Ce n'est rien moins qu'un sacrifice que je te demande, rien moins que de la résignation et du travail; en te donnant un état comme je l'entends, je t'applique une loi de la société oisive; une loi comme celle qui t'impose d'avoir un habit propre et un beau cheval, et de

bien tuer ton homme dans l'occasion. En même temps, il me développa la grande théorie de l'état, du nom, du vice, et de l'opinion politique. Sa théorie est curieuse et pleine d'intérêt ; j'en ai perdu bien des aperçus trop déliés pour moi ; c'est une profusion inouïe d'idées et d'opinions que je n'ai lues ni entendues nulle part ; je t'en ai gardé ce que j'ai pu garder ; ce sera le sujet de trois ou quatre lettres séparées que je ferai aussi courtes que je pourrai.

LETTRE XXXI.

Le malheur des temps, m'a-t-il dit, a multiplié le nombre des états honorables. Autrefois, quand le mot gentilhomme voulait dire *propriétaire*, il n'y avait qu'un état honorable, c'était d'être gentilhomme. Être gentilhomme ou propriétaire, c'était même chose. Le grand propriétaire devenait gentilhomme; le gentilhomme ruiné redevenait toujours propriétaire par alliance; c'était le beau temps pour tous ceux qui étaient gentilshommes.

Aujourd'hui, le beau temps est pour tout le monde. Le véritable gentilhomme aujourd'hui, c'est le propriétaire. On ne compte plus par quartiers, mais par arpents de fermes ou de bois; on ne dit plus il est duc; on dit c'est un propriétaire de la rue de Rivoli. Toutefois, comme de nos jours on s'amuse à refaire une noblesse, il faut comp-

ter la noblesse pour quelque chose; le métier de soldat, qui a été le bon métier, ne se soutient un peu, de notre temps, que parce qu'il fut autrefois métier de gentilhomme, et parce qu'il a été maintenu gentilhomme tant bien que mal par Bonaparte. Donc, le meilleur état de nos jours est celui qui participe à la fois du riche et du noble; qui est en même temps industrie et propriété; l'homme d'un pareil état est bien venu partout, il tient à la fois au vieux temps et au temps moderne; il a un pied sur le faubourg Saint-Germain, un autre pied sur la Chaussée-d'Antin, comme le colosse de Rhodes, sur ses deux rives opposées. Aujourd'hui, il faut deux portes, l'une au passé, l'autre à l'avenir; entre les deux portes se trouve le présent; là est toute la difficulté.

Les plus habiles, et malgré les plus savantes combinaisons, ont fait de vains efforts pour y parvenir à cet état bienheureux entre le passé et l'avenir.

L'un s'est fait magistrat, croyant atteindre cette noblesse de robe qui avait tant de valeur autrefois; mais à peine a-t-il touché à la magistrature qu'il éprouve que cette noblesse de seconde main n'a plus de valeur, et qu'il regrette toutes les peines qu'il s'est données pour arriver à une fortune médiocre qui influe beaucoup sur la considération qu'on lui porte.

L'autre s'est fait militaire dans la maison du roi, espérant arriver, à l'aide de son nom, à quelque chose; mais à peine arrivé à quelque chose, il se rencontre que pour cent ans au moins la profession de colonel ou de lieutenant-général est perdue; ce sont deux professions épuisées totalement par l'empire, dont l'empire a dévoré tout le suc, et que la toute-puissance royale ne peut ren-

dre à son ancien éclat, tant elles avaient d'éclat il y a quinze ans !

Les gens de routine ont cru arriver à cette double considération de l'argent et de la noblesse, comme on y arrivait autrefois, par des alliances. Ainsi, le noble pauvre a épousé la fille du riche, et réciproquement, mais la fusion, cette fois, s'est trouvée impossible. Elle avait très-bien réussi autrefois, quand la noblesse valait l'argent; mais aujourd'hui la noblesse vaut moins que l'argent, il n'y a plus d'équilibre, il n'y a plus d'égalité dans ce genre de transactions; une des deux parties est la dupe de l'autre, et le public, pour qui se font presque toutes les alliances de ce monde, le public, qui regarde, se moque également des deux parties contractantes.

Autre tentative. Il y en a qui ont sollicité des places à la cour; ils ont eu les places à la cour, on les a refaites tout exprès pour eux; même désignation, même privilége, même servitude, même broderie, rien n'y manque; mais si ces places étaient encore à la cour, le public n'était pas à ces places; il n'y croyait plus. Il y croyait autrefois, parce qu'elles s'achetaient et se vendaient comme une charge d'avoué et de notaire; il y croyait, parce qu'elles représentaient un capital. Aujourd'hui, une charge à la cour c'est beaucoup moins qu'un capital, c'est une faveur; on n'en veut plus.

Les habiles se font notaires, ils se marient pour avoir une charge. Ils achètent d'un côté, ils se vendent de l'autre; les habiles ne sont pas les sages. Ils sont très-estimés et très-considérés partout, excepté dans les vaudevilles et les comédies en cinq actes, où ils paraissent à la dernière scène comme des laquais; le public les estime fort

parce qu'ils sont soixante et douze dans tout Paris, ni plus ni moins.

Tu vois, mon ami, que cette multitude d'états raisonnables est très-embarrassante et très-nombreuse. Je t'ai parlé des états connus de tout temps; de nos jours, on a inventé quelques états nouveaux qui méritent aussi beaucoup de défiance et d'attention.

Les uns, gens d'esprit et encore plus d'audace, se font marchands d'esprit et d'audace. Ils vivent de leurs saillies comme l'oiseau vit de son chant; ils font rire ou ils font pleurer la multitude, ils sont poëtes, tragédiens ou vaudevillistes; ils sont riches, le poëte trois mois sur douze, le tragédien neuf mois dans l'année, le vaudevilliste toujours. Avec ton esprit, je te conseillerais ce métier; mais avec ta bonne mine, ta belle tournure et ta jeunesse encore naïve, je ne te le conseille pas.

Les autres sont les rois de l'opinion, cette reine du monde; la presse périodique les dévore bouche béante. Ils gaspillent à chaque heure du jour ce que le Ciel leur a donné d'âme, d'esprit, de cœur, de pensées d'amour, de présent et d'avenir. C'est l'histoire des enfants jetés dans les bras de Saturne. C'est un beau métier, sans doute; imposer son opinion à la masse, diriger les royaumes, contenir la haine de la foule, exciter son amour, et lui désigner ses héros, mener à son gré cette vile populace, qui sait lire tout juste assez pour être trompée; faire sauter de dépit le roi sur son trône, et le ministre dans son lit; renaître chaque matin plus puissant et plus fort; être éternel comme la haine d'un Italien! être puissant comme la vieille maîtresse d'un jeune prince; être redouté comme un souverain pontife dans les temps de croyance;

bien plus, être le chef de la seule croyance de son temps; savoir qu'on ne croit qu'en vous seul; savoir que le peuple a brisé ses dieux pour faire de vous son dieu! qu'il a chassé ses oracles pour faire de vous son oracle! qu'il a déserté le temple et la chaire chrétiennes, pour s'attrouper dans votre temple et se presser autour de votre chaire! savoir tout cela! imposer à la foule ses tristesses et ses joies, sa louange ou son blâme, sa pitié, sa colère, ses caprices, ses vanités! n'être ni roi, ni prince, ni pontife, ni femme perdue, et cependant vivre aussi puissant qu'un roi, aussi estimé qu'une pontife, aussi riche qu'un prince, aussi heureux qu'une femme perdue de mœurs. C'est cela qui est beau! c'est cela qui est un bel état! c'est cela une nouveauté inouïe! c'est cela une trouvaille qui fait honneur à ce siècle politique! C'est là où j'aurais voulu te voir passer! Mais, Prosper, si c'est une profession décevante, c'est aussi une profession de tous les jours, une passion de toutes les heures, une colère de tous les instants de la vie; c'est une suite prolongée de haines, de discordes, de batailles, de calomnies, de grincements de dents. A ce métier, les plus braves pâlissent, les plus infatigables se fatiguent, les plus abondants s'épuisent et dépérissent. La presse est une furie qui se dévore le sein après avoir tout dévoré autour d'elle! elle a tué le génie en France; elle a épuisé à son profit l'esprit, la gaieté, la satire, la chanson, la comédie, le roman, le poëme, le petit et le grand vers, l'ode, tout ce que faisait la France poétique et littéraire; elle a tué les livres; elle a remplacé l'ouvrage pensé et fait à loisir par une facile improvisation d'une heure; le volume consciencieux et durable par une feuille en l'air qui va et qui vient comme la chauve-souris

le soir, ou comme l'hirondelle le matin. Avec la presse périodique, rien de grand n'est possible, rien de durable n'est possible, car la presse est une fille honnête sans être plus heureuse, qui est avide de jouissances précoces; car c'est un enfant prodigue qui mange son bien en herbe; car c'est la poésie d'une nation qui a tout dit, qui a tout fait, qui a tout pensé, qui a tout rêvé, qui a tout épuisé, même le néant.

Garde donc ta belle vie et ta belle jeunesse; ne te jette pas à corps perdu dans ce gouffre; laisse-les à leur célébrité d'un jour ces maîtres de l'opinion d'une heure; j'aimerais mieux te savoir colonel, médecin, notaire ou procureur du roi quelque part, mon neveu, que de te voir chaque matin jeter à la foule ce qu'un homme a de plus précieux et de plus cher, son opinion quand il y a conscience, et sa parole quand il y a conviction.

LETTRE XXXII.

J'ai repris haleine. — Je reviens à la dissertation de mon oncle sur le meilleur et le plus convenable état de nos jours.

Je ne veux pas, m'a-t-il dit, oublier dans le nombre des beaux états, l'état politique, la députation. C'est un bel état celui-là, et je comprends que s'il était permis aux jeunes gens de l'aborder, ce serait une noble carrière pour un jeune homme; mais attendre quarante ans, c'est trop attendre; à quarante ans l'homme sage a fait sa fortune, l'homme d'esprit en jouit, l'homme inutile est jugé, et l'imbécille est à sa place quelque part, à l'Institut ou au Conseil-d'État.

Si je t'avais rencontré plus jeune, j'aurais fait de toi un savant. La profession de savant est encore une de ces

terres inconnues, voisines de l'Eldorado, une profession toute neuve, et une bonne profession encore! Il y a à Paris une certitude matérielle, pour ainsi dire, d'obtenir tant qu'on voudra une place de sept à huit mille livres de rentes, en apprenant une de ces langues que personne ne sait, l'hébreu, le syriaque, le chinois, l'arabe et autres langues plus ou moins utiles. Vous êtes seul dans votre partie, pas de jalousie, pas d'intrigue; vous avez dans l'état la valeur d'une de ces médailles de la Bibliothèque Royale, auxquelles personne ne touche, valeur égale pour tout le monde, qu'elle soit en or pur ou en monnaie de billon. J'imagine pourtant qu'un homme d'esprit dont le hasard aurait fait un savant de l'état, une médaille du Collége-de-France, aurait pu tirer un excellent parti de ce hasard; mais tu n'es plus assez jeune pour être savant, tu aurais besoin de trois ou quatre diplômes, qu'on ne te donnerait pas, parce que tu n'as pas étudié dans les règles; et bien certainement tu en sais plus que le plus savant de tes juges: — *C'est donc vous qui nous jugerez?* comme dit Figaro!

Il récapitula ainsi toutes les professions libérales, et jamais il n'en trouvait aucune qui me convînt. — Moi qui commence à le connaître et qui suis habitué à le voir toujours procéder par le contraire, et mettre en avant les impossibilités pour arriver au possible, je le voyais venir sans inquiétude, j'étais sûr qu'il avait un état à me proposer.

— Tout bien calculé, me dit-il enfin, il n'y a qu'un état dans le monde, c'est la finance. Être financier, ce n'est pas être marchand, ou plutôt c'est vendre de l'or, et la marchandise est si belle qu'elle ennoblit la profes-

sion. Être financier, c'est être une puissance morale, c'est être une puissance politique; c'est plus que cela, on s'élève au-dessus de la puissance, on est une force! L'argent!... l'argent!... c'est le monde... c'est tout... L'argent a tout fait en Europe, il a été plus loin que la création, il a refait la maison de Bourbon, il a ranimé les morts... L'argent fait la paix et la guerre; il apaise ou bouleverse les villes, il détrône les rois; c'est toujours l'argent du roi de Macédoine chanté par Horace :

Aurum per medios ire satellites,
Et perrumpere amat saxa, potentius
Ictu fulmineo.

L'or brise les citadelles aussi bien que la foudre... il est plus puissant que la *foudre*. Songe à cela!... C'est la seule aristocratie qui soit restée debout de toutes les aristocraties de ce monde. Tout passe, tout pâlit... pouvoir, beauté, grandeur, noblesse... l'argent reste! Ouvrard a pu acheter à l'encan, pour en faire un tapis à ses chiens, les quatre morceaux de bois doré et le morceau de velours qui composaient le trône de Bonaparte. L'argent! c'est la vraie poésie de notre siècle. Regarde passer les frères Rothschild, banquiers des rois et des nations, fais attention! et tu verras la terre trembler sous leurs pas!... Fais mourir Villèle ou fais mourir l'empereur d'Autriche, l'empereur sera remplacé du jour au lendemain. Le lendemain de sa mort, on criera comme on criait la veille : *Vive l'empereur!* La mort de Villèle sera suivie par une oraison funèbre plus solennelle et plus vivace à la fois que toutes les oraisons funèbres de Bos-

suet, supérieure à l'oraison funèbre pour Henriette d'Angleterre ; il y aura une baisse de trois francs pour la mort de Villèle ; il aura l'oraison funèbre de l'argent, la seule oraison funèbre de ce monde positif. L'argent, aujourd'hui, a remplacé l'orateur, comme il a remplacé le poëte... c'est l'argent qui s'est chargé de dire, après la mort d'un homme, si cet homme était un grand homme. La mort de Napoléon n'a pas fait baisser la rente d'un centime ; celle de Wellington la ferait tomber au-dessous du pair ; celle de Louis XVIII l'a fait hausser de dix centimes !... L'argent l'a dit !... Wellington et Louis XVIII sont de plus grands hommes que Bonaparte. Le cardinal Dubois n'a pas eu d'autre oraison funèbre que celle de l'argent. L'argent a applaudi à l'entrée des alliés à Paris ; on l'a consulté, il a dit : Oui, entrez ! et la conquête est entrée ! C'est à l'argent qu'il faut courir d'abord : *quærenda pecunia primùm !* Ainsi donc, sois à l'argent ! Le métier d'argent est le seul qui n'ait pas d'entraves ; tous les hommes savent gagner de l'argent, comme ils savent nager en naissant ; le tout est d'oser : ose donc ! sois financier... Le temps est bon, les fortunes se remuent, l'indemnité va circuler de mains en mains, comme circulent toujours toutes les fortunes de hasard ; il faut considérer l'indemnité comme un parvenu, comme un officier de fortune, comme un forban qui a fait une prise et qui ne la gardera pas ou qui la gardera mal. Quand l'argent court, il fait bon à être à l'affût de ce gibier-là ; gagne de l'argent ! *Remplissez bien votre bourse, seigneur Roderigo !* nous sommes pour cela sous un bon ministre et sous une bonne cour. Le ministre fait de nouvelles lois d'argent chaque jour ; chaque loi nouvelle est une bat-

tue dans les forêts où l'argent pousse; c'est un bon ministre. Quant à la cour, c'est une bonne cour, parce qu'il n'y a ni femme ni maîtresse; délivrée de cette influence de femme et de maîtresse qui peut ruiner les plus riches, la cour dépense son argent, elle ne le jette pas, elle ne le donne pas, il faut le gagner, et l'argent appartient de droit aux habiles, quand il ne va pas aux corrompus. Ainsi le temps est bon pour l'argent; le temps est à l'argent. Le temps n'est ni à la noblesse, ni à la magistrature, ni à l'épée, ni à la poésie, ni aux testaments des vieux oncles, il est à l'argent!... Il faut donc que tu sois homme d'argent!... et tu seras homme d'argent, si tu m'en crois.

LETTRE XXXIII.

Je le laissai se reposer, et je lui demandai comment je serais un homme d'argent, comment on devenait un homme d'argent, ce que c'était au juste qu'un financier ? Il me répondit :

— Un financier ? c'est un homme qui touche dans les caisses de l'état l'argent du particulier, et dans le coffre du particulier l'argent de l'état. Rien que cela : il joue avec l'un et avec l'autre... c'est encore un duel... mais un duel à double tranchant. Là, comme ailleurs, tu auras besoin de ton coup d'œil et de la légèreté de ta main ; là comme ailleurs il faut tuer ton homme tout d'un coup et dans les règles si tu peux ; c'est ton jeu !

Ton jeu, c'est de jouer du côté qui gagne : l'état gagne, tu es de son côté ; la chance tourne, tu suis la chance ;

autant tu lâches ton or à l'écarté, le soir, à quelques femmes qui croient le gagner, quand tu joues pour ton plaisir, autant tu joues serré et délié le matin, quand tu joues pour tes affaires. Jouer pour sa bourse ou pour sa vie, c'est même chose. Dans ce duel de bourse dont je te parle, il y a bien des choses qui sont permises, qu'on ne permettrait pas dans le duel pour la vie, tant le duel de la bourse a été jugé plus important et plus solennel!

Ainsi, au duel de bourse, vous avez des feintes illimitées : vous mentez, vous supposez des nouvelles, vous bouleversez l'Europe, vous égorgez les rois, et mille autres ruses pareilles qui sont l'*a b c* du métier. Ce qui a fait un instant le chef-d'œuvre du métier, c'était de donner pour vraies des nouvelles vraies, et pour fausses des nouvelles fausses! On a gagné des sommes énormes à être vrai deux ou trois fois de suite. Ouvrard n'y a jamais manqué! Pour ma part, si je jouais, je jouerais gravement, sans bruit, sans nouvelles autres que les nouvelles certaines, sans passion, sans hâte, sans colère et sans amour. Il est donc décidé que tu seras financier!... Heureusement, il n'en est pas de la finance comme de l'école de droit, par exemple, à laquelle, avant d'être reçu, il faut montrer un diplôme payé près de soixante francs, et une capacité quelconque. A la Bourse, il suffit de payer son diplôme, sans faire preuve de capacité; seulement on le paie un peu plus cher.

Et non-seulement tu seras financier, mon ami Prosper, mais encore tu seras gentilhomme; j'ai trouvé un biais singulier pour t'éviter l'odeur de la boutique et ne te laisser que le salon. Je ne veux pas que dans le haut monde on puisse dire : — *C'est un homme de finance!* Tu seras

homme de finance, sans en subir le titre. J'achète ta charge sous le nom d'un autre; je veux que tu aies toutes les chances de l'argent sans en avoir les hasards. Je veux que le monde t'estime comme ayant de l'or, sans te mépriser comme gagnant de l'or. Tu seras un gentilhomme avec l'ombre d'un agent de change, avec le reflet d'un financier. De cette manière, tu hanteras avec les plus grands, car tu seras oisif comme eux; tu seras en estime avec les plus riches, car tu feras de l'argent comme eux; riches et grands, tu seras en même temps, et à chacun d'eux, leur supérieur et leur égal.

Et quand enfin tu seras riche, car tu le seras, tu seras le maître du monde; tu seras juif si tu veux et tu seras baron, et tu donneras la main au roi très-chrétien. Ou bien le roi des Espagnes t'appellera son ami, et à Paris, si tu veux, tu achèteras les maisons des princes que tu feras démolir comme indignes de toi. — Tu seras toujours le maître, quand tu voudras, de gagner trente millions en restant en prison cinq ans. — Tu pourras aller en vieux chapeau dans la rue et en souliers percés, et faire une rente de trois cents francs à ta sœur infirme, tu seras le maître; tu seras bizarre et fantasque, et tu copieras lord Byron tout à ton aise. — Tu seras insouciant de tout bien-être. — Tu laisseras tomber la maison de ton père, pourrir les arbres de tes forêts, tu feras arrêter par tes gardes-chasse le paysan qui t'aura volé un lapin. — Tu auras des chevaux superbes qui mourront de faim, et qui brouteront dans de vastes galeries remplies de chefs-d'œuvre des grands maîtres et où l'herbe pousse; tu feras mettre à l'écurie tes Raphaël et tes Rubens, et tu coucheras dans le lit de ta femme une prostituée. — Tu feras

tout ce que tu voudras, si tu es riche. — Tu donneras un soufflet à celui qui passe, et il tendra l'autre joue, si tu es riche. Tes voisins te salueront et tu ne leur rendras pas leur salut; et ils diront en souriant amèrement: — Comme il est original!

Si tu es riche, tu pourras ne plus te laver les mains, ne plus faire ta barbe ni tes ongles, ne plus te rincer la bouche, ou te la rincer en pleine table et cracher au nez de ton voisin qui te donne à dîner.

Si tu es riche, la foule sera à plat-ventre chez toi, les femmes surtout. Tu auras le privilége de ne pas payer tes dettes de si tôt. Tu joueras avec les assignations des misérables; tu allumeras ta pipe avec les protêts; tu feras des papillottes avec les jugements sans appel. On lira sur la porte de ta maison une grosse affiche — *A vendre par autorité de justice :* et tu diras à l'huissier de l'attacher bien ferme, et à l'huissier qui s'attendait à être payé pour ne pas la coller à ta porte, cette affiche, tu ne lui donneras même pas les quatre pains à cacheter dont il aura besoin, et tu riras tout haut en lisant l'inscription — *A vendre par autorité de justice :* car cela t'amuse, la justice, toi qui es riche. Tu lui échapperas à la justice; elle traque les autres, c'est toi qui la traques; la tactique est changée, c'est le lièvre qui met en joue le chasseur; et ce qui t'amusera beaucoup, ce sera de voir toutes les consciences à vendre autour de toi et de ne pas en acheter une seule! Tu feras tout cela quand tu seras riche. Quand tu seras riche, tu vendras l'habit de ton valet, et tu lui diras de se servir des siens, et tu diminueras ses gages, et encore tu ne le paieras pas, et il t'aimera à la folie bien plus qu'avant. — Tout à toi, riche,

les hommes, les femmes, les consciences, l'esprit, l'honneur; tout à toi!

Être riche! insulter tout le monde; insulter la misère, insulter la gloire, cette grande misère, acheter les titres des morts et la virginité des vierges — à très-bon compte, car on paie comptant; — dormir tout seul et vivre tout seul; pouvoir aborder impunément même le haillon, le seul crime qui ne soit pas impuni dans cette société telle que nous l'avons faite. — C'est superbe! On est au-dessus de la morale par ses passions, c'est superbe! On est au-dessus de la probité, c'est superbe! On est au-dessus de la vertu, c'est superbe! On est au-dessus des préjugés, c'est superbe! On est l'égal de Séguin, c'est superbe! Je dirai même que c'est trop beau! — et il parla ainsi tant qu'il put aller!

LETTRE XXXIV.

Sa dissertation sur le choix d'une opinion, sur l'établissement d'un nom propre et sur la nécessité d'un vice, n'est pas moins étrange que sa dissertation sur le choix d'un état.

Mais toutes ces choses étranges, inouïes, incroyables, comment te les raconter, mon frère? car j'oublie, moi, que toutes ces lettres que je t'écris là, tu ne les a pas reçues encore, j'oublie que tu restes dans ton étroit sentier d'innocence et de vertu, pendant que moi j'avance rapidement dans le facile grand chemin de la corruption humaine. Oh! que tu vas être épouvanté, mon frère, quand tu vas lire tout d'un coup les tristes chimères de ma vie! A peine en croiras-tu tes yeux et ton âme! — Pardonne-moi! pardonne-moi d'affliger ta tendresse!

pardonne-moi de déchirer le voile qui te cachait ce monde hideux! pardonne-moi de t'affliger de ces violents et honteux paradoxes, toi l'enfant calme et pur de la vérité, fille du ciel! — Et puis, j'ai tant besoin de jeter dans une âme amie des pensées qui me brûlent! j'ai tant besoin d'un bienveillant regard et d'un sourire qui me console! O Christophe! ô Christophe, pardonne-moi, je n'ai que toi au monde à qui je puisse dire que je suis malheureux.

Car, vois-tu, cet homme me fait peur; il ne sait respecter ni estimer personne. C'est une raillerie perpétuelle, infatigable, cruelle, insensée! Comme il a flétri toutes les professions de ce monde! Écoute-le encore parler si tu peux et si tu l'oses, mais pour ma part je te plains de toute la force de la vertu; la tâche que je t'impose à toi, mon ami, je ne voudrais pas l'infliger à mon plus mortel ennemi, quand bien même il aurait tué ma mère, ou qu'il l'aurait frappée au visage! Écoute donc.

— Mon neveu! m'a-t-il dit, te voilà un état, te voilà un homme d'argent, à présent il te faut un nom. Figure-toi qu'il n'y a en France que cinq ou six noms présentables en fait de grands noms. Les autres noms sont des noms de hasard que le hasard a illustrés, ennoblis, enrichis, ce que tu voudras. Donc, puisque tu ne peux pas être ni un Montmorency, ni un Rohan, ni un Coigny, ni un Bourbon, ni un Condé; donc, puisque tu n'as pas même à ton service quelque duché impérial, arrange-toi pour avoir au moins un nom sonore et bien fait, dont la roture soit si cachée qu'elle ressemble à la noblesse. En France on tient beaucoup à cela, beaucoup plus que tu ne le crois. As-tu remarqué que dans les comédies les

plus vulgaires, les hommes les plus vulgaires ont toujours un titre quelconque, comte, baron, vicomte, chevalier, ou tout au moins il s'agit de M. de ***, de madame de ***, de mademoiselle de ***. Au premier abord, ce sont là des détails de peu d'intérêt, et pourtant on ne peut nier que la comédie ne gagne quelque chose à ces qualifications honorifiques. C'est une transformation élégante qui ne fait pas du bourgeois un gentilhomme, mais qui lui en donne toute les apparences; le bourgeois et le gentilhomme en savent également gré à l'auteur de la comédie, car il les a flattés tous les deux, en prouvant au bourgeois qu'il pouvait facilement devenir un gentilhomme, en démontrant au gentilhomme qu'il n'y avait pas un seul bourgeois qui n'enviât le titre de gentilhomme. Cette précaution oratoire a été prise même par Berquin dans ses contes d'enfants, et les enfants eux-mêmes y ont été sensibles; ainsi donc cherche-toi un nom. Et ma foi! j'y pense! le hasard t'a bien servi, tu peux garder le nom de ton père, mon Prosper; Chavigni! ce nom sonne bien, il est doux à prononcer, il a une certaine désinence italienne qui lui donne je ne sais quel vernis étranger; va donc pour Chavigni! seulement ajoute encore la particule *de*, c'est un second vernis indispensable; il faut enfin que l'iota final de ton nom devienne un bel et bon *y*. Va donc pour Prosper de Chavigny! Prends-moi ensuite un petit titre qui n'engage à rien, qui ne coûte rien, et qu'on peut réaliser d'un jour à l'autre, fût-ce à Rome avec le ruban rouge du Saint-Père, ou au Brésil avec la rose de don Pédro, fais-toi chevalier. — Salut donc à vous, M. le chevalier Prosper de Chavigny!

Voici donc que vous avez déjà un état et un nom dans le monde ; reste à vous trouver un vice et un amour. Ne riez pas, mon neveu, un vice de bon goût met un homme au grand jour bien plus que dix vertus obscures. C'est un secret qui était bien connu de nos pères, les grands maîtres dans l'art de parvenir. Avez-vous lu Labruyère ? et dans les *Caractères de ce siècle*, vous rappelez-vous ces admirables vicieux représentés avec tant de naturel ? Vous êtes-vous jamais promené avec Labruyère au Luxembourg ou aux Tuileries, pour voir passer tous ces gens qui se regardent au visage et qui se désapprouvent les uns les autres ? Avez-vous vu les *Crispin* qui se cotisent et qui rassemblent dans leur famille jusqu'à six chevaux pour composer un équipage ? Les Sannion de la branche aînée et de la branche cadette, qui ont avec les Bourbons, sur une même couleur un même métal ? La race des Sannion et des Crispin n'est pas morte, et au contraire, depuis un siècle ils ont contracté plusieurs alliances. Approchez-vous de Labruyère, cachez-vous sous son manteau, vous allez voir passer la cour et la ville. Voici André qui se rend dans sa petite maison où il dissipe incognito son patrimoine ; voici Ergaste qui a ses heures de toilette comme une femme, seulement il ne va plus à la messe aussi assidûment : voici l'homme sans nom que vous avez vu partout, et qu'on voit toujours partout en même temps, aux boulevarts sur un strapontin, aux Tuileries dans la grande allée, sur le théâtre, à la comédie ; vous savez bien, c'est le même homme qui assiste depuis un siècle et demi à toutes les chasses publiques, à tous les carrousels, à toutes les revues, à pied, à cheval, en voiture, partout. Mais qui part là bas dans cette riche voiture ?

c'est Théramène. Il était riche et il avait du mérite ; il vient d'hériter, il est donc très-riche et il a un très-grand mérite. Salut à Théramène ! Toutes les mères le voudraient donner pour époux à leurs filles. Il est non-seulement la terreur des maris, il est encore l'épouvantail de ceux qui ont envie de l'être.—C'est ce Théramène à qui les femmes tiennent compte des doubles soupentes et des ressorts de son carosse.

Comme aussi la fatuité des femmes de la ville est toujours la même ! Comme elles saluent avec respect l'abbé Thomas, qu'on vient de faire évêque ! Theurquin, qui ajuste ses yeux et son visage comme une femme ; Pamphile, plein de lui-même, qui ramasse toutes ses pièces, qui s'en enveloppe pour se faire valoir, qui dit : *mon ordre ! mon cordon* ! et qui l'étale ! eh bien ! eh bien ! c'est toujours le même monde, ce sont toujours les mêmes hommes, toujours les mêmes mœurs !

Savez-vous, mon neveu, quels étaient tous ces hommes dont Labruyère a si grand tort de se moquer ? ces hommes-là, c'étaient d'honnêtes ambitieux, qui s'évertuaient de leur mieux pour parvenir !

Vous parlez de vice, d'un vice social qui vous donne une position dans le monde, qui vous fait reconnaître tout d'abord quand vous passez dans la rue ou quand vous entrez dans le salon. Mais, sous notre beau ciel, les vices ne manquent pas, ce me semble ! Venez, choisissez lequel vous plaît le plus : voulez-vous être discret comme Ménalque, recherché comme Philippe qui raffine sur la propreté et sur la mollesse, égoïste comme Gnaton qui ne vit que pour lui, ou gourmet comme Cliton, qui n'a que deux affaires, qui sont de dîner le matin et

de souper le soir ; voulez-vous arriver à la gaieté de Ruffin, qui rit de tout son cœur, qui rit toujours, et qui remet aux autres le soin de pleurer son père qui est mort ? Aimez-vous mieux être la terreur des juges, comme Antagoras, ce plaideur acharné, parent de tous et haï de tous ? Croyez-moi, tout est utile à qui veut se distinguer dans la ville. Vous ne pouvez pas être un grand militaire, ni un grand poëte, soyez un grand fleuriste : passez de l'*orientale* à la *Vénus*, de la *Vénus* au *drap d'or*, du *drap d'or* à l'*égate*, on dira dans le monde : — C'est un fleuriste ! ou bien : aimez les médailles, ne parlez que de coin de fruste, et de fleur de coin, on dira : — Il se connaît en médailles. Ou bien encore : achetez de belles estampes et complétez votre Callot, on dira : — C'est un connaisseur ! ou bien encore : faites-vous amateur d'oiseaux, commencez par un oiseau et finissez par mille. Ou bien, si ce métier de couveur vous déplaît, entreprenez une collection de papillons ou de coquilles ; en un mot, soyez singulier, soyez remarquable ; unissez-vous à une coterie, soyez l'adepte de quelque passion curieuse, et vous serez soutenu, admiré, protégé, prôné.

Ayez toujours à votre service un honnête chien dont vous puissiez couper la queue à toute heure du jour, pour qu'on ne parle pas trop de vous, ou plutôt pour qu'on en parle toujours, et votre fortune est faite, mon neveu.

Puis, se rapprochant de moi, il ajouta :

— Si tu veux m'en croire, parmi tous les vices innocents qui sont à ta portée, tu choisiras le plus facile et le plus productif de tous les vices aujourd'hui, tu de-

viendras tout simplement un hypocrite ; tu seras hypocrite en tout bien et en tout honneur ; tu laisseras à M. Orgon sa femme, sa fille et sa cassette ; tu seras un hypocrite pour être à ton aise avec toi et avec les autres ; hypocrite, tu ne feras de mal à personne, pas même à toi !... Ce sera tout simplement un tribut que tu paieras à la révolution nouvelle qui nous régit.

Quant à tes opinons politiques, il n'y a en ce monde qu'une opinion facile à accomplir, en tous temps, en tous lieux, et pour tous les hommes ; la seule opinion juste, utile, raisonnable, la seule qui soit conséquente avec elle-même, la seule opinion qui soit durable, qui soit éternelle, la seule opinion qui n'ait pas versé de sang, pas creusé de cachots ; la seule opinion qui n'ait besoin ni d'armée pour se défendre, ni de lois oppressives pour se maintenir ; la seule opinion tolérante, la seule qui vive en paix avec toutes les autres, la seule opinion qui n'entraîne avec elle ni défaites imprévues, ni luttes intestines, ni guerres civiles, ni mensonges, ni calomnies... ô la belle opinion, mon neveu, pour te mettre dans cette admirable position du Juste d'Horace, qui attend sans peur la ruine du monde ; quelle belle opinion ! — Je vais te dire tout bas ce secret-là, Prosper, c'est de ne pas avoir d'opinion.

Quant à l'amour, un mot résumera ma pensée : — Celui qui ne se marie pas aussitôt qu'il peut se marier, est un imbécile !... Le mariage, c'est un contrat de vente par lequel un homme achète une femme, c'est-à-dire une esclave, sans bourse délier. Prends garde à la femme que tu pourrais épouser et qui se donne à toi sans le mariage ! cette femme se fait de toi une dupe ;

elle te met dans la position de ces malheureux paysans qui vendent leurs arpents de terre à l'usurier, notaire de leur village; la femme qu'on n'épouse pas se vend à usure : vous payez avec votre jeunesse, votre beauté, votre esprit, votre avenir, une esclave dont vous êtes l'esclave, et qui n'est pas à vous.

Ainsi donc, je me résume : — Une fortune brillante, un nom sonore, un vice élégant, pas d'opinion politique et pas de maîtresse avouée, ton chemin est fait dans ce monde, même quand tu serais un honnête homme, un homme de mérite, un homme utile! — Passons le marché.

O Christophe! que dis-tu de cette morale et de cette dernière parole, mon ami?

Adieu, Christophe, je ne t'écrirai plus que lorsque j'aurai vu dans ses plus grands détails le monde parisien.

LETTRE XXXV

ET DERNIÈRE.

Oui, certes, pour longtemps adieu, Christophe. A présent je n'ai plus rien à te dire, ou plutôt je n'ose plus te parler. Me voilà devant toi dans toute ma nouvelle nature, ou plutôt dans mon nouveau mensonge, me voilà non plus tel que j'étais naguère, un innocent villageois, mais bien un savant citadin. Me voilà fait homme du monde, moi l'enfant de notre cher Ampüy. Me voilà, te dis-je, l'élève du baron Honoré de la Bertenache, moi l'élève du frère ignorantin Christophe! Adieu, Christophe, tu ne dois déjà plus me reconnaître, mon frère, à tout ce que je t'ai raconté?

Que de fois j'ai été sur le point de jeter au feu toutes

ces pièces écrites dans mes moments de découragement et de triomphe! triste, triste reflet de mes craintes et de mes espérances, de mes joies et de mes douleurs?

Mais non, ces lettres sont écrites pour toi, elles t'appartiennent, il me semble que tu les as lues à peine écrites; elles sont ton bien, tu as sur elles le droit de vie et de mort, c'est à toi à les jeter au feu, Christophe, et tu les anéantiras, en effet, si tu as pitié de ton ami.

Adieu. J'ai l'esprit malade. La tête me tourne comme le cœur. Adieu. — Un jeune prêtre du séminaire de Lyon, qui retourne dans nos montagnes, a bien voulu se charger de toutes ces lettres amoncelées, il m'a promis de te les faire parvenir par une voie sûre, et je compte sur sa promesse. C'est un jeune homme. Adieu.

Nous verrons dans le volume suivant comment les lettres de Prosper Chavigni, terribles confidences d'un enfant qui était devenu brusquement un homme, parvinrent en effet au frère Christophe par une *voie sûre*, comme l'avait promis le jeune séminariste de Lyon.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

ET DU TOME PREMIER.

